

2 VOLUMES
JANVIER 1899

1899

L'INITIATION

Hypnotisme — Métaphysique

Kabbale — Science Occulte — Franc-Maçonnerie

les
reagissent

PRINCEPIOS

ment des

theorie

qui nous

durera

nouvelle

mode de

il laisse le

autorité or

quissent

deur

siècle

essais

GEORGES CARRE EDITEUR

58, rue de Valenciennes, Paris

1899

en pareil sujet l'erreur est facile, l'impartialité presque impossible.

Le seul vœu que nous formons pour lui est qu'il contribue à remettre en honneur la philosophie sans laquelle ni la science ni la morale ne peuvent progresser.

**

I

L'antiquité se termina dans une grande lutte de philosophes. Aux premiers siècles du christianisme ce fut un déchaînement des systèmes les plus contraires, des doctrines les plus opposées : galléens, pharisiens et saducéens ; pythagoriciens, platoniciens, et néo-platoniciens ; stoïques et épicuriens se disputèrent sans relâche dans les écoles, et les bouleversements du vieux monde semblèrent petits comparés à cette bataille gigantesque, à cette mêlée prodigieuse des idées où tant d'intelligence fut dépensée, où l'effort des esprits fut si intense que la théologie et la scolastique purent régner sans peine pendant plus de huit cents ans sur l'Europe endormie, épuisée par l'effort.

Avec le XIX^e siècle paraît s'ouvrir une ère semblable.

Notre époque, non contente des résultats acquis ou retrouvés depuis la Renaissance, se signale par l'abondance et la diversité des opinions et des théories.

Sous Louis XIV la philosophie avec Descartes, Bacon, Hobbes, Malebranche et Bossuet, même avec Pascal, fut celle qui convenait au pouvoir absolu, au pouvoir de droit divin ; elle glorifia l'homme, oublie la nature ; son unité est bien apparente. Seul, Spinoza

proteste au nom du panthéisme, mais son heure n'était pas venue et ses disciples n'apparaissent que longtemps après.

La Monadologie est une œuvre de transition ; l'harmonie préétablie un grand essai d'accommodement entre l'homme et les créatures qui l'entourent ; Leibnitz prépare les philosophes de la nature, il prépare Condillac, Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes. C'est à peine si le pyrrhonisme involontaire de Berkeley jette une note discordante dans cette belle symphonie des humanitaires qui ne connurent qu'une erreur, capitale par exemple, « de n'avoir point pour le mal toute l'horreur qu'il doit inspirer. » (1).

La Révolution et les guerres de l'Empire, le développement des sciences d'observation, l'œuvre de Goethe, ont achevé de dégager de ses liens la pensée moderne sur laquelle l'Église avait si pesamment exercé son joug qu'on retrouve son influence même chez ses adversaires les plus convaincus.

Mais la liberté entraîne l'anarchie ; la liberté morale, plus sûrement et plus vite que la liberté politique, amène la dissolution et l'éparpillement ; l'éclectisme a tenté d'extraire un corps de doctrine de toutes celles qu'il réfutait, mais comme on ne bâtit rien de durable avec des matériaux tirés de racines, il n'a fait qu'accélérer la désagrégation, et en détruisant les systèmes qui l'avaient précédé il a contribué à la multiplication des théories, à l'amoncellement des *De natura rerum* de toutes marques qui constituent l'as-

(1) Guizot.

semblage le plus disparate qu'on ait connu depuis l'École d'Alexandrie.

Ce fut certes une grande et belle idée que celle de Victor Cousin. Son tempérament à la Bossuet le poussait à régler la philosophie comme l'Église Pavait fait pour la théologie ; mais loin de proscrire Pexamen et la discussion, il voulut s'en servir exclusivement ; rêve impossible, utopie généreuse, qui dénote de la part de son auteur plus d'illusion sur le cœur humain qu'on ne penserait en trouver chez un homme qui a vécu pour la philosophie et qui s'est illustré par elle.

La psychologie, avec La Romiguière, Royer-Collard et Maine de Biran, continuait à se développer sur les bases d'autrefois. La Romiguière essayait, sans y parvenir, de rejoindre Condillac et de l'accommoder au progrès des idées. Royer-Collard discutait sur la connaissance, il se montrait profond analyste et habile argumentateur. Maine de Biran, par ses consciencieuses monographies, contribuait pour une grande part, plus peut-être que Cousin lui-même, au triomphe du spiritualisme à l'Université de France.

Vers la même époque, concurremment avec cette splendeur de la philosophie officielle, le socialisme s'épanouissait et passionnait les esprits. Les Saint-Simon, les Fourier et les Proudhon semaient à la volée leurs paradoxes et leurs sophismes, œuvres bizarres où les traits de génie cotoient les absurdités sans nom, où le rationalisme se mêle au mysticisme, où l'oubli des conventions est si absolu, la poussée vers le neuf et l'inconnu si intense qu'on se demande

quel est leur but et si les auteurs n'ont point cherché autre chose qu'affoler la conscience humaine.

Fourier, le communiste, prêche l'anarchie et l'entier laisser-aller, il veut par là affirmer la liberté. Saint-Simon, au contraire, anéantit la personnalité et noie l'individu dans une effrayante organisation où le panthéisme est religion et le despotisme gouvernement. Proudhon cherche à renverser l'idée d'un Dieu personnel extérieur à sa création et les principes les plus vulgaires du droit commun ; un de ses pamphlets a pour titre : *La Propriété, c'est le vol*.

Ce furent trois tentatives gigantesques, elles donnèrent naissance aux mouvements socialistes qui ne font que s'accroître de plus en plus ; elles attaquaient les idées et les institutions les plus dures à l'homme : la responsabilité et l'idée du devoir, la famille et la propriété.

Tandis qu'en France on tentait d'établir une constitution philosophique qui n'eût pas plus de stabilité que ses contemporaines politiques, et que le socialisme poussait de vigoureux rameaux, on travaillait en Angleterre sur un terrain plus restreint mais plus solide, sur la logique.

Hamilton proscrivait la métaphysique, la rayait brutalement par un sophisme ingénieux mais futile, s'imaginant l'avoir détruite, de même qu'on prétendait, dans les classes, réfuter le pyrrhonisme par le fameux argument, si enfantin d'ailleurs, du doute *du doute*.

Stuart Mill vint ensuite, et marchant dans la même voie, sous l'influence de Comte, inaugura la logique et la psychologie expérimentale. Sa *Logique* est une

œuvre à part, où l'originalité ne le cède en rien à la clarté et à une admirable exposition des phénomènes de l'esprit; le contraste est violent avec la métaphysique allemande du même temps. Le bon sens élatant dont elle s'illumine, la rigueur mathématique de ses définitions et de ses déductions, la convenance par-faite de ses inductions, ne permettent de la comparer, parmi les traités analogues, qu'à un seul: le *Discours sur la méthode*.

On sent que l'auteur est du pays de Bacon, du pays de la science expérimentale, du pays des Newton, des Davy et des Priestley.

En ce qui concerne la connaissance, il n'admet en réalité que les phénomènes; d'après lui, on peut définir la matière: une possibilité permanente de sensations; il nous ramène ainsi à Condillac, il le rejoint et avec plus d'autorité que La Romiguère; avec lui apparaît la définition moderne de l'esprit; l'esprit n'est qu'une chaîne de faits de conscience.

Dans sa *Logique* il établit ou croit établir que les axiomes ne reposent que sur l'expérience: « Toutes les sciences commencent par être inductives; elles ne prennent que plus tard la forme déductive. » L'induction seule nous instruit (point commun avec Condillac). Pas de volition sans antécédent, donc déterminisme absolu. Son *Économie politique* s'en ressent; après avoir nié que la société soit une institution naturelle il la subordonne entièrement à la raison et admet trois époques: théocratique, métaphysique et logique. Toutefois, en appliquant à l'économie politique les résultats trouvés en logique, il en agrandit le domaine

et il prépare la sociologie. On peut même dire qu'il en est le fondateur. Cette doctrine de la sensation allait compter d'illustres disciples, Bain et Herbert Spencer, et Taine en France. Bien que son domaine ne s'étende pas au delà de la pure psychologie et qu'elle ne puisse constituer à elle seule une philosophie à part, on doit lui être reconnaissant des progrès qu'elle a fait faire à l'analyse de l'esprit et de la voie nouvelle où elle a lancé la physiologie. Dépouillant les errements anciens, effaçant de son vocabulaire les entités vagues en lesquelles on prétendait, à priori, décomposer l'intelligence, elle s'est résolument lancée dans l'observation, détruisant cette vieille barrière que l'orgueil de l'homme avait élevée entre lui et le reste des êtres, et, ne voulant voir en lui qu'un animal supérieur par la complexité et la richesse d'organisation, elle l'a étudié avec une sincérité dont on ne saurait trop la louer.

Cependant l'Allemagne, loin d'abandonner la métaphysique, produit le plus gigantesque système déductif qu'on ait vu s'élever depuis Spinoza. Hegel, le plus puissant esprit, après Kant et Leibnitz, de ce pays si riche en philosophes, développe le panthéisme rationnel, l'accorde avec la science moderne, et l'édifice qu'il élève est si imposant d'aspect, qu'on n'aperçoit pas tout d'abord, en l'admirant, la faiblesse de sa base.

L'esprit universel dont les individus ne sont que des formes passagères évolue dans le temps; rien n'est en dehors de lui, il est tout ce qui est. La pensée en soi, dans un perpétuel devenir, crée tout et dévore

tout. Aussi la logique, la déductive, non l'expérimentale, la subjective, non l'objective, est-elle la science par excellence, la science de Dieu considéré dans son essence. L'idée, qui sans cesse se transforme, est la seule réalité; rien de ce qui existe soit subjectivement, soit objectivement ne peut être séparé, d'elle, de sa substance éternelle et infinie. Aussi, en toutes choses, faut-il considérer la totalité, dégager la condition d'existence, le pourquoi et la fin de l'ensemble; les parties n'ont aucune valeur séparément, et leur seule raison d'être est que réunies elles forment un tout. On peut facilement prévoir ce que devient l'État dans un tel système et quelle faible importance une pareille philosophie attache à l'individu dès qu'il sort de son rôle de citoyen, ou plutôt de rouage civique. Le seul qu'il ait le droit de jouer et dans lequel il doit toujours se confiner. Infécond en politique, l'hégélianisme ouvre des horizons nouveaux à l'esthétique; la division de l'art en symbolique, classique et romantique, cette trinité riche en conséquences et en heureuses applications, ses aperçus profonds et impartiaux sur les religions contribuent à relever son originalité et accentuent son caractère propre: l'Universalité. La métaphysique moderne n'avait pas encore vu naître une doctrine plus complète et d'apparence plus rigoureuse. Mais Hegel n'en est pas seul le père, Spinoza, Kant et Schelling avaient fourni les organes, Hegel les a rassemblés et coordonnés.

Quelques années plus tard, Schopenhauer paraît, et avec lui la formule du pessimisme contemporain. C'est la renaissance du panthéisme hindou, une

étrange et attirante philosophie. Le principe d'où tout découle n'est plus l'idée mais la Volonté; non pas la volonté telle que le vulgaire l'imagine, mais la Volonté impersonnelle, j'allais dire inconsciente, qui préside à toutes les causes, qui détermine tous les effets, qui fait tomber la pierre sur le sol, qui combine les atomes, qui pousse l'oiseau à faire son nid, qui inspire à l'homme tous ses sentiments et son amour pour la vie.

La Volonté veut tout, produit tout, c'est d'elle que tout émane. Plus l'homme combat ses instincts inférieurs, plus il cherche à se spiritualiser, plus il tend vers la perfection, vers le but final qui est le retour à la Volonté suprême, l'anéantissement dans son sein, le Nirvâna. La vie, telle que nous la comprenons, est l'obstacle qui s'oppose à la réalisation du bonheur vrai, au retour à l'Unité. Le sage doit-il pour cela renoncer à l'existence, s'en défaire par la force? Non, qu'il accepte ce mal dont il n'est pas responsable, mais qu'il contribue à la délivrance de l'humanité en l'acheminant vers la mort. C'est pourquoi les femmes sont un grave péril, une ruse de Satan, l'amour une duperie, la procréation une absurdité.

Par l'égoïsme, qui est une forme de l'instinct de conservation, nous tenons à la terre: il faut vaincre l'égoïsme; par la charité, le dévouement, le sacrifice, nous nous détachons d'elle, il faut développer en nous ces vertus. La sympathie est le fondement de la morale, elle prouve à chaque homme qu'il n'est qu'une inséparable parcelle du Tout, qu'il ne fait qu'un avec lui. *Tat tvam asmi*, tu es cela, dit la maxime hindoue, la

seule vraie. Le guerrier qui meurt pour sa patrie, tout être qui se sacrifie pour la communauté, en affirmant victorieusement l'excellence de cette parole, triomphe de l'esclavage, s'affranchit définitivement par la mort victorieuse.

Telle est, en un bref résumé, la métaphysique et la morale de Schopenhauer : l'originalité de cette doctrine n'est pas le seul caractère qui la distingue. Le vague des conceptions, le peu de solidité des arguments disparaissent dans le poétique du langage, dans l'ironie, dans la verve sarcastique qui ornent l'exposition des idées. Schopenhauer n'est pas un métaphysicien ordinaire; à la mode allemande, il est misanthrope avec autant d'esprit que La Rochefoucauld, poète comme pas un philosophe. Son œuvre, d'abord obscure et méconnue, a conquis une des premières places; son action sur la société, quoique tardive, est indéniable.

Edouard de Hartmann a succédé au pessimiste de Francfort avec un succès, en possession d'une popularité qui, en Allemagne du moins, va toujours grandissant. Il part, à peu de chose près, des mêmes principes, aboutit aux mêmes conclusions.

Moins spirituel et moins caustique, mais plus brillant, aussi plus superficiel, il a fondé sur ce qu'il appelle l'Inconscient son explication de l'homme et du monde. Ses théories, dont l'analogie avec celles de Schopenhauer est évidente, paraissent remonter à Leibnitz, aux *Perceptions insensibles*.

L'Inconscient (*Unbewusstes*) est l'être unique dont les individus ne sont que des manifestations phéno-

ménales. Il n'est pas seulement la Volonté (car on ne conçoit pas de volonté sans objet) mais la Volonté avec son Idée objet (*Vorstellung*). La Volonté consciente, celle qui préside aux actes réfléchis chez l'homme, n'est qu'une exception, une injure à l'Inconscient qui par toutes les fins l'opprime; l'issue de sa lutte avec lui n'est pas douteuse, il l'anéantira tôt ou tard. Nous sommes, presque autant que l'animal, esclaves de l'instinct qui n'est qu'une manifestation sensible de l'Inconscient; et même notre volonté n'est vraiment maîtresse du corps que lorsqu'elle agit par l'intermédiaire du vouloir inconscient : un mouvement réfléchi ne devient facile que lorsqu'il se transforme en une sorte de réflexe; l'entraînement, dans tous les exercices physiques en est une preuve convaincante. C'est encore à l'Inconscient qu'il faut remonter pour expliquer le sentiment de l'idéal. L'organisme ne fait pas l'instinct, comme le prétendent les cartésiens; c'est bien plutôt celui-ci qui détermine celui-là; et, pour appuyer son assertion, l'auteur a puisé dans son érudition une foule d'ingénieux exemples. Nous sommes donc des instruments de l'Inconscient, et la conscience de notre moi n'est qu'une anomalie, et le philosophe conclut comme son maître : Pour être ce que nous sommes, mieux vaut ne pas être.

Avec cette doctrine se termine l'histoire contemporaine des idées allemandes. Il semble inutile d'insister sur leur allure commune, sur le fond d'où elles dérivent toutes, le panthéisme. La marche rapide des sciences y a fatalement conduit. L'esprit germanique, on va voir qu'en France et en Angleterre celles-ci ont

déterminé la chute définitive de la métaphysique et l'avènement de la philosophie positive. Parmi la foule des noms bien connus des penseurs qui ont illustré le positivisme et l'évolutionnisme, nous ne citerons ici que les deux principaux : Auguste Comte et Herbert Spencer. L'importance énorme de leur œuvre ne nous permet pas dans cette introduction de l'analyser et de la discuter, ne fût-ce que le plus brièvement possible, nous en reparlerons plus loin ; nous voulons seulement en présenter l'ensemble et les idées maîtresses.

Le positivisme n'est pas à proprement parler une philosophie, car les problèmes de l'Être et de la Substance, l'explication de la connaissance y sont systématiquement laissés de côté ; c'est plutôt une *méthode*, pure et simple, n'admettant que l'expérience et le calcul ne voulant considérer que les faits et les lois qui les enchaînent, refusant à l'esprit de le guider dans le subjectif et dans l'idéal. Descartes, Bacon et Hume peuvent être considérés comme ses ancêtres les plus directs.

Le seul objet digne des efforts de l'homme est la science, la science du réel ; et la science a pour but de nous permettre de prévoir les faits, de nous en rendre maîtres, en ce sens que nous pouvons les déterminer. Cette pensée présente une grande analogie avec celles de Képler sur le même sujet, et on se rappelle volontiers son admirable expression à propos de la planète Mars : ce captif maintenant dédaigné, si longtemps rebelle à ses calculs, et qu'il avait fini par enchaîner dans ses tables.

Mais éloigner le fantôme de l'absolu ce n'est pas le

nier. Comte sait trop bien qu'il y a tout un ordre de noumènes qui échappent au raisonnement, indéfinissables par leur essence même ; il les range dans l'Inconnaissable, désignant par ce mot l'Absolu, le principe subjectif et tout ce qui s'y attache et en découle.

« Il n'y a qu'une seule maxime absolue, c'est qu'il n'y a point pour nous d'absolu. » L'éternelle relative régit le monde, nous ne pouvons qu'étudier ses manifestations, chercher à saisir sur la mobilité des phénomènes et l'instabilité des sensations qu'ils produisent en nous, les lois immuables auxquelles tout est soumis, par lesquelles tout devient, se transforme et disparaît.

Voilà donc le dernier mot sur les efforts de l'humanité : les siècles se sont succédé apportant chacun leur génération de penseurs qui s'acharnaient dans la poursuite du même problème : l'origine et la fin des choses. L'esprit de l'homme est ainsi fait que sa logique entraînant, plus maîtresse de lui qu'il n'est maître d'elle, l'amène invariablement à cette muraille derrière laquelle se retranchent les idées dernières. Et malgré tant de vains efforts, tant de déceptions, bien que toutes ces tentations d'explication se fussent réfugiées les unes les autres, l'espérance n'avait jamais faibli, le courage n'avait jamais fait défaut, le Sphynx ne perdait point ses interrogateurs. Et voici que le positivisme nous enlève même l'espoir, interdit la métaphysique, proscrire l'idéal.

Une fois tracé le cercle dans lequel nous sommes condamnés à nous mouvoir, sans jamais en sortir, voyons ce qu'il renferme et si le champ est encore,

vaste : La philosophie positive, dit Comte, se compose de six sciences : on n'y trouve pas la psychologie, car l'auteur la range dans la physiologie ; n'admettant que l'étude objective de l'esprit et nullement l'examen par la conscience. Ce dernier ne conduit à rien : « Comment pourrions-nous nous observer raisonnant ? » Nous ne savons rien de l'esprit, si ce n'est que toute pensée est accompagnée d'un travail mécanique ou chimique, d'une manifestation objective.

Les lois de ces manifestations, leur ensemble et leur enchaînement constituent la psychologie. — L'algèbre est la plus générale et aussi la plus élémentaire de toutes ces sciences, la sociologie en est la plus complexe ; la première, en raison de sa simplicité relative, est la plus développée, la plus avancée ; la dernière est encore dans l'enfance, mais dans un avenir prochain, on pourra prédire les événements de l'histoire, expliquer leur succession et trouver leurs rapports avec autant de certitude qu'on le fait aujourd'hui pour les phénomènes physiques ou chimiques. La sociologie date de Comte, c'est la science positiviste par excellence, les disciples du maître n'ont fait que développer, généraliser et préciser ses idées pleines d'apergus féconds. La division du développement de l'humanité en trois époques est, sans contredit, la plus originale et la plus neuve : il y a trois âges : le théologique, le métaphysique et le positif. L'époque théologique, la plus imparfaite des trois, remonte jusqu'à l'origine des sociétés et s'étend longtemps sur l'histoire, elle a vu naître les religions qui ont successivement passé par le fétichisme, par le polythéisme

et par le monothéisme. — Mais bientôt, devant l'unité forme et constante évolution de la nature, l'esprit se voit forcé de rejeter ses divinités capricieuses et de les remplacer par des abstractions auxquelles il aura recours pour expliquer les causes et rendre compte des effets. C'est l'époque métaphysique ; aux dieux plus ou moins imparfaits ont succédé les *principes*, les *entités d'imagination*. Le mode positif se prépare alors, l'expérimentation substitue la méthode positive à la méthode subjective, son domaine s'agrandit avec les découvertes et le jour est proche où la métaphysique elle-même disparaîtra définitivement.

Vers la fin de sa vie, Auguste Comte s'est contredit ; comprenant l'insuffisance de son système, il a voulu créer une religion nouvelle. Nous ne nous arrêterons pas à ces aberrations, les positivistes les ont reniées : la doctrine était formulée, toutes les parties du système nettement indiquées dans le *Cours de philosophie positive*.

Herbert Spencer, en Angleterre, a joué le même rôle de réformateur. Il procède à la fois de Stuart Mill et de Comte. Moins exclusif que celui-ci, il ne renonce pas au subjectif, et après avoir montré l'impuissance de l'esprit en face de l'absolu, l'inanité de ses tentatives pour définir ou seulement pour concevoir la substance et la force, l'espace et le temps, il admet l'efficacité de la conscience dans la relativité. Loin de proscrire la religion, il veut la concilier avec la science, il fait voir dans une admirable analyse, qu'elles finissent par se rencontrer, après être parties des deux voies opposées : la foi et le rai-

sonnement, qu'elles arrivent chacune au mystère dont il ne faut pas essayer de soulever le voile. Les deux méthodes objective et subjective sont donc également bonnes, mais à condition de les employer chacune à propos, c'est ainsi qu'il procéda dans ses *Principles of Psychology*.

Ce qui le distingue surtout de Comte, c'est qu'il ne rejette pas entièrement les causes finales ; il voit dans le développement de l'univers, dans son *évolution* une marche systématique depuis la désintégration complète, jusqu'à l'intégration parfaite ; la matière cosmique, d'abord disséminée dans l'espace en un état de rarefaction tel que le vide le plus parfait de nos machines pneumatiques ne peut en donner une idée, se condense peu à peu, s'intègre, et en même temps la diversité remplace l'uniformité, l'hétérogénéité succède à l'homogénéité suivant une loi unique dont nos lois physiques ne sont que des cas particuliers, loi que nous parviendrons peut-être un jour à formuler, sans toutefois connaître les termes qu'elle relie. Cette loi universelle est le Progrès, l'Évolution. Herbert Spencer est le philosophe de l'Évolution, il a donné la *dynamique* du matérialisme actuel, tandis que Comte en avait élaboré la statique.

Les deux systèmes se complètent l'un l'autre ; ils résument les tendances rationalistes de notre époque. C'est le monument de la science moderne ; c'est l'œuvre fondamentale du XIX^e siècle, celle par laquelle on le jugera et par laquelle il marquera sa place dans l'histoire.

WV***

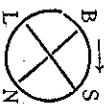
LA THÉORIE DES TEMPÉRUMENTS ET LEUR PRATIQUE

CHAPITRE IV

LES LOIS

Les lois se réduisent à deux : loi d'évolution, loi des complémentaires.

Loi d'évolution. — L'ordre d'évolution est L, B, S, N, L, etc.



Cela revient à dire (au point de vue *action*) : calme, accroissement, maximum, décroissance, calme nouveau. (Voir au second chapitre les Analogies d'âges, de saisons et de toute sorte.) Dans les Lunaisons, l'ordre des influences correspondantes est : nouvelle lune, premier quart, etc. ; dans la journée : nuit, matin, etc.

On retrouve cette évolution dans une période de digestion : d'abord l'esprit est soumis aux sensations et au système digestif ; puis il se libère, domine à son tour, influe sur toute l'activité ; de *déductif*, comme

dirait l'abbé Michon (*Système de Graphologie*), le sujet devient intuitif. D'abord passif, corporel, calme (*peco* = L), il est spiritualisé et actif (*oia* = B); l'activité s'est répandue dans le corps et a commencé à s'étendre au delà du domaine immédiatement soumis à la volonté (*acs* = S); enfin l'intuition pure surgit de cet état d'inconscience qui réagit à son tour sur le cerveau, dont c'est là la passivité spéciale (*sip* = N). Si le jeûne se prolonge, un nouvel état L se manifeste, mais plus exagéré, de même que ceux qui suivent : B sera fièvre; S et N seront des exaltations malades du corps et de la tête; et quelque suprême état L amènera, au bout d'un certain nombre de tours de la roue, le suprême épuisement.

Que l'on compare, en tenant compte des modifications qui font leurs caractères particuliers, la veille, la continence au jeûne. Comme points de repère, on n'a qu'à prendre l'ennui (objectivité) du début et l'exaltation (subjectivité) de la fin : l'un mène à l'autre; incessamment on va de l'amour de la régularité au goût du nouveau, et de la digestion, de la fan-gueur, de la fécondité à la faim, à la passion, au désir; du spleen à l'idéal. (Voir plus loin la *loi de variété*.) Qu'on observe le prestige identique que donnent sur autrui la résistance au sommeil, le jeûne, la chasteté, et la parenté d'influence sur le sujet entre l'insomnie, l'amour et le désespoir, ainsi qu'entre la fatigue, le rut et l'ennui. Et que l'on déduise.

Tout excitant doit être considéré comme un moyen de hâter les effets du jeûne et même de les prolonger au delà d'un repas ou plus loin encore. — Il y a des

excitants tout intellectuels. — Prendre un excitant c'est sacrifier du soi, tout comme jeûner, c'est-à-dire sacrifier de sa réserve, de sa volonté objective, de son énergie propre (L, B et S) pour se livrer à de l'inconscient, à l'inconnu (N), à la faim débilite et excitante. L'égoïsme, c'est digérer; l'altruisme, jeûner.

Une pensée, une occupation, une lecture, une étude, une action quelconque, un état quelconque évoluent selon la loi générale.

Il va de soi que plus un élément est développé chez le sujet, plus les états et influences analogues acquièrent d'importance et d'étendue.

On peut subdiviser les quatre périodes de l'évolution, et se faire des espèces de calendriers, d'horloges, etc., approximatifs :

LANS : minuit à 1 h.; première quinzaine de janvier.

LNSH : 1 h. à 2 h.; deuxième quinzaine de janvier.

LSNB : 2 h. à 3 h.; première quinzaine de février.

LSBN : 3 à 4 h.; deuxième quinzaine de février.

LASN : 4 h. à 5 h.; première quinzaine de mars.

LANS : 5 h. à 6 h.; deuxième quinzaine de mars.

(en reculant, si l'on veut, de quelques jours ces dates, de manière à faire coïncider la première avec le solstice d'hiver); et ainsi de suite pour toutes les analogies, dans tous les détails que nous avons donnés aux combinaisons, et en développant autant qu'on le voudra : quant à l'ordre des lettres dans la série des formules, il doit être tel que les plus voisines *formules* soient les plus semblables. Dans l'existence humaine, L régira à peu près les sept premières années et les quatorze dernières (si l'on prend le

chiffre 84 comme moyenne de la vie normale); B s'étendra de 7 à 28, S de 28 à 49, et N de 29 à 70 ans. Les subdivisions *binaires* (1) feront des périodes d'environ sept années. Nous n'attachons pas, bien entendu, d'importance particulière à ce chiffre 7, non plus qu'à ses multiples; nous ne le prenons même pas comme consacré par l'usage, voire même par le Code; mais simplement parce que l'observation nous a fait voir que c'est dans des périodes de trois ans et demi qu'à lieu une *petite évolution* rassn, qui recommence ainsi au-dessous de la grande des subdivisions nouvelles.

On voit, en effet, reparaitre à trois ans et demi de distance des tendances semblables chez le même individu.

Sans avoir l'intention d'entrer davantage dans le détail, indiquons encore deux lois secondaires :

1° *Loi d'écho*. — Les pensées de chaque printemps ont un écho dans l'automne suivant et de là, transformées, dans le printemps d'une seconde année; celles de chaque été se répercutent par un hiver dans un deuxième été, et vice versa. Il en est de même pour les quarts d'évolution de toute espèce, dont les influences se répondent ainsi par paires et par impaires.

2° *Loi de variété*. — L'homme évolue sans cesse de la régénération de son propre tempérament à la tendance opposée qui le pousse à développer au contraire les éléments les plus faibles de sa formule.

(1) Voir au chapitre précédent.

Nous en avons déjà vu un premier exemple, qui est en même temps une explication, à propos de la digestion. Un actif, d'après la loi de variété, se fera alternativement actif et passif; un objectif, objectif et subjectif; et ainsi pour tous.

En histoire cette loi est de la plus haute importance; l'histoire s'appuie sur le temps imposé aux efforts par masses et sur l'hérédité. Chaque génération (de trente-trois ans à peu près) évolue, pendant chacune de ses subdivisions de seize années, huit ou neuf ans dans un sens, huit ou neuf ans dans l'autre, — aspirant et respirant, digérant et jeûnant. Son repas c'est, en quelque sorte, tout ce qui fait rénovation, révolutionnaire ou romantique; quant au repos, on peut le trouver dans le long intervalle du moyen âge... Mais ceci n'est que théorie. En tout cas, en nous appuyant sur ce que trois générations forment un siècle et, d'après nous, quatre siècles une ère, n'est-il pas instructif de comparer le xix^e, le xv^e, le xi^e et le vii^e, si troublés et inventeurs; le xviii^e, le xiv^e, le x^e et le vi^e qui détruisirent et renouèrent; le xvi^e, terminé avec Louis XIV, le xiii^e sous saint Louis, le ix^e finissant avec Charlemagne et le v^e avec Clovis, dans leurs brillantes synthèses; le xvii^e, le xii^e, le viii^e, le vi^e, autant de naissances à des sociétés, des arts et des pensées nouveaux? — Eh bien, ce qu'est en général l'Ère de quatre siècles, l'homme l'est en particulier. Il éprouve aussi vivement que chaque génération ce va-et-vient de l'excès de la personnalité à l'excès du désir de la compléter. Ce dernier excès peut occasionner un *grand*

danger psychologique, celui de se renier soi-même dans l'admiration de son contraire (telle que l'explicite plus bas le complémentarisme), et c'est l'origine de la plupart des conversions. C'est qu'en effet, dans ce tangage qui se joint au roulis perpétuel de l'évolution en marche, il est difficile de conserver toujours son équilibre.

Evolution individuelle. — Elle suit les lois générales ; mais le caractère de persistance des éléments qui forment la personnalité veut que cette évolution soit toute de surface. Pour en donner l'idée, nous distinguerons le *tempérament essentiel*, immuable, que nous écrirons en majuscules, des *tempéraments d'aspects* qui ne sont que les apparences successives, que les modifications d'ordre invariable que le tempérament essentiel présente successivement aux divers âges : les formules de ces tempéraments d'aspects seront en italiques.

A l'exception toutefois de la première lettre qui restera une majuscule, parce que l'élément le plus important reste *absolument immuable* dans l'évolution. C'est ainsi que le centre d'une roue qui tourne demeure immobile.

L'observation nous permet d'établir que la formule qui donne le tempérament essentiel est identique à celle que présente le tempérament d'aspect chez le sujet une fois sa puberté bien établie, c'est-à-dire entre un peu plus de dix-sept ans et vingt et un ans chez l'homme, entre quatorze ans et un peu moins de dix-huit ans chez la femme.

Avant cet âge et après cet âge, autour du tempéra-

ment réel ou essentiel, graviteront ses aspects mais de façon à présenter, à l'époque que nous venons d'indiquer, une identité parfaite entre la formule essentielle et la formule d'aspect. Quant à l'ordre dans lequel se succéderont les trois éléments mobiles, c'est l'ordre de la loi d'évolution.

Prenons un exemple : soit un *nbs* mâle ; il doit présenter la formule d'aspect *nbs* entre dix-sept ans et demi et vingt et un ans. Il était donc auparavant pendant sept ans *n/* (d'abord *n/sb*, puis *n/bs*, pour suivre l'ordre de croissance et de décroissance des éléments) et, de trois ans et demi à dix et demi, *ns* (*ns/sb*, bien entendu) ; de la naissance à trois ans et demi, *nbsl*. Après la majorité, il sera *nbsl*, puis l'évolution continuera sa route. Cependant, cesera dans un plan supérieur ; il faut aussi tenir compte des influences générales des âges.

Ces formules *d'aspects* (qu'on peut appliquer à l'évolution historique et à toute évolution d'une individualité même collective), ces formules servent à comprendre les modifications qui invariablement se produisent dans un tempérament donné. Mais il restera toujours cette différence radicale entre, par exemple, un *sn* à l'état *sl* et un *sl* à l'état *sn*, que l'influence *sl* sera plus une surprise et une surélévation chez le premier que chez le second, et y sera moins *naturelle* dans tous les sens du mot. Cependant, pour comprendre un individu à un âge donné, il n'en est pas moins indispensable de le rapprocher d'individus dont le tempérament essentiel reproduise l'aspect du sien et à l'âge où leur tempérament d'aspect reproduise son tempérament essentiel.

Il ne faut pas oublier d'y ajouter l'observation des deux lois secondaires d'écho et de variété.

On reconnaîtra généralement les influences momentanées par les caractères suivants, qui apparaissent d'abord : *ln*, rêverie secrète et tendance domestique ; *nl*, goût de l'étude et de l'instruction ; *ns* in-ammabilité des sentiments, et disposition à la phthisie et aux névroses ; *sn*, désir un peu égaré et violent ; *lb*, organisation et quelque chose de maternel plus encore que de paternel ; *bl*, esprit de domination et de direction ; *sl*, habitude active et pratique de la vie ; *ls*, jouissance calme et positive de l'être ; *sb*, esprit d'intrigue et d'habileté ; *bs*, active invention et originalité ; *bn* goût de comédie et de persuasion ; *nb*, celui des spéculations abstraites et de l'indépendance. L'actif, le passif et l'objectif donnent à cette vie bien plus de valeur que ne lui en donnent l'intellectuel, le corporel et le subjectif, etc.

De quatorze à vingt et un ans, de trente-cinq à quarante-deux, de cinquante-six à soixante-trois, de soixante-dix-sept à quatre-vingt-quatre (toujours en supposant de quatre-vingt-quatre ans la moyenne de la vie normale), l'homme retrouve chaque fois son individualité spéciale avec son tempérament ; de sept à quatorze, de vingt-huit à trente-cinq, de quarante-neuf à cinquante-six, de soixante-dix à soixante-dix-sept, le rôle que la raison (mais elle seule) lui indique ; de la naissance à sept ans, de vingt et un à vingt-huit, de quarante-deux à quarante-neuf, de soixante-trois à soixante-dix, les impulsions premières de la nature.

Si vous faites l'expérience de lui révéler le premier de ces côtés, vous ferez à coup sûr trébucher sur ses lèvres un rire de satisfaction ; son cœur ne se gonflera pas de fierté, mais il est chatouillé par un plaisir qui monte et qui descend ; dans sa surprise et son ravissement, il livrera bien des choses. — Si vous lui dites le second, vous lui dites ce *qu'il a fait*, son grand effort, ce qu'il a pris sur lui d'accomplir, son obéissant courage devant le devoir fatal ; alors c'est son orgueil qui le fait se révéler. — Quand vous lui aurez esquissé le dernier, vous aurez éclairé à ses yeux la vieille question, toujours discutée, toujours singulière, que soulève son cœur, son impulsion, devant son esprit toujours irésolu, et le consultant soupire avec mélancolie... comme un ballon gonflé que l'on perce et que l'on presse ; c'est par sympathie qu'il s'épanchera en confidences.

* *

LOI DES COMPLÉMENTAIRES. — Tout amour résulte d'un complémentarisme.

Amour est pris ici dans son sens le plus large. Le complémentarisme est en quelque sorte *la raison de toute attraction*.

Dans une équation du premier degré, un rapport existe entre les deux termes d'un premier membre ; l'*idéal*, le but à atteindre, c'est d'établir un rapport *égal* entre le terme exprimé du second membre et le terme inconnu, terme à trouver, terme complémentaire. Dans les couleurs, l'unique couleur blanche est d'un côté ; de l'autre, se trouve un excès de deux des trois

couleurs fondamentales : rouge, jaune, bleu ; l'*idéal*, ce dont l'œil a besoin pour l'*équilibre* de ses sensations, c'est un excès tel de la couleur absente qu'on retrouve dans l'ensemble une impression analogue à celle de l'unité blanche.

Dans nos tempéraments, il n'y a qu'un membre à l'équation ; l'*idéal*, le but et le besoin d'*égalité* et d'*équilibre* sont intérieurs à la formule qui essaie en quelque sorte de s'ouvrir aux influences complémentaires, c'est-à-dire capables de la compléter et de faire cesser pour elle son perpétuel trébuchement.

Ici, c'est l'individu qui cherche à se compléter, et pour cela s'adresse à toute la nature et se sert de toutes ses facultés.

Mais nous avons vu dans une des lois secondaires qui dépendent de l'Évolution (*loi de variété*) que l'individu alterne sans cesse entre la nourriture et l'évayement de soi-même, d'une part, et la projection exagérée de ce qu'il a de plus saillant, d'une autre part.

Ici, c'est la race qui cherche à se compléter, en exagérant les tendances des êtres et en les poussant, par là, à l'activité, à l'union, à la production. Ce n'est plus l'équilibre de l'homme qui se tient debout, c'est l'équilibre de l'homme qui s'est laissé tomber. Alors surgit la grande tendance de deux êtres à devenir *un* — l'un par l'autre, et non plus individuelle-ment — ce qui n'amène qu'un troisième être, l'Enfant.

Ce complémentarisme pour l'espèce a diverses formes.

I. La plus simple est celle du complémentarisme absolu, fermé, de deux individus de même race et de sexes opposés, d'âges rapprochés et de familles éloignées. Ex. : L12 N10 B7 S4 et sa réciproque S12 B10 N7 L4.

A cette identité des chiffres est dû l'*air de vague ressemblance* qui unit deux formules absolument inverses où les traits composés n'offrent pourtant aucune similitude, comme, par exemple, chez un corporel et une intellectuelle complémentaires.

Amitié de Goethe et de Schiller, de Racine et de Boileau; amours de Goethe et de Bettina, de Rousseau et de M^{me} de Warens, de Racine et de la Du Parc (hslN) etc., etc.

II. Complémentarisme, fermé aussi, des formules de périodes. Ex. : L12 n10 b7 s4 et s12 b10 n7 L4.

Cas secondaires résultant des deux précédents : 1° complémentarisme d'un tempérament d'aspect pour un tempérament essentiel : Ex. : LnbS pour sBNL. 2° la réciproque.

III. Complémentarisme ouvert et produit par l'adjonction du milieu, d'où le résultat.

Etant donnés un *sujet* à excès B, un *objet* à excès N, un *milieu* à excès L, le *résultat* nécessaire sera S. Le milieu est un total de formules, comme souvent le sujet, par exemple en histoire. Sujet, objet, milieu et résultat ne sont-ils pas les *filés* par lesquels M. Zola dit tenir ses personnages ?

La connaissance de trois quelconques d'entre eux entraîne celle du quatrième, par complémentarisme.

En amour, l'*objet* est humain.

Plus il y a, comme dans les cas qui dépendent de cette troisième forme, de membres au complémentarisme, moins il est constant, moins il a de chances pour être réciproque. Mais, moins il possède de membres, plus il est rare et difficile; car il exige un complémentarisme concomitant des conditions extérieures, moins une lacune telle qu'elle amène des résultats *heureux*. D'où l'importance des petits détails en amour.

Et ailleurs.

Les passions sont toutes des modifications de l'amour, d'autres l'ont assez dit. On pourrait ajouter que les pensées sont à leur tour des modifications des passions. Parmi les passions, il en est de forme haineuse; elles sont une combinaison de celles qui viennent directement de l'amour et des pensées qui aperçoivent des obstacles au complémentarisme désiré, nécessaire, et les jugent mauvais.

Le complémentarisme à l'intérieur ou à l'extérieur, est pour l'être l'état idéal, le seul but et la seule cause de tous ses efforts, de celui de vivre. Le complémentarisme à l'intérieur, c'est l'absorption des éléments qui manquent, afin de se compléter. Si le complémentarisme à l'extérieur garde quelque chose du précédent, il prend la forme de l'amitié; s'il est tout à l'extérieur, instantané et à *fond*, c'est la passion; traversé de lacunes, il donne les amours troubles, etc. Le mélange de l'amitié et de la passion a plus d'une fois produit ces derniers: cas de Musset et George Sand. Un individu, à la fois très complet de nature et

d'aspect très équilibré, en attire un grand nombre d'autres; c'est le cas de Goethe avec tant de femmes et de disciples; c'est le cas de Napoléon et d'une génération toute subjective et en état de subjectivité. (Voir plus haut l'étude sur la faim, etc.)

De ce qui précède, résultent plusieurs enseignements: exagérer sa personnalité au dehors, c'est en réalité aboutir à se sacrifier à l'espèce sans le vouloir. — Toute influence analogue à nous-même nous jette au déséquilibre. — L'action, et tout ce qui active, tout excitant produisent des effets pareils. — Enfin le déséquilibre nous donne à choisir entre l'absorption des éléments qui nous manquent et l'abandon pour l'épave de tout ce qui est saillant en nous. Le bien pour l'individu, c'est de s'équilibrer. Mais la loi de variété gêne cette tendance d'une part. Et d'autre part toute action, toute réalisation finale exigent le sacrifice de tout l'équilibre acquis.

Avec ces règles et les lois qui précèdent, il est intéressant de suivre les histoires de passions, depuis les malaises obscurs du prologue, les attentes de l'imprévu, le fameux « vague à l'âme » de 1830, depuis l'immense désespoir qui surgit au bout du premier pas dans la voie amoureuse, jusqu'à l'état de ruine lamentable où se trouve, tout fini, celui qui aimait plus longtemps et qui, seul, reste appuyé... au vide. Il est encore plus intéressant d'étudier, en partant du même point de vue, la formation d'une individualité, d'un idéal, d'une œuvre.

..*

De la loi d'évolution et de la loi des compléments dérive la Pratique des tempéraments.

Les applications sont sans nombre.

C'est de l'évolution surtout qu'il faut s'occuper pour le travail ; pourtant il y a à tenir compte du complémentarisme à ses trois degrés : au dernier et plus simple, en faisant s'équilibrer sa nature, son but, les circonstances et les moyens ; au second (lorsqu'on s'est déjà attaché d'une manière intime à son œuvre), en la réglant d'après son évolution ; au premier et plus haut enfin, lorsqu'on ne fait presque plus qu'un avec elle et qu'on l'a épousée, comme, dit-on, Jésus épouse son Église. Il est curieux de voir ainsi tel homme, studieux, dans une période N', devenir systématique en N'', puis virtuose en N''.

C'est le complémentarisme surtout qui sert dans la vie sociale. Avec un objectif, soyez subjectif dans des proportions égales en veillant bien aux conditions dans lesquelles vous lui apparaissez, et en disposant le tout en vue du résultat. Avec un intellectuel, soyez corporel, etc. Cet art est merveilleusement possédé d'intuition par les intriguants, les hommes à bonnes fortunes et les coquettes. Servez-vous des mêmes règles pour vous défendre ou vous garder. Servez-vous-en pour savoir trouver les autres, dans les états où il vous les faut (température, heure, circonstances, etc. analogues à leurs formules, plus ou moins), pour connaître leurs goûts (les goûts sont les résultats de besoins, lesquels ne sont que des complémentarismes partiels), pour prévoir leurs changements, pour prévoir les vôtres.

N'oubliez ni pour eux ni pour vous la *loi de parité* ; un effort dans un sens prédit la réaction dans l'autre, d'après des lois que vous possédez maintenant ; ne posez pas par conséquent en but tout l'idéal d'abord, si vous ne voulez pas toute la chute bientôt ; mais appropriez les élans de votre balancier à la formule du sujet et à celle de l'objet, comme aussi à celle du milieu.

Sachez vous servir de la *loi d'écho*, prenez garde au retour rythmique du mal un moment repoussé ; utilisez ces répercussions pour la multiplication des bonnes pensées et des efforts. La loi d'écho contient *l'art de l'habitude*.

Sachez obvier aux mauvais effets d'une évolution *précipitée, retardée ou inégalement accomplie* ; Ceci est la *médecine de l'âme*.

Craignez les suites d'un complémentarisme perverti : Si vous voulez, systématiquement, assimiler qu'une partie de ce que vous absorbez par la tête ou par le corps, si vous *volez la nature*, gare au déséquilibre ; gare, surtout si vous persistez, aux suites de cet *égoïsme* : l'espèce, la nature sont là pour profiter à vos dépens,...

En combinant tout cela, voyez quels diagnostics complets vous pouvez tirer du moindre coin de l'individualité. Une écriture qui vous tombe entre les mains, une phrase entendue vous font trouver la formule : Vous réunissez en proportions égales les caractères attribués aux éléments primitifs ; vous combinez selon les moyens indigènes et complétez ainsi les renseignements. Ayez avec cela l'âge et le sexe du

sujet : vous n'avez plus qu'à tracer son évolution et chercher ses complémentaires pour dire les grandes lignes de son existence. Il vous sera facile de mesurer pour Eux les doses qui entreront dans leurs « idéals » successifs en amour, rien qu'en prenant à ces douze portraits féminins :

B, déité, LB sphynge, BS sombre et Espagnole, BN narguoise et Parisienne, BN supérieure et lumineuse, NB délicate et inconnue, NS névrosée, SN ardente de vie, LS confortable et si superbe ; et pour Elles, en vous faisant une liste analogue de types virils.

Il est donc possible de faire des « horoscopes » jusqu'à un certain point. Ce point est à peu près *au tiers* de la vérité complète. On peut compter un autre tiers pour les changements qu'apporteront les événements et la météorologie. Enfin un dernier tiers (en moyenne, également) peut être réservé aux modifications que sont capables d'accomplir la volonté et l'application d'influences déterminantes (1).

Ces influences sont partout : dans l'alimentation ; dans l'exercice (L promenade à plat, B montée, S marches difficiles, N descente) ; dans les attitudes du corps

(1) Cette fraction $\frac{1}{3}$ est singulièrement voisine de la fraction $\frac{\pi}{4}$ qu'on trouve dans maintes questions du calcul des probabilités, π étant le rapport 3,1416 de la circonférence au diamètre.

Le problème, dit de l'*Algueille*, la théorie de Laplace sur la probabilité des erreurs dans des observations quelconques (célèbre application aux observations de Bradley) ; la théorie générale de la probabilité des causes, permettent de calculer le nombre π avec une approximation d'autant plus grande que le nombre des épreuves est plus considérable. La présence de π dans tous ces problèmes est l'indice d'une loi générale sur le rapport de l'incertitude à la certitude, de la prévision à la réalité. Or, π est à peu de chose près 3, le rapprochement qu'il soit voulu ou non mérite d'être signalé.

(23 décembre 1888. — Note de W***).

(L couché et étendu ; B debout et marchant ; S courant ou se hâtant ; N à genoux et assis). Le corps cambré est objectif ; tendu, subjectif ; voûté, intellectuel ; renuant en entier, corporel ; un peu raide et gêné, passif ; poussant de la poitrine, actif ; dans les attitudes prises au lit (L sur le dos, B sur la gauche, S sur le ventre, N sur la droite) ; dans celles de la tête (L retirée, B penchée en avant, S tendue en avant ou de côté, N renversée en arrière) ; dans toutes les attitudes (étudier les rites chrétiens et autres) ; dans la direction des gestes ; dans les divers travaux physiques et intellectuels ; dans les plaisirs, etc., etc.

... Mais nous voici encore, et définitivement, dans une de ces régions où les préceptes font place à de simples développements ! Ceux-ci n'ont que faire dans ce court résumé.

Qu'on nous pardonne de n'avoir pu exposer ces préceptes et ces lois avec plus de clarté. C'est un peu l'algèbre de l'homme que nous donnons ici : une algèbre ne se lit pas couramment. D'ailleurs nous ne saurions regretter d'avoir rebuté les esprits paresseux. Aux autres, il n'est pas besoin d'apprendre qu'un livre se relit, quand il a quelque valeur.

Amis, brisez l'écorce : elle n'est pas vide...

POLTR et GARY.

Décembre 1888.

LA PIERRE PHILOSOPHALE

1

AVANT-PROPOS

Il faut une certaine audace pour traiter un pareil sujet à la fin du XIX^e siècle.

Nous sommes cependant convaincus d'avance que le lecteur nous pardonnera eu égard à notre sincérité.

En effet, nous venons offrir au public non pas les conclusions d'un mystique enthousiasme non plus que les critiques partiales d'un esprit prévenu, mais bien le résultat d'un travail positif digne d'être pris en considération par tous les gens sérieux.

Nous allons d'abord voir ce qu'il faut entendre par le mot de Pierre Philosophale et pour cela nous aurons à résumer l'opinion des alchimistes les plus instruits. Quand nous saurons la signification scientifique de cette expression, il nous faudra voir si elle est, oui ou non, en contradiction avec les données de la chimie contemporaine. Éclairés sur ces deux points, nous aborderons l'histoire, cherchant avec la plus grande impartialité si la Pierre Philosophale a donné de son existence des preuves sérieuses et irréfutables, capables d'être facilement contrôlées par le lecteur. Ce sera là le point capital de notre travail, la raison d'être de toute notre étude.

C'est alors que nous pourrions dire quelques mots de la grande famille alchimique, des doctrines de ses membres et des débris de leur science subsistant encore dans l'architecture de nos vieux monuments et les rites de certains hauts grades de la franc-maçonnerie. Enfin une petite liste des livres les plus utiles au débutant terminera nos recherches.

Tel est le plan de notre travail; nous espérons qu'il ne fera pas trop regretter au lecteur les quelques minutes que lui prendra sa lecture et nous prions d'excuser d'avance les imperfections qui pourraient s'y trouver, uniquement imputables à l'auteur de l'étude et non aux doctrines et aux maîtres étudiés.

II

QU'ENTEND-ON PAR PIERRE PHILOSOPHALE ?

Cette question, si simple au premier aspect, est cependant assez difficile à résoudre. Ouvrons les dictionnaires sérieux, parcourons les graves compilations des rares savants qui ont daigné traiter ce sujet. La conclusion est assez facile à poser : Pierre Philosophale, transmutation des métaux, égale *Ignorance*, *Fourberie*, *Folie*.

Si pourtant nous réfléchissons qu'en somme, pour parler *draps*, mieux vaut aller au drapier qu'au docteur *es-lettres*, l'idée nous viendra peut-être de voir ce que pensent les alchimistes de la question.

Or, au milieu des obscurités voulues et des symboles nombreux qui remplissent leurs traités, il est

un point sur lequel ils sont tous d'accord, c'est la définition et les qualités de la Pierre Philosophale.

La Pierre Philosophale parfaite est une poudre rouge qui a la propriété de transformer toutes les impuretés de la nature.

On croit généralement qu'elle ne peut servir, d'après les alchimistes, qu'à changer du plomb ou du mercure en or. C'est une erreur. La théorie alchimique dérive de sources bien trop spéculatives pour localiser ainsi ses effets. L'évolution étant une des grandes lois de la nature, ainsi que l'enseignait il y a plusieurs siècles l'hermétisme, la Pierre Philosophale fait évoluer rapidement ce que les formes naturelles mettent de longues années à produire, voilà pourquoi elle agit, disent les adeptes, sur les règnes végétal et animal aussi bien que sur le règne minéral et peut s'appeler *médecine des trois règnes*.

Physiquement, ce serait une poudre rouge assez sensible comme consistance au chlorure d'or et de l'odeur du sel marin calciné. Tout à l'heure, du reste, nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet. Comme c'est à la transformation des métaux *vifs*, plomb et mercure, en or que doit le plus souvent servir cette Pierre, voyons en quoi consiste cette opération.

Chimiquement c'est une simple augmentation de densité si l'on admet l'unité de la matière, idée fort en honneur parmi les philosophes chimistes contemporains. En effet, le problème à résoudre consiste à transformer un corps de la densité de 13,6 comme le mercure, en un corps de la densité de 19,5 comme l'or. Cette hypothèse de la *transmutation* est-elle en

désaccord avec les plus récentes données de la chimie ?

C'est ce que nous allons voir.

III

LA CHIMIE ACTUELLE PERMET-ELLE DE NIER L'EXISTENCE DE LA PIERRE PHILOSOPHALE ?

Deux chimistes contemporains ont poussé leurs investigations dans l'obscur domaine de l'alchimie ; ce sont MM. Figuiet, vers 1853, qui publiait *l'Alchimie et les Alchimistes*, livre dont nous aurons tout à l'heure l'occasion de parler, et M. le professeur M. Berthelot, membre de l'Institut, qui fit paraître, en 1885, les *Origines de l'Alchimie*.

Ces deux savants officiels, le dernier surtout, font autorité en la matière et leur opinion mérite d'être écoutée par toutes les personnes sérieuses.

Tous deux ils considèrent l'alchimie et son but comme de beaux rêves dignes des temps passés ; tous deux ils nient formellement l'existence de la Pierre Philosophale (quoique Figuiet prouve à son insu cette existence). Et cependant ils déclarent que *scientifiquement* la chose ne peut pas être niée à priori. Ainsi Figuiet dit :

« Dans l'état présent de nos connaissances, on ne peut prouver d'une manière absolument rigoureuse que la transmutation des métaux soit impossible ; quelques circonstances s'opposent à ce que l'opinion

alchimique soit rejetée comme une absurdité en contradiction avec les faits. »

(*L'Alchimie et les Alchimistes*, p. 353.)

M. Berthelot, dans plusieurs passages de son livre, montre que loin d'être opposée à la chimie contemporaine, la théorie alchimique tend au contraire à remplacer aujourd'hui les données primitives de la philosophie chimique. Voici quelques extraits à l'appui :

« A travers les explications mystiques et les symboles dont s'enveloppent les alchimistes, nous pouvons entrevoir les théories essentielles de leur philosophie, lesquelles se réduisent en somme à un petit nombre d'idées claires, plausibles, et dont certaines offrent une analogie étrange avec les conceptions de notre temps. »

(BERTHELOT, *les Origines de l'Alchimie*, p. 280.)

« Pourquoi ne pourrions-nous par former le soufre avec l'oxygène, former le sélénium et le tellure avec le soufre, par des procédés de condensation convenables? Pourquoi le tellure, le sélénium ne pourraient-ils pas être changés inversement en soufre, et celui-ci à son tour métamorphosé en oxygène? »

« Rien en effet ne s'y oppose à priori. »

(*Ibid.*, p. 297.)

« Assurément, je le répète, nul ne peut affirmer que la fabrication des corps réputés simples soit impossible à priori. »

(*Ibid.*, p. 321.)

Tout cela montre assez que la Pierre Philosophale n'est pas fatalement impossible, même de l'avis des savants contemporains. C'est maintenant qu'il nous faut chercher si nous avons des preuves positives de son existence.

IV

PREUVES DE L'EXISTENCE DE LA PIERRE PHILOSOPHALE. —
DISCUSSION DE LEUR VALIDITÉ

Nous affirmons que la Pierre Philosophale a donné de son existence des preuves irréfutables et nous allons exposer les faits sur lesquels se basent nos convictions.

Nous avons dit *les faits* : car on ne peut considérer comme absolument sérieuses les démonstrations tirées des raisonnements plus ou moins solides. C'est dans le domaine de l'histoire que les affirmations sont toujours faciles à contrôler à toute époque et par là même vraiment irréfutables. Nous allons donc exposer les arguments invoqués par les adversaires de l'alchimie contre la transmutation, et ce sont des faits qui, seuls, pourront victorieusement réfuter chacune de ces objections.

C'est Geoffroy l'ainé qui s'est chargé en 1722 de faire le procès des alchimistes devant l'Académie. Si l'on en croit son mémoire, les nombreuses histoires de transmutation sur lesquelles les adeptes basent leur foi, sont facilement explicables par la supercherie. Des philosophes incontestés tels que Paracelse ou Raymond Lulle laissaient là pour un moment les

spéculations abstraites pour faire quelques tours adroits d'escamotage devant de bons naïfs ébahis. Cependant analysons les moyens de tromper dont ils disposaient, et cherchons à déterminer des conditions expérimentales mettant à néant ces arguments.

Les alchimistes se servent pour tromper les assistants de :

- 1° *Creusets à double fond* ;
- 2° *Charbons ou baguettes creux et remplis de poudre d'or* ;
- 3° *Réactions chimiques inconnues alors et parfaitement connues aujourd'hui*.

Pour qu'une de ces conditions se réalise, il faut nécessairement que l'alchimiste soit présent à l'opération ou ait touché auparavant aux instruments employés.

Donc, dans la détermination expérimentale d'une transmutation, l'absence de l'alchimiste sera la première et la plus indispensable des conditions.

Il faudra de plus qu'il n'ait eu en main aucun des objets qui serviront à cette transmutation.

Enfin pour répondre au dernier argument, il est indispensable que les données de la chimie contemporaine soient impuissantes à expliquer normalement le résultat obtenu.

Pour que notre travail trouve encore une base d'évidence plus solide, il faut mettre le lecteur à même de contrôler facilement toutes nos affirmations ; c'est pourquoi nous tirerons nos arguments *d'un seul ouvrage*, facile à trouver : *l'Alchimie et les Alchimistes*, de Louis Figuier.

Rappelons, avant de passer outre, les plus essentielles conditions :

- 1° *Absence de l'Alchimiste* ;
 - 2° *Qu'il n'ait touché à rien de ce qui sert à l'opérateur* ;
 - 3° *Que le fait soit inexplicable par la chimie contemporaine*.
- Et on peut ajouter encore :
- 4° *Que l'opérateur ne puisse pas être soupçonné de complicité*.

* *

Ouvrons le livre de M. Figuier, édition de 1854, chapitre III, page 206. Là, nous trouvons, non pas un, mais *trois* faits répondant à *toutes nos conditions* et que nous allons discuter un à un.

Non seulement l'opérateur n'est pas alchimiste ; mais c'est un savant considéré, un ennemi déclaré de l'alchimie, ce qui répond encore avec plus de force à notre quatrième condition. Parlons d'abord d'Helvétius et de sa transmutation ; nous citons textuellement Figuier :

« Jean-Frédéric Schweitzer, connu sous le nom latin d'Helvétius, était un des adversaires les plus décidés de l'alchimie ; il s'était même rendu célèbre par un écrit contre la poudre sympathique du chevalier Digby. Le 27 décembre 1666 il reçut à la Haye la visite d'un étranger vêtu, dit-il, comme un bourgeois du nord de la Hollande et qui refusait obstinément de faire connaître son nom. Cet étranger annonça à Helvétius que

sur le bruit de sa dispute avec le chevalier Digby, il était accouru pour lui porter les preuves matérielles de l'existence de la Pierre Philosophale. Dans une longue conversation, l'adepte défendit les principes hermétiques, et pour lever les doutes de son adversaire, il lui montra dans une petite boîte d'ivoire, la Pierre Philosophale. C'était une poudre d'une métalline couleur de soufre. En vain Helvétius conjura-t-il l'inconnu de lui démontrer par le feu les vertus de sa poudre, l'alchimiste résista à toutes les instances et se retira en promettant de revenir dans trois semaines.

« Tout en causant avec cet homme et en examinant la Pierre Philosophale, Helvétius avait eu l'adresse d'en détacher quelques parcelles et de les tenir cachées sous son ongle. A peine fut-il seul qu'il s'empressa d'en essayer les vertus. Il mit du plomb en fusion dans un creuset et fit la projection. Mais tout se dissipa en fumée; il ne resta dans le creuset qu'un peu de plomb et de terre vitrifiée.

« Jugant dès lors cet homme comme un imposteur, Helvétius avait à peu près oublié l'aventure lorsque, trois semaines après et au jour marqué, l'étranger reparut. Il refusa encore de faire lui-même l'opération; mais cédant aux prières du médecin il lui fit cadeau d'un peu de sa pierre, à peu près la grosseur d'un grain de millet. Et comme Helvétius exprimait la crainte qu'une si petite quantité de substance ne pût avoir la moindre propriété, l'alchimiste, trouvant encore le cadeau trop magnifique, en enleva la moitié disant que le reste était suffisant pour transmuter une once et demie de plomb. En même temps il eut soin

de faire connaître avec détails les précautions nécessaires à la réussite de l'œuvre, et recommanda surtout au moment de la projection d'envelopper la Pierre Philosophale d'un peu de cire afin de la garantir des fumées du plomb. Helvétius comprit en ce moment pourquoi la transmutation qu'il avait essayée avait échoué entre ses mains; il n'avait pas enveloppé la pierre dans de la cire et négligé par conséquent une précaution indispensable.

« L'étranger promettait d'ailleurs de revenir le lendemain pour assister à l'expérience.

« Le lendemain Helvétius attendit inutilement, la journée s'écoula tout entière sans que l'on vît paraître personne. Le soir venu, la femme du médecin ne pouvant plus contenir son impatience, décida son mari à tenter seul l'opération. L'essai fut exécuté par Helvétius en présence de sa femme et de son fils.

« Il fonda une once et demie de plomb, projeta sur le métal en fusion la Pierre enveloppée de cire, couvrit le creuset de son couvercle et le laissa exposé un quart d'heure à l'action du feu. Au bout de ce temps le métal avait acquis la belle couleur verte de l'or en fusion; coulé et refroidi, il devint d'un jaune magnifique.

« Tous les orfèvres de la Haye estimèrent très haut le degré de cet or. Poyélius, essayeur général des monnaies de la Hollande, le traita sept fois par l'antimoine sans qu'il diminuât de poids.»

Telle est la narration qu'Helvétius a faite lui-même de cette aventure. Les termes et les détails minutieux de son récit excluent de sa part tout soupçon d'imposture. Il fut tellement émerveillé de ce succès que

c'est à cette occasion qu'il écrit son *Vitalus aureus* dans lequel il raconte ce fait et défend l'alchimie.

* *

Ce fait répond à toutes les conditions requises. Cependant M. Figuier, sentant combien il était difficile à expliquer, ajouta quelques explications dans une édition postérieure (1860).

Wantant trouver partout à priori de la fraude, voici son argument principal :

L'alchimiste a soudoyé un complice qui est venu mettre dans un des creusets d'Helvétius un composé d'or facilement décomposable par la chaleur. Est-il nécessaire de montrer la naïveté de cette objection ?

1° Comment choisir juste le creuset que prendra Helvétius ?

2° Comment croire que celui-ci soit assez sot pour ne pas reconnaître un creuset vide d'un plein ou un alliage d'un métal ?

3° Pourquoi ne pas se donner la peine de relire le récit des faits; M. Figuier aurait vu deux points importants :

D'abord la phrase suivante : *il prit une once et demie de plomb*. Ce qui indique qu'il l'a pesé, qu'il l'a manié, ce qui l'aurait mis à même de vérifier facilement si c'était vraiment du plomb.

4° Ensuite ce petit détail : *il couvrit le creuset de son couvercle*, ce qui empêche toute évaporation ultérieure.

5° Supposé même que vraiment Helvétius ait été trompé; que lui, savant expérimenté, ait pris de l'or

pour du plomb, la preuve de la transmutation n'en ressort pas moins évidente, car les critiques oublient toujours le fait suivant :

S'il existe un alliage cachant l'or en lui, le lingot, après évaporation ou oxydation du métal impur, pèsera *beaucoup moins* que le métal initialement employé.

Si, au contraire, il y a adjonction par un procédé quelconque d'or, le lingot pèsera *beaucoup plus* que le métal initialement employé.

Or la transmutation de Bérigard de Pise, qu'on trouvera ci-après, prouve irréfutablement l' inanité de ces arguments.

Enfin pour détruire à tout jamais les affirmations de M. Figuier, il suffit de remarquer que les orfèvres de la Haye ainsi que l'essayeur des monnaies de la Hollande constatent la pureté absolue de l'or, ce qui serait impossible s'il y avait eu un alliage quelconque. Ainsi tombe d'elle-même l'explication que le critique donne de ce fait.

« Nous ne pouvons guère expliquer aujourd'hui ces faits qu'en admettant que le mercure dont on faisait usage ou le creuset que l'on employait recéléait une certaine quantité d'or dissimulée avec une habileté merveilleuse. »

(Louis FIGUIER, *ibid.*, p. 210.)

Nous avons dit *qu'un seul fait* bien prouvé suffisait pour démontrer l'existence de la Pierre Philosophale, et cependant il en existe trois dans les mêmes conditions. Voyons les deux autres :

Voici le récit de Bérigard de Pise, cité de même par Figuier, p. 211 :

« Je rapporterai, nous dit Bérigard de Pise, ce qui m'est arrivé autrefois lorsque je doutais fortement qu'il fût possible de convertir le mercure en or. Un homme habile, voulant lever mon doute à cet égard, me donna un gros d'une poudre dont la couleur était assez semblable à celle du pavot sauvage, et dont l'odeur rappelait celle du sel marin calciné. Pour détruire tout soupçon de fraude, j'achetai moi-même le creuset, le charbon et le mercure chez divers marchands afin de n'avoir point à craindre qu'il n'y eût de l'or dans aucune de ces matières, ce que font souvent les charlatans alchimiques. Sur dix gros de mercure j'ajoutai un peu de poudre; j'exposai le tout à un feu assez fort, et en peu de temps la masse se trouva toute convertie en près de dix gros d'or, qui fut reconnu comme très pur par les essais de divers orfèvres. Si ce fait ne me fût point arrivé sans témoins, hors de la présence d'arbitres étrangers, j'aurais pu soupçonner quelque fraude; mais je puis assurer avec confiance que la chose s'est passée comme je la raconte. »

Ici c'est encore un savant qui opère; mais il connaît les ruses des charlatans et emploie toutes les précautions imaginables pour les éviter.

Enfin citons encore la transmutation de Van Helmont pour édifier en tous points le lecteur impartial:

En 1618, dans son laboratoire de Vilvorde, près de Bruxelles, Van Helmont reçut d'une main inconnue un quart de grain de Pierre Philosophale. Elle venait d'un adepte qui, parvenu à la découverte du secret,

desirait convaincre de sa réalité le savant illustre dont les travaux honoraient son époque.

Van Helmont exécuta lui-même l'expérience seul dans son laboratoire. Avec le quart de grain de poudre qu'il avait reçu de l'inconnu il transforma en or huit onces de mercure. Il faut convenir qu'un tel fait était un argument presque sans réplique à invoquer en faveur de l'existence de la Pierre Philosophale. Van Helmont, le chimiste le plus habile de son temps, était difficile à tromper; il était lui-même incapable d'imposture, et il n'avait aucun intérêt à mentir puisqu'il ne tira jamais le moindre parti de cette observation.

Enfin, l'expérience ayant eu lieu hors de la présence de l'alchimiste, il est difficile de comprendre comment la fraude eût pu s'y glisser. Van Helmont fut si bien édifié à ce sujet qu'il devint partisan avoué de l'alchimie. Il donna en l'honneur de cette aventure le nom de Mercurius à son fils nouveau-né. Ce Mercurius Van Helmont ne démentit pas d'ailleurs son baptême alchimique. Il convertit Leibnitz à cette opinion; pendant toute sa vie il chercha la Pierre Philosophale et mourut sans l'avoir trouvée, il est vrai, mais en fervent apôtre.

Reprenons maintenant ces trois récits et nous constaterons qu'ils répondent aux conditions scientifiques posées. En effet:

Le mercure ou le plomb contenaient-ils de l'or? Je ne le pense pas, attendu:

1° Qu'Helvétius qui ne croyait pas à l'alchimie n'était plus que Van Helmont et Bérigard de Pise, qui étaient

dans le même cas, n'allaient pas s'amuser à en mettre ;
2° Que dans aucun cas l'alchimiste n'avait touché aux objets employés ;

3° Enfin que dans la transmutation de Bérigard de Pise, si le mercure avait contenu de l'or et que celui-ci fût resté seul après la volatilisation du premier, le lingot obtenu aurait pesé beaucoup moins que le mercure employé, ce qui n'est pas.

Après ces arguments on pourrait croire que la liste est close ; pas le moins du monde, il en reste encore un, peu honnête, il est vrai, mais d'autant plus dangereux :

Tous ces récits, tirés de livres imprimés, ne sont pas l'œuvre des auteurs signataires, mais bien d'habiles alchimistes imposteurs.

Voilà certes une terrible objection qui semble détruire tout notre travail ; mais la vérité peut encore apparaître victorieusement.

En effet, il existe une lettre d'une tierce personne aussi éminente que les autres, le philosophe Spinosa, adressée à Jarrig Jellis. Cette lettre prouve irréfutablement la réalité de l'expérience d'Helvétius. Voici le passage important :

« Ayant parlé à Voss de l'affaire d'Helvétius, il se moqua de moi, s'étonnant de me voir occupé à de telles bagatelles. Pour en avoir le cœur net, je me rendis chez le monnayeur Brechtel, qui avait essayé l'or. Celui-ci m'assura que, pendant sa fusion, l'or avait encore augmenté de poids quand on y avait jeté de l'argent. Il fallait donc que cet or, qui a changé

l'argent en de nouvel or, fût d'une nature bien particulière. Non seulement Brechtel, mais encore d'autres personnes qui avaient assisté à l'essai, m'assurèrent que la chose s'était passée ainsi. Je me rendis ensuite chez Helvétius lui-même qui me montra l'or et le creuset contenant encore un peu d'or attaché à ses parois. Il me dit qu'il avait jeté à peine sur le plomb fondu le quart d'un grain de blé de Pierre Philosophale. Il ajouta qu'il ferait connaître cette histoire à tout le monde. Il paraît que cet adepte avait déjà fait la même expérience à Amsterdam où on pourrait encore le trouver. Voilà toutes les informations que j'ai pu prendre à ce sujet.

« Boorbourg, 27 mars 1667.

« SPINOSA. »
(*Opera posthuma*, p. 553.)

Tels sont les faits qui nous ont conduits à cette conviction : LA PIERRE PHILOSOPHALE A DONNÉ DE SON EXISTENCE DES PRÉCÉDES IRRÉFUTABLES, A MOINS DE NIER A JAMAIS LE TÉMOIGNAGE DES TEXTES, DE L'HISTOIRE ET DES HOMMES.

PAPUS.

(A suivre.)

LA SYNARCHIE

A tous les Peuples judéo-chrétiens

Nous savons maintenant ce que veut dire ce beau, ce pur diamant du Verbe divin : SYNARCHIE. La

Synarchie, c'est l'ordre partout à la surface de la Terre; c'est la Justice, le Bonheur et la Paix parmi les hommes; c'est le Règne de Dieu. C'est l'image au milieu des sociétés humaines de l'ordre et de la hiérarchie que l'on voit régner dans le Ciel au milieu des Astres, où trône un soleil central allaitant de sa Lumière et de ses Rayons tous les autres Soleils de la Nébuleuse, qui, eux-mêmes, Rois de Justice et d'Amour, inondent de tous les bienfaits de la vie les milliers de Terres qui gravitent autour d'eux avec les Humanités qui les couvrent. *Immense Assemblée de Soleils!* O divin Empyrée de Lumière et de Feu, où vont habiter les âmes glorifiées, les grands serviteurs du Dieu social de l'univers! jetez donc enfin au milieu de notre pauvre Humanité terrienne dévorée par la guerre fratricide et l'anarchie politique, un peu de votre science et de votre sagesse, un peu de votre amour; afin que la fraternité ne soit plus un vain mot. Et vous SEIGNEUR VIVANT de l'espace et de l'éternité, qui êtes l'âme et l'esprit du GRAND TOUR qui vous donne à tous un peu de sa vie, écoutez la prière que vous font nos cœurs tous unis dans l'esprit divin de notre Christ:

QUE VOTRE RÉGNE ARRIVE, QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE COMME AUX CIEUX.

Il faut qu'au centenaire de 89 le Peuple français, ce peuple si généreux, si bon, toujours prêt à verser son sang pour une idée, écrive cette divine prière sur une face de son drapeau, et sur l'autre:

SCIENCE, JUSTICE, ECONOMIE, PAIX ET FRATERNITÉ.

ENTRE TOUTS LES PEUPLES. SOLIDARITÉ ENTRE TOUTES LES HUMANITÉS DE L'UNIVERS.

Et l'Avenir ne sera plus pour nous un hideux fantôme; le Progrès ne fera plus peur comme étant l'esprit du mal; et l'évolution de la vie nous apparaîtra comme un don divin qui doit nous rendre sages en vivant au fond de nos âmes la SCIENCE et la VÉRITÉ, c'est-à-dire l'Amour, la Justice et la Bonté.

Cette Synarchie, qui doit régénérer et sauver le monde, qui doit ramener la Paix et la Fraternité entre tous les peuples, *il faut la réaliser*, et dès maintenant, travailler pour elle. *Sursum corda!* Races chrétiennes: Juifs, Francs-maçons, Libres-Penseurs, Catholiques romains et Protestants. *Sursum corda!* Et que tous les peuples ne fassent qu'une seule et même âme pour aimer et respecter partout la Vie, et réaliser le règne de Dieu dans l'humanité. Devons nous tous les alliés du Créateur, tous Synarchistes. Mais ni destruction, ni violence; car rien n'est plus facile que réaliser la Synarchie par simple transformation, par simple jeu d'évolution, sans rien détruire, *absolument rien*, de ce qui existe actuellement. SCIENCE, JUSTICE, ECONOMIE, voilà les pierres de marbre et de porphyre que nous voulons glisser sous l'édifice et dans les fondations. Plus de césarisme, plus de politique, plus de révolution présidant aux relations des Etats entre eux et minant la vie organique de l'Humanité terrienne; mais trois grands conseils impersonnels partout: SCIENCE, JUSTICE, ECONOMIE SOCIALE, dans chaque commune, dans chaque

nation, dans toute l'Humanité terrienne ramenée et rendue à son unité divine

TOUS DANS UN, UN DANS TOUS
par un PAPE et ses TROIS CONSEILS ARBITRAUX trônant au sommet de notre Pyramide Humanaire,

Jamais l'Europe, à aucune époque, ne fut si belle en intelligence, si riche en science, si morale au fond du cœur. Jamais on n'y vit tant de sagesse et de raison, et si la paix ne règne pas parmi les nations du globe la faute en est seule au césarisme devenu la loi des gouvernements, à l'arbitraire, seule règle de leurs actes, à la politique aveugle et sans conscience qui travaille leurs cerveaux sans sagesse et sans frein.

Or, il s'agit simplement de faire passer dans les institutions humaines cette raison, cette intelligence, ce sens moral qui existent déjà dans chaque individu. Il s'agit d'établir un

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL

ayant pour base tout ce qui sert déjà de base à la molécule humaine, c'est-à-dire : la science, la justice et l'économie.

Et ce que nous demandons là, nous les synarchistes, il n'y a pas un seul individu appartenant à la Judéo-Christéité qui, pris isolément et individuellement, ne lui donne son assentiment des deux mains ; car, rien n'est plus évident que la nécessité de la réalisation de cette LOI SOCIALE UNIVERSELLE, devant ramener sur terre la Paix et le Bonheur. Le pape lui-même n'oserait ni ne pourrait s'y refuser, d'autant moins que c'est lui qui deviendrait la clef de

voûte de l'édifice nouveau. « Du premier prêtre au dernier athée, du premier savant au dernier ignorant, du premier des rois au dernier des juges de paix, du premier des réactionnaires au dernier des révoltés, depuis le plus grand des économistes et des ploutocrates jusqu'au dernier des pauvres et des socialistes, il ne peut se trouver un seul homme qui, pris individuellement, puisse oser nier la nécessité et la bonté de cette réforme, car ce serait avouer que ce qu'il veut c'est l'iniquité, l'ignorance et la ruine. Ce serait un fou. » (*Saint-Yves*.)

Du reste le jour n'est pas loin où la Raison, la Morale et l'Opinion publiques renieront et maudiront cette politique, mère de tous les désordres, cause de tous les maux.

C'est donc à elle-même qu'il appartiendrait de rendre les armes. C'est bien réellement au pouvoir politique de prendre l'initiative de la réforme, s'il veut éviter sa ruine, s'il veut garder ses positions dans la personne de ses représentants actuels. Il faut que les chefs de tous les gouvernements de l'Europe comprennent la nécessité de subordonner l'Empirisme politique à la Science, à la Justice, à l'Économie et qu'ils voient que l'époque est venue d'inaugurer l'ère nouvelle en organisant les trois pouvoirs sociaux de la synarchie, les trois CHAMBRES correspondant à ces trois divisions de la Biologie planétaire.

Mais la synarchie est une loi scientifiquement exacte. M. de Saint-Yves l'a certes assez surabondamment démontré dans sa *Mission des souverains* depuis dix-huit cents ans, puis dans sa *Mission des*

Juifs depuis huit mille six cents ans, il faut donc l'appliquer savamment et exactement en prenant essentiellement pour base : la distinction *sine qua non* entre l'AUTORITÉ, le POUVOIR et la VOLONTÉ POPULAIRES, et tout particulièrement en en donnant l'autorité à la totalité des corps enseignants, c'est-à-dire aux hommes de la science et de la sagesse, et le pouvoir aux hommes de la justice alliés par le respect et l'obéissance aux hommes de la sagesse et de la science.

La transition de tout gouvernement politique au nouvel ordre social est facile, car la synarchie, loi purement sociale, se prête à la rectification de n'importe quel gouvernement politique. Mais c'est surtout en France que la chose irait de soi, d'abord parce que la forme républicaine est déjà une forme de gouvernement impersonnel, ensuite parce que l'Esprit particulièrement universaliste du peuple français rend cette évolution singulièrement aisée. La première initiative sera d'y faire *plébisciter*, en principe, la synarchie, par le moyen du suffrage universel qui, aujourd'hui, est passé dans les mœurs. La majorité pour sera immense bien sûr, car le peuple français est enthousiaste pour le Vrai, le Juste et le Bien, qui sont toujours compris dans ce noble pays. Sur les billets de vote se trouveront inscrits les principaux articles de la nouvelle Constitution :

1° *Composition immédiate de trois pouvoirs sociaux représentant respectivement :*

L'ENSEIGNEMENT, LA JUSTICE, L'ÉCONOMIE.

2° *Première loi organique de la nouvelle Constitution :*

SOUSSION DU POUVOIR A L'AUTORITÉ ENSEIGNANTE.

3° *Chemins ouverts, sans distinction ni faveur, à toutes les capacités et tous les mérites par*

LA LIBERTÉ SANS LIMITES

4° *Condition SINE QUA NON à remplir par le candidat à tout grade sollicité :*

L'EXAMEN

Telle pourrait être la formule du PLÉBISCITE.

Et la Nation donnerait pleins pouvoirs politiques au gouvernement politique existant, c'est-à-dire au président de la République, lequel serait aidé du concours des deux Chambres pour modifier dans ce sens notre régime parlementaire ; car il est indispensable que la Constitution actuelle et ses deux Chambres soient momentanément maintenues. De cette sorte, l'Etat ne resterait pas sans défense devant la mauvaise volonté ou l'opposition des autres Nations, le cas échéant. Et la transformation se ferait sagement en prenant pour cela autant d'années qu'il faudrait. Puis, la *Période constituante* déclarée close, la CONSTRUCTION NOUVELLE entrerait en vigueur.

Pendant cette période d'évolution les deux Parlements, la Chambre des députés et le Sénat, se livreraient aux travaux de la réorganisation de l'Etat. Ils se réuniraient en congrès pour se séparer ensuite en trois Commissions ainsi formées :

Première Commission. Elle serait composée des sénateurs et des députés appartenant soit aux différents Cultes, soit à l'Université, soit aux Académies, soit aux Ecoles spéciales, soit aux dignitaires de la Franc-Maçonnerie. Et cette Commission serait le noyau de la PREMIÈRE CHAMBRE correspondant à l'ENSEIGNEMENT.

Deuxième Commission. Elle serait composée des sénateurs et des députés appartenant à la magistrature (assise ou debout) ou diplômés de l'École de Droit. Cette Commission serait le noyau de la DEUXIÈME CHAMBRE correspondant à la JUSTICE.

Troisième Commission. Elle serait composée des sénateurs et des députés appartenant aux Finances, à l'Industrie, à l'Agriculture, au Commerce, à la Main-d'œuvre. Cette Commission serait le noyau de la TROISIÈME CHAMBRE correspondant à l'ÉCONOMIE SOCIALE.

Bien entendu, pour qu'il n'y ait aucun droit acquis lésé, les sénateurs et députés restant non classés dans ces trois catégories, y seront rattachés par assimilation aussi approximative que possible.

Ainsi seraient générés les trois embryons de la Trinité synarchique.

Pendant ce temps, les Conseils généraux auraient à rédiger trois ordres de cahiers départementaux renfermant leurs vœux, lesquels seraient ensuite envoyés aux trois Commissions spéciales indiquées plus haut.

On le voit, rien de plus facile, rien de plus pratique que cette réforme, que cette transmutation du gouvernement anarchique en gouvernement synarchique.

La France, il faut bien qu'on le dise, est la Palettine de l'Europe actuelle. C'est elle dont Victor Hugo a si bien dit :

Saigner est sa Beauté, mourir est sa Victoire.

Toute cette coalition des rois contre elle (non pas des peuples), ne rend-elle pas la vérité éclatante aux yeux du penseur ? Les gouvernements la détestent, car, la France,

C'est plus qu'un Peuple, c'est le monde, que les rois
Tachent de clouer, morne et sanglant, sur la croix.

parce qu'elle est la Nation qui marche en avant dans la régénération sociale du globe, et qu'elle est justement celle qui doit donner le coup de mort à tous les gouvernements personnels qui éternisent toutes les anarchies du Nemrodisme : l'ARBITRAIRE, c'est-à-dire l'Injustice, la Faveur, l'infâme Politique et les drapeaux sanglants de la Guerre.

Mais la France est forte de l'appui de tous les Peuples qui sentent en elle le Sauveur promis ; et elle ne périra que si elle le veut. Pour vivre et amener à bonne fin son noble rôle, elle n'a qu'à réaliser chez elle le GOUVERNEMENT SYNARCHIQUE (1), mais cela non pas passionnément, et encore moins naïvement, mais sagement et sagement. Elle doit se tenir en garde contre un hypocrite désarmement du Césarisme aux

(1) La Synarchie n'est point un culte. La Synarchie, c'est la Loi Scientifique de l'organisme des Sociétés telle que l'ont dégagée les Sages de l'Antiquité à une époque où la Science et la Religion n'étaient qu'une seule et même Vérité, et telle que nous la montre si belle et si évidente le marquis de Saint-Yves dans ses *Missions*.

abois. Aussi ne doit-elle pas désarmer elle-même sans que les autres Nations l'imitent en même temps. Il faut qu'elle dise bien haut ce qu'elle veut. Elle veut pour le monde entier la *vraie* Paix, sous certaines conditions, et non la *fausse* , sans conditions. Il faut que tous les Peuples sachent bien qu'elle veut la Paix sociale universelle, et qu'elle refuse l'hypocrite paix du Nemrodisme arbitraire et politique.

Réaliser en France l'admirable Etat Social de la Grèce d'autrefois, en tenant compte des besoins nouveaux de la Société moderne, tel est le moyen de sortir de l'abominable anarchie qui nous désagrège et nous tue. Et cet Etat Social de la vieille Hellade, de l'Hellade d'Orphée, c'était la Synarchie :

Au bas : Conseil local des Anciens, formant les cours de première instance ; LA RÉPUBLIQUE.

Au milieu : Conseil général des Initiés laïques, connus sous le nom d'Amphictyons, formant la cour d'appel ; les SAVANTS.

Au sommet : le Conseil de Dieu qui formait, dans le Temple d'Apollon Delphien, la cour de cassation ; le Pape et ses acolytes, représentant le plus haut degré de la Science intégrale sur le globe.

RENÉ CAILLIÉ.

Inspiré de la *Mission des Juifs* de M. de Saint-Yves.

LE

TESTAMENT d'un HASCHISCHÉEN

II

LES HYPERBOLES DE NUMA PANDORAC (1)

Iridebo et subsanabo.

(L'ÉCRITURE.)

Il faut que l'homme ait devant lui de grandes choses ou un grand but. Sans quoi il perd ses forces, comme l'aïnant perd les siennes lorsque pendant longtemps il n'a pas été exposé en face du nord.

(JEAN-PAUL.)

« Moi, Numa Pandorac, lors de mes premières expériences haschischéennes, il m'arrivait de penser :
 « Oh mon Dieu ! si elles pouvaient être profitables ! »
 Ce semblant de prière ou plutôt cette interjection qui n'exprimait qu'un souhait risqué, ce qu'elle est devenue depuis, vous le savez, ô mes Valkyries calomniées, ô mes Sirènes de bon secours, qui avez entendu mes *euréka* trop précipités et consolé mes fréquentes déceptions (2).

Pourtant les chances en faveur de dénouements favorables paraissent augmenter, et mes espérances ont reçu quelques couches de foi :

(1) Cette fantaisie sera complétée par une étude sur l'orgueil du haschisché.

(2) Le haschisch donnerait une tendance à la mythologie, que Goethe définissait « un luxe de croyance », et à la superstition, qu'il définissait « poésie de la vie ». Cette tendance entre dans l'ilylozoïsme et en général dans les doctrines qui croient la nature animée de plus de forces intelligentes qu'on ne suppose.

S'il pouvait se confirmer que je fusse doué d'une idiosyncrasie favorable, eu égard à l'herbe hypnotisante, je ne regretterais pas d'avoir été amené à me familiariser avec elle à la suite d'une série d'incidents heureux, d'accidents heureux. Il y a tant d'accidents malheureux en ce monde, ô mon Dieu... ô mes déesses (?), ô qui que ce soit ou quoi que ce soit enfin à qui puissent s'adresser mon besoin physiologique d'expansion ou mon vague désir de placer mes belles ambitions et mes faibles ressources sous quelque protection inconnue !

Quel dommage qu'il faille décompter ! Jugez un peu. Couler le pessimisme par une drogue, convertir le monde par des combinaisons d'antidotes ; trouver une alimentation aristocratique dans des coupages d'inébrifiants ! doser l'extase ! aller la pharmacie à la morale, et par là même enfoncer Descartes, qui n'a uni que l'algèbre à la géométrie, lui.

Peuh Crookes ! avec sa matière radiante. Ce sont les lois de la matière dansante des sèves supérieures qu'il s'agit de découvrir sous les rayons de notre microscope, de notre idéaloscope (et de notre blagnoscope), ou tout au moins les lois de l'origine et de l'association des idées.

Fi Dante ! ce visionnaire de la réaction, comme il serait facile de le dégoter... au point de vue philosophique.

Et Jésus-Christ, martyr à part, comme c'est maigre au point de vue expérimental... ! Il n'a pas su scintifiquer la superstition.

Que d'horizons pour les étudiants de l'avenir dans

les indications mieux nuancées de notre creuset organique, dans les appétences plus lucides du « sens du corps », dans l'art de savoir s'écouter, lequel éclairera mieux sur notre dedans biologique que les cruautés sanctifiées de la vivisection !

Quoi encore ! poser les règles de l'auto-expérimentation ! étudier la folle sur lieu ! montrer à la lanterne magique les niches de l'inconscient, les lois du caprice et les mystères de l'illumination ! débiter les trucs de l'autre de Trophonius ! fabriquer du delphique et du cunniq, sans tant d'histoires et sans tant de *bayouillages* ! monographier la dilection, appliquer la méthode expérimentale à la psychosculpture ! rajourner les grands mythes ! poétiser la science et même les savants ! être le saint Augustin d'une religion amusante, dont la morale consisterait dans le culte de la beauté, avec beaucoup de muses bon enfant et pas un dieu mauvais coucheur ! A côté de la comédie humaine, la féerie humaine ! graduer sa sensibilité d'après les tâches à accomplir, quand il n'est pas loisible de choisir ses tâches d'après les variations de la sensibilité ! se rendre plus vivant ou moins vivant, suivant que la vie gagne à être grossie ou diminuée ! tout comme le sommeil, mettre l'ivresse sacrée en bouteille ! canaliser l'enthousiasme ! ne se maximer qu'à bon escient ! rendre l'inspiration facultative ! prendre l'intuition sur le fait ! faire souffler l'esprit, non quand il veut, mais quand nous voulons ! donner des leçons de prophétisme ! entrevoir les lois des miracles !

N'être apocalyptique, n'être génial qu'à ses heures !

Plus modestement, découvrir de nouvelles sources de l'influx et de nouvelles sanctions de la morale, réconcilier le matérialisme et le spiritualisme dans un déterminisme supérieur, et tout cela par d'autres voies que celles où vous avez coutume ! c'est beaucoup pour un homme seul, et Numa Pandorac demande des collaborateurs.

Comment ne pas être taxé de matérialisme, en prétendant que, pour la correction des caractères, les sommités du chanvre supplantaient aisément les jeûnes et les mortifications; que par l'absorption d'une simple pilule l'homme s'élanca, comme porté sur les ailes du génie ou d'un génie, dans les zones les plus lointaines du monde de la pénombre ! O fétichisme ! ô régression ! Il y aurait donc à l'adorer, cette divine pilule dont les propriétés, plus tangibles que celles des hosties sacrées, nous débarrasseraient des entraînements pénibles et débilitants de l'ascète.

Il est donc vrai, ô petitesse de la grandeur de l'homme ! qu'on pourra acheter pour 50 centimes de lyrisme, que la vertu se vendra comme le vice, que la sérénité et la jovialité se confectonneront *secundum artem*. Dire que d'avaler une dose c'est comme si on introduisait dans son individu un tabernacle avec des égréries pour ses examens de conscience ! Quoi ! quelques centigrammes de haschischine épanouraient autant que des baisers de vierge ! Quoi ! le pharmacien du coin donnerait plus de jouissances que les callineries les mieux modulées, plus de sagesse que les enseignements des sages, que les exemples des saints, avec ses pastilles d'Arriane, ses granules de

Nestor, ses sachorolés de compoction, ses électuaires apostoliques, ses trochisques sibyllins, ses tisanes pacioliennes, ses bols de concupiscence, ses fioles de seconde vue, ses boulettes de visionnaire et ses boîtes de bonne espérance ! Quoi ! le comble du mariageage consistera à dire : « Madame, vous me faites autant d'effet que 4 grammes d'extrait gras de chanvre indien » ; et, si l'on nous demande quel a été le plus beau jour de notre vie, serons-nous obligés de répondre : « C'est un jour où j'ai absorbé 15 grammes de dawasneck. »

Mais, pour pénétrer dans les paradis de l'expérience, il faut être soutenu par la bonne intention, sous peine d'affreuses terreurs. Et voilà la part du spiritualisme, ou mieux de l'idéalisme ! Gare aux philistins qui n'ont pas le haschisch bon ! gare aux haschischés charnels ! gare aux scélérats qui s'aventureraient dans ce nouveau monde où les sanctions de la morale cessent d'être des banalités courantes ! gare aux téméraires de la pure (!) curiosité ! Ils reviendraient avec une veste et sans la moindre investiture. Ils n'en méneraient pas large, les Macbeth et les Richard III, aux minutes solennelles où le moi s'effiloche, où l'on est tenté de se crier : Qui vive ! à soi-même, tant on est surpris de soi-même, étonné de se reconnaître.

Pour être à même de se coller avec Adamastor, de remoucher les plus terribles sphynx, de badiner avec la folie, jongler avec les mystères, batifoler avec le prodige, pour jouer avec le feu... sacré, il faut être du bois dont on fait les hommes de flamme !

Pour être admis à sonder l'insondable, à voir au travers du voile d'Isis, à admirer son double astral au diffraction de Narcisse, il faut être un voyant de la Grande Féture, un marqué de la Grande Ride, un chevalier de la Grande Accolade! Il faut avoir passé par des épreuves purifiantes, et les lavements sacrés ne se transgressent pas!

Seuls les gosières d'élection avaleront les mystiques toulouyres. C'est la fleur de votre cervelle, c'est la cervelle de votre cervelle qu'il faut brûler sur le brasier intellectuel, si vous voulez que les vapeurs s'entromosent à la dyalise animique, avec des spasmes de renfort. Aucune Egarie ne se montrera aux intrus du tabernacle. Les malappris et les Boireau qui ne sont pas en état de grâce ne trouveront à qui parler dans la gracieuse république de l'invisible! Les Dryades ne s'encanaillent jamais, et les choses semblent se passer comme si, sous les bulbes pileux de notre occiput, les meilleurs esprits végétaux ne communiquaient avec les esprits animaux que sur des autels de sélection (1).

Oui, il faut avoir le pied orphique pour ne pas trébucher au bord de tant d'âbîmes; il faut un cœur ferme pour tous ces sauts de Leucade; il faut une tête solide pour braver les mystères d'Udolphis; il faut ne

(1) Mieux que dans la légende de saint Bruno, des stimuli, des records de force tirés des règnes intérieurs (?) viennent faire à notre place le travail imaginaire, vous épargnent l'insure ou rendent avec insure ce que l'insure peut coûter. Ce point d'interrogation s'aptes *hygiénaires*, parce que le règne hominal n'est pas sur tous les points mieux avantage que le règne végétal. Ainsi l'homme ne sent bon.

plus conserver aucun grain de laidur; il faut se sentir d'une belle transparence, pour oser se regarder à la psyché-psychique; il faut savoir sténographier des éclairs jusqu'en dégringolant dans des gouffres! Ne sera pas qui voudra le Jason des profondeurs, le favori de la fée Cannabine.

Drogue et matière dans l'affaire, c'est vrai; mais apprentissage pour lequel seront surtout requises les facultés esthétiques et contemplatives; et il dépend de nous que l'accès haschischéen devienne un éveil de visionnaire. Quel fort atout en faveur de l'optimisme! En d'autres termes, quel atout recevraient les pessimistes, ces infortunés condamnés à vie, s'il devenait manifeste que, dans les ramifications invisibles de l'encéphale dont parle H. Spencer, sous l'arrosage des globules avancés de la sève vitale, grâce à une nourriture spéciale, à une pression convenablement mesurée, nos centres sensitifs les plus délicats dégagent des ondes d'influx nerveux de première qualité qui vont, les unes, baigner, rétrempir voluptueusement nos organes; opérer le phénomène de diffusion nerveuse, et les autres projeter sur je ne sais quelle rétine mentale des arborescences d'images ou des guirlandes d'idées!

Celles-ci sont presque impossibles à fixer, à prévoir et à diriger, dans les débuts; mais il n'en est pas de même si l'on cultive parallèlement les centres où se localisent les facultés de discernement, si l'on parvient à éviter ce *piège à haschisché*: l'oubli du *terre-à-terre* devant les fascinations du *ciel-à-ciel*. Pour ma part, n'étant ni peintre ni poète, j'ai dû dissiper

comme des obsessions de sirènes ces Olympe inédits où « le cri de l'homme arrive chant », ces jardins magiques où « les vérités prennent les formes de toutes les fleurs » et de toutes les déesses, où, comme sous la baguette d'ovides inconnues, les lauriers et les araignées se remétamorphosent en Daphnés et en Arachnées toutes modernistes.

Puisque le succès de mes accès haschischéens dépend de mon état de santé, au lieu de descendre dans le puits de Babel, de flâner dans l'île des caprices ou d'édifier le temple des combles, ne serait-ce pas plutôt le cas de me faire renseigner par mon conseiller végétal sur l'analogie qui existe entre l'hygiène physique et l'hygiène psychique, et, si les échappées de la fantasia sont incoercibles, de la diriger vers des sujets plus positifs, tels que les salles de l'hôpital passionnel ou les officines du palais des dégustateurs ?

Devrait-on regretter de s'être mis, sinon dans tous ses états, du moins dans ses principaux états de conscience, pour constater qu'à certains moments de périlleuse les courants vertueux influent visiblement sur les courants nerveux de nos plus modestes plexus ? Les phénomènes du plus haut dynamisme attendent leurs Erstedt et leurs Ampère. La vapeur du monde moral aura ses Mariotte, ses Salomon de Caus et ses Stephenson ; et Numa Pandorac donnerait tous ses plans de poème épique et de constitutions sociales pour le moindre grain de mil dans le domaine des idées-forces. Le terre-à-ciel suffit à son ambition.

Aux chaudes vapeurs de notre encens inférieur que

de caillots ! que de glaçons se fondent dans notre cerveau ! que de brouillards se dissipent devant les excursions de nos monades d'avant-garde ! Aux lueurs de la résine ardente, il apparaît mieux que les saines pensées servent en effet de topique héroïque contre la *mauvaise humeur*. Oui, pour empêcher qu'on ne se fasse du *mauvais sang* ou de la *bile*, pour guérir l'*algreur* du caractère, il est tout un codex de révérités, de substitutifs, de lénitifs, de contre-stimulants puisés dans la série des bons sentiments.

Non, ce n'est pas une vaine métaphore qui nous fait dire que la lecture est la nourriture de l'esprit, et ils n'ont pas l'air de se douter qu'il existe une alimentation aristocratique ceux qui osent dire que le lait est un aliment complet, comme s'il n'y avait pas des baises qui reconfortent et des effusions qui réparent. La nostalgie est une faim qui n'est pas satistaité. — Foi de Haschisché, le pain du déshonneur est indigeste et le vin n'est jamais généreux dans les consciences frelatées. Oui, la confiance est stomachique, la mansuétude analeptique, la résignation antiphlogistique. Il est des fermes-propos sthéniques, des postulats antischimiques et des inspirations apéritives.

On sait qu'une passion de bon aloi est tonique. Pas de cordial comme un élan poétique ! On s'assimile des mouvements harmoniques ; on se nourrit littéralement de sons ; on boit des rayons de lumière, et rien ne ravitaille comme un beau mirage.

De même, combien d'efforts pourrions-nous économiser, par la collaboration de ce qu'on appelle la matière, en ses représentants les plus efficaces !

Est-ce absolument insensé de mettre le nectar à la bouche de l'humanité en lui insinuant qu'elle saura diminuer la part du mérite au profit du bonheur à l'aide de trucs scientifiques, de recettes pharmaceutiques intervenant dans la direction de la conduite, plus heureusement que les redites et les sermons du moralisme vieux jeu.

Au lieu de forcer quand même son éréthisme, le centre supérieur qui commande, mais qui ne dégage pas assez d'influx pour rendre son commandement efficace, ferait bien mieux de recourir à des réservoirs d'influx externes propres à alimenter les foyers de l'intelligence et du sentiment, tandis qu'il bornerait son activité à manier le compteur des sensations et des idées.

Comme les choses seraient simplifiées si avec de simples simples l'homme pouvait devenir un modèle d'édification ; s'il n'était plus besoin d'ajourner aux calendes..... phalanstériennes la réalisation d'une pharmacie psycho-pathique qui mettrait à la rigueur la tendresse en sirop, la justice en tablettes, l'amour en opiat, la fidélité en cornets, la pudeur en conserve, la chasteté en cachets, la fermeté en pâte, l'enthousiasme en gelée, l'orgueil en poudre, la virilité en limonade, la bonté en capsules, l'illusion en cigarettes, la volupté en émulsion, le sourire en perles, la foi en dragées, la piété en infusion, le Saint-Esprit en apozèmes, les anges gardiens en confiture, le patriotisme en marmelade, et la Providence en compote !

Quant aux partisans de l'effort pour l'effort, du

devoir à blanc ; quant aux apôtres du décarcassement (attrapez, monsieur Sarcey), avec leurs fastidieux *laboremus* ! quant aux panégyristes du ahan sempiternel, aux chantes de la mutilation, aux champions de l'abstinence, aux apôtres de la maigreur, foïn des âneries où se complaisent leurs ataviques cervelles ! Qu'on impose la gaudriole de force à ces gaillards-là ! Bons pour les purgatoires de notre diabolique comédien ! Ça leur apprendra à manquer de reconnaissance pour qui travaille à diminuer les tâches ingrates !

Parlez-moi des bons vivants de la philosophie, qui, en fait d'efforts, ne préconisent que les essors, qui ne désespèrent pas d'adoucir l'âpre montée vers le bien en pente à volutes douces. Tas de jansénistes attardés, n'en dégoutez pas les autres, si vous n'en voulez pas, de nos cités entrevues, où tous les vendredis seront changés en dimanches, où l'on se fera littéralement un jeu du devoir, où le chemin de l'école signifiera le plus court chemin d'un point à un autre, où les raisins ne seront jamais trop verts, les mariées jamais trop belles, où la jeunesse saura et où la vieillesse pourra, où l'on romanisera la vie, où la volupté sera célestée, où, selon le vœu du *philosophe inconnu*, tous s'appliqueront à tout diviniser autour de soi, à se faire des rentes en âmes ! Oui, j'en donne ma parole de canna-bien.

Un jour, l'humanité, qui est si riche en pauvres... Mais pardon pour cette digression et ces batouillages couleur locale, qui ont pourtant un côté sérieux, celui d'accuser une tendance très prononcée au détermi-

nisme à laquelle seraient, selon moi, déterminés, les canabliens raisonnables, tendance sur laquelle j'aurai occasion de revenir.

Tant de différence dans mon individu en si peu de temps, selon que j'aurai ou non avalé ma dose, c'est cela qui change bien des idées sur l'orgueil et sur le libre arbitre; et il faut avouer que, si l'esprit est une belle chose, les ingrédients qui entrent dans notre cucurbité pour le former composent une singulière macédoine.

NUMA PANDORAC.

Pour copie conforme :

JULES GRAUD.



PARTIE LITTÉRAIRE

HISTOIRES INCROYABLES

A BRULER

(Suite.)

Instantanément alors, j'éprouvai à la place du cœur la sensation d'un souffle très rapide qui, venant du dehors, entraînait en moi, si violemment d'abord que c'était presque une douleur. Mais en même temps, ce quelque chose — alors indéfinissable pour moi — se répandit en tout mon être, fourmillement de vitalité qui titillait mes fibres, des extrémités au cerveau : puis je fus pris d'une sorte d'ivresse, avec surchauffement de l'organisme tout entier, avec surexcitation de pensées, avec flux de paroles, avec incohérence de mouvements. En fait, l'équilibre n'était pas encore établi, cet équilibre qui est à la fois la santé et la conscience.

Et peu à peu la sédation se fit, comme en un vase où le liquide, brusquement agité, reprend son niveau. Comme pour ressaisir décidément le monde extérieur

j'ouvris les yeux. A ce moment, j'étais couché à demi sur le côté, et mon regard embrassait l'ensemble de la chambre où je me trouvais.

C'était l'hiver : un feu, peu ardent, mettait au foyer une lueur rougeâtre sur laquelle se dessinaient deux ombres assises et penchées l'une vers l'autre. A travers mes rideaux, je distinguais aussi le reflet d'une veilleuse.

On n'avait pas pris garde à mon réveil et on causait, bas.

Mais je reconnus aussitôt l'une des deux voix, déjà entendue au cours de ma résurrection.

Maintenant je savais que c'était celle de Georges Charvet. Comment me trouvais-je là ! je l'ignorais. Il parlait.

— Cette crise, disait-il, est sans doute la dernière. Comme je te l'ai expliqué, il y a en lui des prédispositions naturelles vraiment étonnantes. L'état dans lequel nous l'avons vu rappeler, à s'y méprendre, celui des êtres bizarres dont je t'ai parlé. Je suis convaincu qu'il en sortira sain et sauf ; le seul danger, c'est que sa léthargie étant le résultat non d'un acte volontaire, mais d'un accident, il n'a été pris aucune des précautions dont usent les Hindous et que la rentée de la vie peut s'opérer avec une violence si brutale que l'organisme ne la puisse supporter.

Alors l'autre voix dit :

— Oh ! il est jeune et fort !

Ce fut tout. Et cependant cette seconde décida de toute ma vie. Nous autres Occidentaux, nous ignorons la puissance inouïe du son. Nous passons à

côté des phénomènes les plus étranges sans même leur accorder l'aumône de notre attention : par exemple, nous entendrions tout à coup les carreaux d'une chambre vibrer fortement, alors qu'un violoniste joue de son instrument, sans nous étonner que, des notes lancées par l'archet, la presque totalité n'ait pas produit cet effet, tandis qu'une seule — et non toujours la plus aiguë — ait subitement déterminé cet ébranlement. C'est ainsi que dans une mélodie, telle combinaison d'accords nous pénètre jusqu'au plus profond de notre être, nous met le sanglot à la gorge ou le serrement au cœur, sans qu'il nous soit possible de dire quel fut cet accord qui n'a fait que passer fugitivement et rapide, c'est ainsi enfin qu'un savant a découvert aujourd'hui, dans la production de certaines sonorités, une force auprès de laquelle celles de la vapeur, et même de l'électricité, telle qu'on la connaît aujourd'hui, sont en proportion d'une chiquenaude d'enfant au coup de marteau d'un géant.

C'est ainsi enfin que cette voix fit vibrer toutes mes fibres, comme la corde sous l'archet, pénétra mes moelles, remplit mon cœur, circula en tout mon organisme et que, passionné, exalté, je me dressai, criant :

— Qui a parlé ?

Georges s'élança vers moi, et je ressentis comme un mouvement de rage, car, dans ce moment, il me cacha ce que je voulais voir : devina-t-il cette fureur dans mon premier regard ? Je le crois, car avant d'avoir touché mon lit, il s'écarta et dit :

— Sœur, il est sauvé !

Sa sœur ! celle dont si souvent j'avais entendu prononcer le nom — nom étrange et que seule pouvait expliquer la fantaisie d'un orientaliste — Siâ, la jeune fille que j'avais à peine entrevue jusque-là et qui m'apparaissait soudain comme évoquée à mon appel, à vingt ans, admirablement belle, avec son front haut et un peu bombé, avec ses grands yeux noirs aux douces profondeurs, avec son profil hiératique et son sourire mystérieux de prêtresse !...

Oh ! pourquoi remuer en moi ces souvenirs, pourquoi creuser la terre sous laquelle si longtemps j'ai tenté de les ensevelir, pourquoi raviver en mon être ce foyer qui a brûlé ma vie ! Je le veux pourtant, car c'est d'eux seuls que me viennent aujourd'hui ma résolution et ma force !

Elle sortit et je restai seul avec Georges.

J'avais soudainement recouvert tout mon sang-froid, seulement je gardais en moi l'écho — jamais éteint désormais — de cette voix qui devait être à jamais ma joie et mon supplice : je ne percevais les paroles de Georges comme depuis je ne perçus tous les bruits, qu'à travers une sorte de voile cristallin qui fondait chaque son dans la tonalité unique dont j'étais pénétré ou plutôt enveloppé.

Il me raconta d'abord comment je me trouvais chez lui. Lorsque j'étais tombé, nul de ceux qui se trouvaient là — compagnons de hasard — ne connaissait mon domicile : mais quelqu'un s'était souvenu du nom de Charvet, et l'inquiétude aidant et aussi la crainte d'être compromis dans une rixe dont les conséquences pouvaient être des plus graves, on l'avait

envoyé chercher. Il était accouru et m'avait fait transporter chez lui, tandis que les amis de mon adversaire le plaçaient, inanimé, dans une voiture et l'emportaient.

Par bonheur, la police n'était pas intervenue : mais pendant deux jours, l'inquiétude de Georges avait été grande, tant à cause de mon état léthargique que du péril que semblait courir la vie de mon adversaire.

Il me dit alors une chose qui me parut incroyable, mais qui était vraie cependant, je le sais maintenant. Mon adversaire était dans l'engourdissement comateux qui suivrait un coup violent reçu en plein crâne... et pourtant, il ne portait aucune trace de coup, ni gonflement ni ecchymose. Et — ceci surtout me semblait rentrer dans le domaine de l'in vraisemblable — tous les témoins de la scène affirmaient de la façon la plus péremptoire que je n'avais pas frappé, que ma main ne l'avait même pas effleuré, et qu'au moment où il s'était affaissé, il semblait qu'il eût été abattu sous un choc dont l'instrument était resté invisible ; si bien que les pseudo-savants, étudiants de la bande, croyaient à une congestion subite déterminée en lui par l'excès de sa propre colère.

Ce qui était manifestement faux, puisque la veille, il était complètement rétabli, sans ressentir aucun des symptômes qui suivent nécessairement une commotion cérébrale interne.

Et puis je savais bien que je l'avais frappé, moi, sinon de mon poing, tout au moins de quelque chose qui avait jailli de moi...

— Ah ça ! me dit Georges en riant, tu sais donc te sanscrit, toi ?

— Pourquoi cette question ? fis-je en rougissant un peu.

— Parce que dans les intermittences de la léthargie, alors que la force vitale faisait effort pour rentrer en toi, tu as prononcé plusieurs phrases et des plus correctes... c'est ma sœur que s'en est aperçue...

— Elle !

— Ah ! tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir.

Depuis la mort de mon pauvre père, Sitâ est venue habiter avec moi, et elle a manifesté de si extraordinaires dispositions pour l'étude des langues orientales que j'ai dû consentir à ce qu'elle partageât nos travaux... et en deux ans, il m'a semblé que je ne fusse plus qu'un écolier auprès d'elle. Elle n'a pas appris, je suis certain qu'elle s'est souvenue : il y a dans notre famille un cas d'atavisme bien singulier et qui ne s'est révélé que par les aptitudes de mon père. Jusque-là, rien dans notre famille, autant du moins que nous pouvons remonter dans son passé, ne semblait la rattacher à l'Orient : mais voici qu'en mon père et en moi le désir d'apprendre s'est manifesté comme à notre insu et sans qu'à vrai dire notre volonté soit intervenue : voici qu'enfin ma sœur que, jusqu'en ces derniers temps, j'avais tenue naturellement à l'écart de ces études, s'est tout à coup révélée, en quelques semaines, l'interprète le plus profond, le plus intelligent, le plus devin, pour ainsi dire, des langues de l'Inde du Sud : là où pour mon père et pour moi, sous le sens littéral des mots se cachaient des obscurités impénétrables, où sous la forme philologique l'esprit philosophique nous échappait, Sitâ a la pres-

cience plus encore que la science : l'inintelligible lui paraît clair, l'insondable s'enr'ouvre... Ah ! mon ami, si tu savais dans quel monde sans bornes elle m'entraîne à sa suite... monde sublime dont nos plus pures jouissances d'esprit ne sont qu'un reflet à peine perceptible...

Et tandis qu'il parlait, je voyais l'enthousiasme éclairer son visage comme une lueur qui eut rayonné de quelque foyer inconnu...

De cet instant, ma résolution était prise : moi aussi j'avais l'instinctif désir de cette science, et j'en venais à me persuader que, pour moi, comme pour eux, existait je ne sais quelle prédestination atavique. Ne reconnaissait-il pas lui-même qu'il était surprénant que j'eusse si aisément, seul, acquis les premiers rudiments d'une langue, restée encore dans le domaine de l'érudition ? Ma patience même n'était-elle pas une preuve de mon aptitude innée ?

Georges était bon, faible même : aussi accueillit-il mon projet avec joie. Il m'avait toujours traité en frère cadet, et il lui plaisait — surtout après ma longue absence — reprendre à mon égard son quasi-droit d'aïnesse, droit de protection et aussi de surveillance. J'avais dépensé naïvement mes premières années de jeunesse, aucune voie ne s'ouvrait devant moi, je ne manifestais aucun goût pour le barreau ni pour la médecine. Pourquoi contrarier cette tendance qui ressemblait à une vocation ?

— Seulement, me dit-il, il faut obtenir l'agrément de ma sœur.

Je le regardai surpris.

Quelle objection raisonnable pouvait-elle opposer à mon désir ?

— Tu ne connais pas Sita, me répondit-il, elle est la gardienne du temple.

Je n'attachai point à cette phrase plus d'importance que le sens littéral n'en semblait comporter ; d'ailleurs est-ce que, tandis que j'affirmais au frère, l'expressive volonté de m'instruire dans les sciences hindoues, je ne songeais pas avant tout à la sœur, à celle dont la voix m'avait soumis, conquis, à celle que déjà j'aimais d'un amour si violent que toute ma vie, toute mon énergie, toute mon ambition convergerait vers elle seule.

(A suivre.)

JULES LERMINA.

POUR UN HAPTÈME

SALUT ! Toi qui nais, toi qui meurs, hélas !
Ton âme est ravie aux célestes sphères !
Pour toi sont voilés les Divins Mystères !
Un cercueil de chair t'étreint ici-bas !

Mais que sur ton front glissent à ma voix
Les Esprits ailés !... Penchés sur ta couche,
Je les vois déjà. Plus d'un qui te touche,
En riant sourit à ton doux minois.

Ce sont tes amis, ce sont tes aïeux,
Qui forment, là-haut, l'innisible chaîne
Où doit se nouer ta jeune âme humaine
Si tu te souviens que tu viens des Cieux..

Qu'ils versent sur toi, pour te rendre fort,
La douce Espérance et la Foi qui donne
A chacun son but ; pour qu'on te pardonne,
Prends leur Charité, ce divin trésor !...

Pour ta vie entière, enfant, j'ai voulu
T'armer de ces dons... Pars ! Marche sans crainte
Et garde en ton cœur, loin de toute atteinte
Ces dépôts sacrés qui font la Vertu.

Par eux tu pourras trouver la clarté
Qui t'indiquera, dans le Chaos sombre,
Le Devoir de l'Homme en ce siècle d'ombre :
Chercher la Justice et la Vérité.

Puis, mourant pour eux, enfin tu natras !
Car l'Âme s'envole aux célestes sphères
Où sont dévoilés les Divins Mystères ;
Le cercueil de chair, seul, reste ici-bas !

G. CAMINADE D'ANGERS.

LA GLOIRE DU PÉCHÉ (1)

A FÉLICIEN ROPS.

LE Glaive archangélique a flamboyé, vainqueur
du Satan révolté qui, fou d'orgueil, relève
un front cent fois terrassé, des yeux, cherchant l'Ève

(1) La rédaction, qui se plait à mettre au jour les études de toutes les écoles, pourvu que la doctrine qu'on y voit exposée y soit soutenue par le talent, a le plaisir de donner aujour'hui à ses lecteurs un curieux échantillon de poésie décadente. (Note du Comité de Rédaction.)

attendue... Et par les Cieux, retentit le choc
des Séraphins exaltant la paix éternelle
aux pieds du Très-Haut... Des mondes, des firmaments
s'allument au Veil du Créateur : Éléments,
Univers, Soleil, — prologue de la charnelle
épopée...

Alors il fut qu'au Verbe divin
repondirent les Choses : l'arbre, l'oiseau, flamme
envolée en de fulgurantes couleurs ; l'âme
humaine, aussi, s'éveillant au charmeur et pain
décor de la Terre et, par la prime caresse
amoureuse se mesurant à Dieu jusqu'en
sa Splendeur !... Car la terre baissée, ivre, quand
l'or ruisselle sur de lourds cheveux où se presse
un long désir, n'est-ce point, pour jamais, pervers
et gratiose, un rêve inassouvi de n'être
indigne, ou le vouloir sans bornes de connaître
et d'aimer ?...

C'était l'aube des jours, là-bas, vers
les orientes... O Fleur des Paradis, fanée
au seuil des Ages, source du Pêché de la
Vie, coupe d'Enfer, salut !... Reçois, du delà
des vieux siècles, mon adoration damnée,
ô Fleur des Paradis !...

L'Eden a tressailli
de voir : la presque divine est debout, superbe
en toute sa chair triomphante, fruit du Verbe
étonné, lui-même, devant l'être assailli,
déjà, par la hantise des demains. Mystère
insondable, pendant que le ciel s'est fondu
en la prunelle d'Eve, voici descendu

ondulant sur ses reins, bientôt jusques à terre
un fleuve ardent... et c'est à croire qu'un démon
tenta de brosser quelque chimérique aurore
en la blondeur de ses cheveux qu'un premier auro
emplit de frissons ! Quels pas laissent au limon
d'où sortit la créature, leur gracieuse
empreinte ?... Ceux d'Eve !... Quel sourire apparaît
ingénu par les chemins bénis qu'ignorait
l'Amour ?... Celui d'Eve !... Quelle chair radieuse
exulte en sa blancheur ?... Celle d'Eve !...

« O Beauté

souveraine ! joyau des Temps ; ira ma baise
impure arder ta bouche, pour que ne s'apaise
en toi la soif du Pêché, mon éternité,
mon empire !... Ainsi parla, se vêtant d'une ombre,
oublié, Sathan, l'Ange du Mal !...

« Hosanna !

louons le Seigneur dont la bonté nous donna
l'existence ! Dieu de la Lumière et du Nombre
immanant tel un hommage de tes enfants
pieux, que soit l'hymne chanté par la Nature
entière, toujours vierge de toute imposture
et d'orgueil : Dieu de magnificence défends
de la tentation du Pêché ta servante
et ton serviteur craintifs d'entendre ta Voix
courroucée, en ce beau Paradis où je vois
l'éclat de ta Grandeur !... » Sa prière fervente
achevée, Eve baissa les yeux !...

Sathan dit

alors, à la Brise : « Toi qui vas, chuchoteuse
errante, à ta suite entraînant, vraie ou menteuse,

un peu de l'humaine parole, du Maudit,
 en ce jour, sois l'esclave; délaisse la nue
 et, pour moi, va mettre un frissonnement au cou
 d'Eve. » Et la furtime obéit...

« Eau du lac ou

des clairs ruisseaux, du mirage de sa chair nue,
 à l'Eve faites un délice », commanda
 l'Ange du Mal. Et la Femme s'en fut rêveuse
 et solitaire s'admirant !...

« Pour la buveuse

idéale, Parfums, que l'air bleu demande à
 la Fleur vos ivresses ; que, de partout, s'élève,
 en un vol de troublantes senteurs, l'âme des
 floraisons malignes écloses, par moi, dès
 ce jour !... » Il dit, le Tentateur, et, fier, à l'Eve
 il se montra !...

« Femme, Ouvrière du destin

futur des Humanités de la Terre, amante
 impolluée, encor, chose de la démente
 entité — Dieu — dont l'ordre jaloux, au matin
 de la Vie, entrava ton essor vers l'essence
 ultime des Fins, brava la peur d'un trépas
 imaginaire et ne détourne plus tes pas
 de l'arbre au fruit vermeil sceau de la connaissance
 entière du Bien et du Mal !... Au créateur
 baiser, abandonne-toi, Mère de la race
 adamique des Hommes ; que ton sein embrasse,
 aujourd'hui la puissance des Temps ; que menteur
 soit le Verbe, que par tes flancs féconds un monde
 incréé soit comme ravi au froid linceul
 des Nuits... Entends ma voix pour, à ton geste seul,

desormais que tout obéisse : éther, flamme, onde
 ou sol !... Entends, Femme, et tu seras semblable à
 Dieu !...

Eritis similes Deo !...

Maudire Eve

enlacée au veuil du Tentateur par le rêve
 infini de Science et d'Amour qui troubla
 sa raison, tel fut le droit de Dieu... Puis le Verbe,
 ordonna : « Des siècles je fais la souffrance et
 de l'instant les Paradis !... »

Un autre autel s'est

élevé sur le tertre antique de jaune herbe
 atouré pour l'occulte fête. Dans l'éclair
 fulgurant, voici, plus beau qu'un Dieu, Satan l'Ange
 autrefois abhorré qu'escorta la phalange
 errante des damnés de la Vie, au son clair
 des roseaux plaintifs. Durant que vers l'En-haut sombre
 et déconstruë, le regard de l'Eternel
 Exilé monte, comme un défi, solennel
 et triste, le réprobateur offense où sombre
 une croyance a commencé. Dans un houleux
 choral grinçant l'Introuï, clameur énorme
 arrachée à tout un peuple objet de la Norme
 impassible, ils vont braver le feu du ciel, eux
 les serfs affamés de baisers. Par un blasphème,
 encore, ils vont renier tout, la Trinité
 sainte, l'hostie ; ils vont faire à la Volupté
 leur offrande, en ce cantique dont la strophe aime
 et console. Tourne la ronde des Sabbats
 échepelés, Sorcière, Femme, toujours reine
 adorée, alors que ton grand geste parraine

en l'avenir prochain la Gloire des combats
aux lascives étreintes...

Sur nos fronts, ton aile
a passé, légère, emportant le dogme du
mensonge des vieux siècles : la flamme a tordu
maint cœur s'éveillant au seul voir de ta prunelle
insonnée, ô Sathane ; et sous ton pied chaussé
d'escarpins d'or, les Dieux ont disparu, la Vie
a triomphé, car le Tentateur nous comble
aux agapes d'amour de son neuil exaucé
enfin... Et toutes les stupeurs de la tremblante
angoisse, l'antique promesse des enfers
sans pardon ; et les baisers maudits, tant soufferts,
tant pleurés ?... Qui importe demain à la troublante
emprise, qu'importe, à jamais l'éternité
sans but !...

Ce pendant vibre, en un rite éolique
au sein des airs glacés : « Le Glaive archangélique
a flamboyé, vainqueur du Satan révolté !... »

EDMOND BAILLY.

NOËL

I

Clef cosmique : 25 DÉCEMBRE

Souffle, masse de fluide, vague de secours, de grâce,
de rédemption qui arrive sur le monde. La manne est
donnée; c'est à chacun à s'en servir, à en faire bon usage,
à se l'assimiler pour épurer et renouveler sa vie.

II

Clef humaine : MINUIT

C'est dans le silence de toute la nature que l'homme

peut descendre au dedans de lui-même et se retrouver.
Là, s'il le veut, il entendra la voix qui donne la paix et
le courage.

III

Clef divine : NAISSANCE

L'homme ne peut enfanter son esprit divin que dans
la douleur. C'est de Krestos que doit sortir Kristos ;
derrière le sacrifice apparaît la glorification.

Pour que le sacrifice porte tous ses fruits, il faut qu'il
soit volontaire.

Soyez bénits, vous tous qui me faites souffrir ! Vous
êtes les véritables envoyés de Dieu pour ma rédemption.
Loin de vous haïr, je vous aime, je vous remercie, et je
veux vous faire du bien à mon tour.

Dieu ! J'aurai accompli tes desseins mystérieux, quand
j'aurai rendu le bien à ceux qui m'auront donné le mal.

BIBLIOGRAPHIE

Les Maladies épidémiques de l'esprit : Sorcellerie, magnétisme, mor-
phinisme, délire des grands, par le Dr PAUL REGNARD. — Paris,
E. Plon, Nourrit et Co, 1887.

Depuis que la science s'est mise en devoir de s'oc-
cuper du magnétisme, — « expression fâcheuse, » dit
M. Regnard, qu'elle a remplacé par celle d'hypnotisme
qui n'est pas fâcheux, parait-il, — il a été publié un
grand nombre d'ouvrages volumineux que tout le
monde n'a pas le temps de lire et qui, d'ailleurs, pour la
plupart, ne valent guère la peine d'être lus. Néanmoins,
pour tenir nos lecteurs au courant de ce qui se dit,
se fait et s'écrit pour et contre le magnétisme, nous leur
donnerons des analyses de ces ouvrages aussi claires, et
et aussi impartiales que nous le pourrons.

Le livre du Dr Regnard, dont nous allons parler au-

aujourd'hui, est le résultat de conférences faites à la Sorbonne par ce docteur sous le patronage de l'Association scientifique de France. Avant d'entrer en matière nous devons dire que l'Association scientifique de France a eu la main heureuse ; M. Regnard, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, a toutes les apparences d'un gentil causeur, d'un conférencier aimable. Nous ne serions nullement surpris de le voir succéder à Caro. Mais le charmant babili ne nous suffisant pas, nous insistons pas davantage sur ce point et nous passerons au fond des choses et particulièrement à la partie du livre qui est de notre ressort, intitulée *Sommeil et Somanambulisme*.

Le magnétisme, « mot détestable » a contre lui tous ses adeptes, dit M. Regnard, « parmi lesquels on n'a guère rencontré jusqu'à ces derniers temps que des dupes qui acceptaient tout et des charlatans qui tâchaient d'en imposer à tous. »

M. Regnard, peu désireux d'être confondu avec les hommes de l'une ou de l'autre de ces deux classes, va procéder autrement, lui !

« Je vais, dit-il, vous montrer des faits, vous exposer des expériences et, je l'espère, entraîner votre conviction ; je vous donnerai la preuve de tout, mais je ne vous fournirai l'explication de rien. C'est qu'en effet le rôle de la science est de constater les faits, de déterminer les conditions dans lesquelles ils se produisent ; mais elle n'en peut trouver la raison. »

Elle est modeste, la science ; son rôle ainsi tracé ne ressemble pas mal à celui du carrier, qui extrait du sous-sol la pierre et le sable sans s'inquiéter de l'usage qu'en pourra faire l'architecte. Mais cette modestie, qui n'a d'ailleurs rien de charlatanesque, n'est que pour la montre. Lisez le livre d'un bout à l'autre, vous verrez que l'auteur soutient une thèse, ou pour mieux dire une hypothèse, qui se réduit à cette proposition :

La démonomanie, la thémomanie, le somnambulisme, etc. tout cela n'est qu'une maladie, toujours la même, quoiqu'elle se présentant sous diverses apparences ; ces affections sont des maladies épidémiques de l'esprit.

Nous ne discuterons pas cette assertion, cela nous

mènerait trop loin et nous avons suffisamment à dire du somnambulisme.

Malgré son horreur pour les explications, M. Regnard nous en donne un grand nombre : celles du sommeil, du rêve, du somnambulisme naturel et artificiel, de l'action réflexe, etc.

Nous pourrions montrer que toutes ces explications sont, ou erronées, ou tout au moins discutables, ou incomplètes ; mais nous préférons le laisser dire à l'auteur lui-même.

Après avoir exposé des théories aussi ondoyantes que diverses sur les phénomènes que nous venons d'énumérer, M. Regnard, se basant sur l'expérience d'un chien endormi que l'on réveille conclut : « Ce serait donc à l'anémie subite du cerveau que serait dû le sommeil, et, de fait, on peut endormir un homme ou un animal en lui pressant les carotides au cou, c'est-à-dire en empêchant le sang d'arriver à son encéphale. »

Sentant bien que cette théorie est fort loin d'expliquer tous les phénomènes du sommeil, l'auteur se reprend et ajoute :

« Mais ce sont là des choses un peu problématiques et j'aime mieux les laisser dans l'ombre pour m'occuper avant tout des maladies du sommeil. »

Au temps où la science n'avait pas le rôle que les modernes lui attribuent, on appelait cela se tirer d'affaire par une gambade. Comment, en effet, s'occuper des maladies du sommeil, de ses états pathologiques, alors qu'on n'est pas fixé sur son état physiologique normal ? Quelle valeur scientifique peuvent bien avoir, dès lors, des assertions comme celles-ci :

« Le somnambulisme, messieurs, est une maladie ; c'est une névrose. C'est une maladie que l'on peut provoquer, traiter et guérir. Elle consiste dans l'altération d'une fonction physiologique, dans une altération du sommeil. »

Après avoir donné une explication aussi scientifique du somnambulisme, il ne doit pas être difficile de renverser celle des magnétiseurs. C'est ce qu'entend M. Regnard. A cet effet, il prend à partie Vasseur-Lombard.

Vous ne connaissez pas Vasseur-Lombard, vous autres, profanes ! Vous n'avez pas été obligés, comme M. Regnard, de lire des centaines de volumes où l'absurdité s'étale au grand jour. M. Regnard les a lus, et il n'en est pas plus fier. « J'ai été obligé de les lire, messieurs ; rien n'est plus ennuyeux, rien n'est même plus douloureux. »

Un ignorant qui voudrait donner au public quelque idée d'une science quelconque, choisirait pour le commenter ou le critiquer l'ouvrage d'un des auteurs qui se sont acquis le plus de notoriété dans la matière. Mais ce n'est point ainsi, paraît-il, que procéderaient les savants, et M. Regnard, dans son désir de faire voir ou de faire croire qu'il a lu des centaines de volumes de magnétisme, choisit Vasseur-Lombard.

Eh bien ! soit ; autant celui-là qu'un autre.

Il faut voir avec quel dédain M. Regnard parle de ce magnétiseur qui traite de la guérison du cancer par le magnétisme, de la magnétisation des animaux et des végétaux malades, etc. Son scientifique et sorbonique auditoire a dû bien rire !

Pourtant tous les hommes sérieux qui ont un peu voyagé ou lu savent qu'il se passe des choses plus merveilleuses encore aux Indes, en Egypte et ailleurs. Et sans aller si loin, M. Regnard, qui a lu tous les ouvrages de magnétisme, doit savoir que Charpignon, son collègue en doctorat, cite plusieurs expériences du même genre que celle de Vasseur-Lombard, expériences faites en public et en présence de docteurs médecins qui n'avaient aucun intérêt à jouer le rôle de dupes ou de charlatans. (V. *Physiologie, médecine et méiaphysique du magnétisme*, par J. Charpignon, p. 50 et suiv.)

M. Regnard, qui traite si légèrement les hommes respectables qui, depuis un siècle, ont sacrifié leur temps, leur fortune, leur réputation scientifique même, à étudier, pratiquer et propager le magnétisme, ne paraît pourtant pas lui-même posséder une science bien profonde. Il nous dit, par exemple, p. 217 : que l'électricité a été découverte par Noller ; p. 238 : que Braid a amputé des malades qu'il avait hypnotisés, sans parler de Cioquet qui avait précédé Braid de longtemps dans

cette voie ; p. 247 : que l'abbé Faria, charlatan célèbre, — cela va de soi, — a étonné le monde il y a *quelque vingt ans*, quoiqu'il soit mort depuis environ soixantedix ans.

C'est avec le même sans-façon, nous devrions peut-être dire avec la même ignorance, qu'il exécute la métallothérapie, p. 240.

Quand on ne possède qu'une science aussi superficielle on est mal venu à jeter le ridicule sur des hommes (les magnétiseurs) qui, ignorants ou savants, ont du moins été sincères et animés du désir de faire le bien et de rendre service à l'humanité. Il est permis à tout le monde d'errer, c'est le propre de l'homme, c'est peut-être à cela que se réduit la science. Mais ce qui n'est pas permis à ceux qui se disent savants parce qu'ils ont des diplômes, c'est de trancher si cavallièrement des questions discutables, je l'accorde, mais qui méritent examen.

Lorsque M. Regnard vient nous dire, par exemple, en forme de conclusions :

« Je ne vous ai pas parlé de la lecture à travers un bandeau ou par le moyen de la seconde vue, de la divination, de l'art de guérir les maladies par le magnétisme. Ces choses-là ne relèvent pas de la science. »

M. Regnard devrait se rappeler : 1^o qu'il se met en contradiction avec ses propres principes : « Je vais vous montrer des faits, vous exposer des expériences » 2^o que ces faits et ces expériences de lecture à travers un bandeau ou par le moyen de la seconde vue etc., ont été réalisés et constatés par une foule d'hommes de tous pays, qui ne le cèdent ni en science ni en bonne foi aux perruques académiques dont la montre est toujours en retard de trois ou quatre siècles sur le chronomètre universel.

Il nous semble enfin, que, malgré son vif désir de ne pas être confondu avec les dupes et les charlatans, M. Regnard n'échappe pas tout à fait à l'une ou à l'autre de ces classes.

Nos lecteurs pourront en juger par l'anecdote suivante que nous copions à la page 230 de son livre. Il

sagit des cérémonies auxquelles se livre la secte des Aissaous d'Algérie.

« C'est la nuit que la chose se passe, dans quelque plaine isolée ; les tambourins font entendre leur bruit monotone. Les adeptes sont assis autour d'un grand feu. Peu à peu ils tombent en extase ; quelques-uns sont même pris de crises convulsives et poussent des cris prolongés : l'anesthésie devient complète, et l'on voit les uns appliquer leur langue sur une barre de fer rouge, tandis que d'autres, inondés de sang, mâchent à pleines dents des figures de Barbarie dont les longues épines leur traversent les joues et viennent sortir en dehors. »

M. Regnard a-t-il été mystifié par quelque zouave revenu d'Algérie ? Il nous semble plus vraisemblable que c'est son secrétaire qui, à son insu, a intercalé ce canard pour faire rire l'auditoire, car notre auteur dit ailleurs que les parties anesthésiées « sont si mal irriguées que, lorsqu'on les blesse, il n'en sort pas une goutte de sang » (p. 77). On ne peut supposer que M. Regnard ait pu se contredire si grossièrement.

Quant aux épines des figures de Barbarie assez longues et assez résistantes pour traverser les joues, il faut convenir que ce phénomène est beaucoup plus rare et plus merveilleux que la guérison des cancers, et le traitement des animaux et des végétaux malades par le magnétisme, et que M. Regnard laisse bien loin derrière lui Vasseur-Lombard et les centaines d'autres magnétiseurs dont il a lu les ouvrages absurdes et ennuyeux.

ROUXEL.

* *

Primordialité de l'écriture dans la Genèse du Langage humain, par Louis ALOTTE. — Paris, Librairie F. Vieweg (E. Bouillon et E. Vieweg, successeurs), 67, rue de Richelieu. — Prix : 2 francs.

Dans une étude très condensée sur l'origine du langage, M. Louis Alotte prodigue les arguments les plus sérieux et des preuves indéniables en faveur de sa théorie de la *substitution sensorielle*. Avec lui, la question jus-

qu'alors si controversée du langage primordial humain se présente sous un aspect imprévu, et l'on ne peut se dispenser de convenir qu'il sera désormais bien difficile de ne pas admettre que l'écriture a précédé la parole.

Mais quelles que soient d'ailleurs les objections plus ou moins fondées qui pourront être faites aux idées émises par M. Louis Alotte, il est certain que les pages qu'il a écrites sur un sujet des plus intéressants n'ont rien de banal et méritent grandement d'attirer l'attention du public d'élite à qui elles s'adressent.

* *

La maison Dentu vient de mettre en vente un nouveau volume de A. Mathey, le romancier bien connu. — Ce volume, intitulé *Calvaire d'Amour* ! est une étude de psychologie réelle, un drame vécu de la vie intime, dont l'auteur n'a inventé ni les personnages, ni les détails, se contentant, ainsi qu'il nous en prévient, de dénaturer les noms et les lieux où se passe l'action, par respect pour ceux qui pourraient être reconnus ou se reconnaître eux-mêmes.

C'est l'autopsie exacte de cœurs où la passion souffre ses orages, c'est la lutte de l'égoïsme et du dévouement ; c'est le terrible contraste de l'idéal et de la réalité, et nous n'avons rien lu de plus saisissant dans sa simplicité poignante et voulue.

* *

Souhaitons la bienvenue à un revenant !

Le *Nouveau Journal*, complètement transformé, reparait à partir d'aujourd'hui ; il abandonne la politique et se consacre à la publication des principaux chefs-d'œuvre des grands écrivains français et étrangers.

Donner pour 15 centimes, comme dans le premier numéro, une œuvre inédite de Descartes sur le *Souverain Bien*, c'est-à-dire sur les moyens de vivre heureux, est une tentative hardie que nos lecteurs apprécieront et à laquelle le plus brillant succès est assuré.

Tout le monde court après le bonheur, le *Nouveau Journal* littéraire donne à chacun les moyens de l'at-

teindre en publiant, dans son premier numéro, un chef d'œuvre inédit de Descartes, sur le *Souverain Bien*.

**

Recommandons vivement une petite brochure de 10 fr. 50, qui vient de paraître à Nantes, 10, rue du Calvaire. C'est un remarquable discours de Ch. Fauvey, le philosophe bien connu, sur *La Vie éternelle et le Salut collectif*. L'élévation et la profondeur des idées émises rendent nécessaire la lecture de cette magistrale étude.

**

L'étude des coutumes, des légendes, des superstitions locales, a pris, depuis une dizaine d'années, une grande extension, surtout en France; il n'y a pas si longtemps qu'on en a compris tout l'intérêt. Parmi les livres qui retracent avec exactitude la physionomie de nos anciennes provinces, qui notent les restes de vieilles habitudes caractéristiques, il n'en est pas de plus varié de plus riche en faits que celui que vient de publier l'auteur des *Chansons et Pasquilles Lilloises*, par Desrousseaux. Les deux volumes (Lille, L. Quarré, 1889) qu'il a intitulés : *Mœurs populaires de la Flandre française*, sont l'œuvre d'un des hommes qui connaissent le mieux le vieux pays flamand. L'érudition s'y mêle à l'amour du sol natal. On trouvera dans ce livre non seulement des renseignements sur les fêtes, les jeux, les chants populaires de la contrée, comme dans les publications analogues, mais des études sur des particularités souvent négligées, les fiançailles, etc., usitées en Flandre. Un vif intérêt s'attache à toutes ces notices. Le chapitre sur les Carillons, si nombreux dans le Nord de la France, et celui qui concerne le boulangier Fonranier, sauveur de Louis XVIII, contiennent plus d'un fait resté inconnu, même aux historiens locaux. Qui-conque s'intéresse aux traits de mœurs de la vie provinciale, aux coutumes de l'ancienne France, dont les traces persistent encore çà et là, trouvera le plus grand charme à la lecture de ce livre attachant.

BULLETINS

PETTIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE HERMÈS

Les certificats des membres associés et les diplômes des membres fondateurs et titulaires ont été définitivement achevés et seront immédiatement envoyés aux intéressés.

La Société a décidé d'entrer en relations fraternelles et actives avec toutes les autres branches de la Société théosophique.

Le Bureau envoie tous ses remerciements au colonel Olcott pour les éloges qu'il décerne à l'Hermès dans le *Theosophist*.

La Réunion générale est fixée au commencement de Janvier.

AVIS DIVERS

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à un prochain numéro les autres bulletins mensuels.

**

Vient de paraître chez Carré, 58, rue Saint-André-des-arts, *La Pierre Philosophale*, étude historique, théorique et critique sur l'Alchimie, par Papus. — Une superbe planche orne cette élégante brochure du prix d'un franc.

**

La quatrième édition de *Traité élémentaire de Science occulte* de Papus paraît dans quelques jours. Annonçons que cet auteur prépare un nouveau volume sur la *Magie pratique*, qui doit paraître avant Pâques.

* *

AVIS AUX VÉGÉTARIENS. — On trouve du *pain de Gram* ou *Whole meal*, 33, avenue de l'Opéra.

PÉRIODIQUES REÇUS A L'INITIATION

PHILOSOPHIE

La Religion Laïque. 3, rue Mercœur, Nantes. — Abonnement : 3 francs par an.

Philosophie générale des étudiants Suédois et Norvégiens. Trimestrielle. M. LECOMTE, à Noisy-le-Sec. — Abonnement : 4 francs.

Le Devoir. Journal des Réformes sociales, à Guise (Aisne). — Abonnement : 10 francs.

Les Sciences mystérieuses, 17, rue des Fabriques, Bruxelles.

Le Magicien. Directrice : M^{me} Louis Mond, 14, rue Terme, Lyon.

THÉOSOPHIE

L'Aurore. Sous la direction de Lady GARNESSE, duchesse de Pomar, présidente de la Société Théosophique d'Orient et d'Occident. Mensuel, 58, rue Saint-André-des-Arts. — Abonnement : 15 fr.

Le Lucifer. Dirigé par M^{me} BLAVATSKY et MAHER-COURLINS. Texte anglais. Mensuel. Londres, 15, Duke Street Adelphi.

The Theosophist. La plus ancienne et la plus importante des Revues théosophiques. Texte anglais.

Adyar (Madras). Indes Anglaises. — Abonnement : 25 francs.

Le Sphinx, à Leipzig (Allemagne). Texte allemand. Directeur : HÜBSE SCHLEIDEN.

FRANC-MACONNERIE

La Chaîne d'Union de Paris. Journal de la Maçonnerie universelle. 24^e année, novembre 1888. (Recommandée.)

Bulletin Maçonique de la Grande Loge symbolique Ecossaise. Paris, rue Monge, 29. — France : un an : 6 fr.

La Truelle. — Paris, 17, passage Saulnier. — Un an : 12 fr.

Le Monde Maçonique, 32, rue Perronet (Neuilly). — Abonnement : 12 francs par an.

MAGNÉTISME

Journal du Magnétisme, directeur : H. DURVILLE, 23, rue St-Merri, Paris.

Le Magnétisme, revue générale par DOWARO.

La Chaîne Magnétique, directeur : L. AUFFENGER, 15, rue du Four-St-Germain, Paris.

SPIRITISME

La Revue Spirite, journal d'études psychologiques (bi-mensuel), 1, rue Chabanais. — Abonnement : 10 fr.

Le Spiritisme (bi-mensuel), 39, passage Choiseul. — Abonnement : 5 francs.

La Lumière, directrice : M^{me} Lucy GRANGE, 35, boulevard Montmorency, Paris-Auteuil. — Abonnement : 6 francs.

La Vie posthume, 27, rue Thiers (Marseille). — Abonnement : 6 francs.

Moniteur Spirite et Magnétique (mensuel), 71, rue Bosquet-Saint-Gilles, Bruxelles. — 2 fr. 50 par an. Lux, 142, casilla Postale, Roma. — 15 fr. par an.

LITTÉRATURE

La Revue de Famille, publication bi-mensuelle. Directeur : JULES SIMON. — Administrateur : TONY BOREL. — Abonnement : 40 fr. par an. Édité par E. TESTARD et Cie, 10, rue de Condé, Paris. — Superbe publication grand in-8 (Recommandée).

La Tribune Populaire. 57, rue Lepic, Paris. — Abonnements : un an, 8 fr.

La Revue Française, organe mensuel des concours poétiques du Midi. Agen, 6, rue Puits-du-Saumon. — Abonnements : 10 fr.

Bulletin des Sommaires. Indispensable à tout écrivain et à tout lecteur sérieux. 44, rue Beaunier, Paris. — Envoi gratuit sur demande par carte postale.

LA PRESSE

Le Mot d'ordre, la *Revue Spirituelle*, le *Magicien*, le *Lotus*, la *Chaine d'Union*, le *Livre* ont annoncé et commenté les premiers numéros de *l'Initiation*, nous les en remercions.

Notre savant collaborateur le Docteur FOUVEAU DE COURMELLES a fait, dans le *Voltaire* du 20 décembre, une étude sur la Névrose qui mérite d'être citée.

Le *Gaulois* a consacré un bloc-note parisien à *l'Alchimie* à propos de la dernière publication de Papus.

Parmi les périodiques étrangers qui ont annoncé *l'Initiation*, citons particulièrement le *Theosophist* de Madras et le *Lucifer* de Londres.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6



PARTIE INITIATIQUE

DÉCLARATION

A NOS LECTEURS ET A NOS ABONNÉS

L'IDÉE qui a présidé à la fondation de *l'Initiation* est la Tolérance absolue pour toutes les écoles s'occupant plus ou moins des sujets de Haute Philosophie et d'Occultisme.

Devant le sectarisme sans cesse grandissant, qui menaçait de transformer en ennemis les écrivains et les penseurs poursuivant un même but, nous avons voulu faire œuvre de conciliation et de synthèse.

Nous avons voulu montrer aux membres de la Société Théosophique, aux Kabbalistes occidentaux, aux fervents du Spiritisme, du Magnétisme ou des autres branches de l'Occultisme, qu'une doctrine identique par beaucoup de points les rassemblait tous dans un même but. Les questions de personnes ont malheureusement trop souvent le pas sur les questions de doctrines et c'est là qu'il faut chercher la cause véritable des dissensions qui partagent en secrets

souvent irréconciliables, toutes les petites chapelles passées, présentes et à venir.

Voilà pourquoi nous avons fait appel à toutes les écoles en fondant *l'Initiation*, et nous sommes heureux de constater l'empressement avec lequel écrivains et public ont répondu à notre attente.

L'indépendance absolue garantie à tous les rédacteurs a permis de grouper dans un même organe des Théosophes et des Spirités, des Philosophes et des Magnétiseurs en compagnie de littérateurs et de poètes tous déjà connus et beaucoup déjà célèbres.

C'est qu'il s'agissait d'idées et non de Personnes, de Doctrines et non de Dogmes.

L'indépendance a quelquefois ses désagréments et chaque école n'a pas manqué de protester contre une Revue qui laissait place aux autres idées. La Société Théosophique nous a dit que nous n'étions pas assez exclusivement théosophes, les Spirités nous ont accusé de l'être trop, les Catholiques nous ont soupçonné de trop de Franc-Maçonnerie et les Francs-Maçons de trop de Catholicisme. Nous sommes indépendants, voilà tout, c'est là notre seule raison d'être et nous pouvons être fiers d'avoir atteint notre but.

Mais, une conséquence plus grave de l'indépendance, c'est l'hésitation du Public à se faire une opinion devant les déclarations, identiques sur le fond quoique différentes dans la forme, des diverses écoles. L'Initiation consiste cependant à fournir des éléments de travail que l'initié développe ensuite d'après ses seules forces et suivant ses désirs; mais le Public, sauf de rares exceptions, n'aime guère travailler et

cherche à acquérir de nouvelles connaissances le plus agréablement qu'il peut.

Nous tenons à honneur de le contenter et pour cela deux moyens nous sont offerts.

D'abord de réunir le comité de rédaction de *l'Initiation*, composé d'écrivains français connus et appréciés par le public, et de transformer ce comité en petit tribunal dogmatique qui ajouterait des notes dans le *texte* des auteurs dont l'opinion serait différente de celle du comité.

Ce procédé est déplorable au premier chef; d'abord parce qu'il supprime du coup la raison d'être de la Revue: l'indépendance; ensuite parce qu'il crée un inconvenient encore plus grave. Celui qui met les notes, n'a, le plus souvent, jamais lu les ouvrages sur lesquels s'appuie l'auteur dans ses déductions, ce qui le porte à commettre des erreurs dont est coutumière certaine Revue dont c'est là le procédé. Outre l'indécatesse de l'action, cela crée des froissements entre l'auteur et la Revue d'où résultent des polémiques, prenant de la place et fatiguant le public qui achète un journal pour s'instruire et non pour assister à une scène de pugilat épistolaire.

Voilà pourquoi nous éviterons toujours les polémiques et, si nous sommes obligés d'en venir là, nous les relèguerons dans le petit *texte*, tout au bout de la Revue.

Le procédé des notes dans le *texte* est donc impraticable et force nous est d'en chercher un autre.

Après réflexion, nous avons écarté de même l'idée de faire suivre d'articles rectificatifs les travaux de

nos rédacteurs qui ne cadreraient pas avec nos idées personnelles, ce système enlevant aussi toute indépendance à la Revue.

Nous croyons avoir résolu toutes les difficultés du problème par la création d'une nouvelle partie de la Revue, intitulée

PARTIE INITIATIQUE

La partie initiatique, placée en tête de la Revue, traitera de l'*Initiation* sous toutes ses formes, histoire, traditions, enseignements, etc., mais au point de vue des idées spéciales des rédacteurs unis par une même doctrine. Ainsi sera réalisée la promesse que nous avons faite d'ouvrir un cours DE SCIENCE OCCULTE aussi clair que possible. Cette partie seule de la Revue sera réservée aux développements doctrinaux et la Partie Philosophique et Scientifique constituera comme avant une véritable *tribune libre* où toute indépendance sera assurée aux rédacteurs. Ainsi se trouvent conciliés les intérêts du public et la liberté des écrivains.

Nous demandons pardon à nos lecteurs et à nos abonnés de les avoir entretenus de nos questions d'ordre intérieur; mais ils comprendront sans doute la nécessité où nous étions de le faire.

Nous ne pouvons terminer sans remercier tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre du chaleureux accueil qu'ils ont bien voulu lui faire. Grâce à eux nous avons fait beaucoup; mais avec leur concours nous pouvons encore mieux faire. Que chaque lecteur, que chaque abonné, prenne à cœur de répandre l'*Initiation*

de son mieux. Il s'agit ici d'idées et non d'argent; car on comprend facilement que ces sortes de publications coûtent presque toujours beaucoup plus qu'elles ne rapportent et notre intention n'est pas de faire une affaire commerciale. Nous désirons avant tout renforcer l'armée nombreuse de tous ceux qui luttent contre les fausses conclusions du Matérialisme déjà bien ébranlé. C'est une œuvre de synthèse que nous avons entreprise, et dans ce groupement de tous les penseurs contre l'ennemi commun, il ne doit plus y avoir ni Kabbalistes, ni Théosophes, ni Spirités, ni Magnétiseurs, il ne doit exister qu'une seule et même armée d'écrivains, résolus à combattre de toutes leurs forces les conséquences sectaires et démoralisantes du Matérialisme sous toutes ses formes! C'est à cette renaissance des idées philosophiques que nous convions tous ceux qui s'intéressent à notre entreprise.

Nous avons montré le chemin; quelle que soit maintenant la longueur de notre carrière nous aurons du moins la certitude d'avoir poursuivi sans faillir la réalisation de notre but. Nous avons confiance dans les nombreuses sympathies qui nous entourent et nous sommes persuadés que tous ceux qui comprennent l'importance de ce mouvement, qui s'accroît chaque jour davantage, ne manqueront pas de le répandre de leur mieux.

Que chacun prenne confiance et s'unisse de cœur et d'action avec nous tous et nous sommes sûrs d'atteindre au but sans tarder.

Détruisons la haine religieuse en dévoilant l'ouvrage de tous les *cultes* dans une seule *Religion*; détruisons

la haine philosophique en proclamant l'unité de toutes les doctrines dans une même Science.

Groupons-nous, écrivains et lecteurs, dans la poursuite de la *Vérité* et puissions-nous un jour inscrire au fronton de notre œuvre cette belle parole de Morin :

A CEUX QUI, FATIGUÉS D'APPRENDRE, DÉSIRENT ENFIN SAVOIR !

La Direction :

F.-CH. BARLET (M. S. T.) STANISLAS DE GUAITA (S)

G. MONTIÈRE (S) PAPUS (S. I. I.).



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

LA DIVINATION ARTIFICIELLE

DE concert avec Cicéron et avec toute l'antiquité nous avons distingué deux espèces de divination : l'une qui tient de l'art et l'autre qui en est dépourvue.

Dans celle-ci, l'âme est passive, du moins relativement au monde extérieur ; si elle agit c'est par le moyen d'une faculté qui lui est propre, mais qui diffère essentiellement des facultés qu'elle emploie pour acquérir la connaissance des choses qui tombent sous les sens.

Dans la divination artificielle, qui va faire l'objet de la présente étude, l'esprit est actif ; il use de ses facultés naturelles, qui se réduisent, comme on sait, à la ratiocination.

Toutefois, quoique dans le cas présent l'art intervienne, la nature y prend encore une certaine part, et même la meilleure. L'interprétation des inspirations et des révélations n'est pas uniquement du resso

la raison ; s'il en était ainsi, tout le monde pourrait devenir devin. Or, l'expérience prouve le contraire.

Nous avons à considérer dans la divination artificielle : 1° les moyens et procédés que l'artiste emploie pour obtenir des inspirations ; 2° l'interprétation des révélations naturelles (quand elles sont sujettes à interprétation), et celles des révélations obtenues artificiellement ; 3° la prévision ou l'art de conjecturer, en se basant sur des données tirées des diverses sciences.

N'ayant pas la prétention de faire ici un traité complet, nous nous bornerons aux lignes générales des trois objets que nous venons d'indiquer ; nous examinerons le degré de croyance — raisonné et non aveugle, — que mérite la divination artificielle, nous exposerons et discuterons sommairement les diverses hypothèses proposées pour expliquer les phénomènes de l'ordre divinatoire ; enfin nous répondrons à quelques-unes des principales objections qui ont été soulevées de tout temps contre la divination, tant naturelle qu'artificielle.

II. — Plutarque dit que le vol des oiseaux est le plus ancien procédé de divination artificielle ; c'est pourquoi Euripide appelle les oiseaux hérauts et messagers des dieux.

« Dans la Lycie, dit le même auteur, les habitants de Surra s'essayaient à contempler les poissons nageants en l'eau, comme ailleurs on contemple les oiseaux volants en l'air, considérant les tournoisements de leurs agnets et embûches, leurs fuites et leurs poursuites, et en prédisant, par je ne sais quel art, les choses à advenir. »

Les femmes des Germains devinaient par les tournoisements et les tourbillons que produisent les courants dans les fleuves, et les bruits différents que font les eaux.

On devine par les quatre éléments, et chaque sujet en a un qui lui réussit mieux suivant la correspondance de son tempérament avec ces éléments, mais surtout d'après ce que l'expérience lui enseigne.

Il y a une foule d'autres moyens et instruments artificiels de divination : sorts des dés, des saints, des évangiles, des lettres, sorts homériques et virgiliens et même d'autres livres ; mais il est à remarquer que tous les livres n'y conviennent pas également.

D'après les expériences assez nombreuses que j'en ai faites, l'*Odyssée* est préférable à l'*Illiade*, l'*Enéide* donne aussi de bons résultats. J'ai eu souvent à me louer du petit traité de Pâme de Cassiodore ; mais la Bible est encore ce qu'il y a de meilleur.

Au surplus, c'est à chacun à se guider sur sa propre expérience. Il semble que les livres spirituels sont les meilleurs, mais c'est peut-être, du moins en partie, question de personnes.

Les anciens devinaient encore par les éclairs et les tonnerres, par les étoiles filantes, par les vents, les météores, etc., sans parler de la divination par les entrailles des victimes, par la manière de manger des poulets sacrés, etc., etc.

Nous n'entrerons pas dans une plus longue énumération des procédés artificiels de divination. On en trouve un certain nombre décrits dans Rabelais ; un plus grand nombre encore dans le livre de Laurent

Bordelon que nous avons cité dans notre précédente étude, et dans tous les auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur la matière.

Il est cependant un moyen de l'art que nous ne pouvons passer sous silence en raison de son importance : c'est le magnétisme, qu'il faut qualifier *humain* et non *animal*, car c'est la partie humaine de l'homme et non l'animale qui produit les effets les plus merveilleux, ceux d'ordre divinatoire.

Mais en raison de son importance, cette partie de l'art demande à être traitée avec une certaine ampleur, c'est pourquoi nous ne nous y arrêtons pas, nous proposant d'en faire l'objet d'une étude spéciale.

Ces divers instruments de divination ont-ils quelque vertu qui soit propre à chacun d'eux, ou ne sont-ils, comme l'esime Eliphas Lévi, que des moyens de se magnétiser ?

Il serait téméraire de trancher cette question avant d'avoir fait un nombre très considérable d'expériences comparatives.

Autant que mes observations me permettent d'en juger, tous ces moyens de se magnétiser ne produisent pas les mêmes effets sur tous les sujets et sur chacun d'eux. Le même sujet se trouve dans des dispositions différentes suivant le moyen qui a été employé. Tel de ces moyens qui convient à une personne ne réussit pas aussi bien sur une autre.

Il y a donc lieu de croire que le choix des moyens n'est pas indifférent ; mais c'est à des expériences nombreuses et variées qu'il appartient de décider ce point.

Tous ces moyens ayant pour but final d'obtenir des inspirations, c'est-à-dire des connaissances intérieures, des songes, ce que nous allons dire des songes s'appliquera *a priori* à tous les autres genres de divination.

III. — Homère dit que le temple du sommeil est placé dans une cité où il y a deux portes : l'une de corne, par où passent les songes véritables ; l'autre d'ivoire par laquelle entrent les songes vains et illusoires.

Cette allégorie nous indique clairement qu'il y a deux sortes de songes, les uns qui nous viennent d'en haut, du monde invisible ; les autres, d'en bas, du monde extérieur visible.

L'esprit, en effet, dans le sommeil comme d'ailleurs dans la veille, ne peut exercer son action que sur les impressions qu'il a reçues. Mais il peut en recevoir du monde invisible aussi bien que du monde visible ; du monde intérieur comme du monde extérieur ; du supérieur, de même que de l'inférieur.

C'est dans ce même sens qu'il faut entendre Hippocrate et tous les anciens lorsqu'ils disent les songes en divins et naturels.

Cratippe (dans Cicéron) expose aussi une opinion analogue à celle d'Homère ; pour expliquer la divination il admet dans les âmes deux parties : l'une divine et l'autre humaine.

Mais existe-t-il un monde invisible ? Là est la pierre d'achoppement du matérialisme.

Il est assez singulier qu'une pareille question puisse encore être posée en un temps où le microscope joue un si grand rôle.

On comprend qu'un esprit fort et présomptueux, — plus on est ignorant plus on est présumptueux, — fasse de ses sens et des instruments qui leur servent d'auxiliaires la mesure de son esprit ; mais un savant qui est accoutumé à voir reproduire dans la nature des changements, des transformations, dont il ne voit et ne perçoit les causes par aucun de ses organes, comment peut-il douter de l'existence du monde invisible ? Comment ne s'aperçoit-il pas que l'invisible est le principe du visible et de ses modifications ; que tout changement implique une *force*, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas visible.

Nous n'insistons pas sur cette question, car cela nous éloignerait trop de notre sujet, mais cette simple observation, impartialement méditée, suffira pour faire sentir que l'homme étant double, peut recevoir deux sortes d'impressions diamétralement opposées, et, par conséquent, faire deux sortes de songes ou de rêves.

Les physiologistes, qui s'efforcent de prouver que les rêves dépendent des dispositions physiques et morales dans lesquelles nous nous trouvons, ont donc raison, et les métaphysiciens sont d'accord avec eux, comme nous le verrons tout à l'heure ; mais l'erreur des sensualistes est de n'enviesager qu'un côté de la question, de croire ou de soutenir que tous les songes nous viennent du monde extérieur et de lui seul.

La vérité est qu'on peut recevoir des impressions des deux mondes, elles peuvent entrer dans notre esprit par la porte de corne ou par la porte d'ivoire ; mais la nature de ces impressions dépend, nous ne

saurions trop le répéter, des dispositions physiques et morales, naturelles ou acquises, dans lesquelles nous nous trouvons ou dans lesquelles nous nous mettons. IV. — Les dispositions requises pour recevoir des songes divins, des impressions venant du monde invisible, des songes vrais, ont été indiquées par tous les philosophes, même par les moins spiritualistes.

Aristote observe que les gens de bien font des songes agréables, et que pour les méchants, c'est le contraire.

Pline nous apprend que les Atlantes ne mangeaient rien qui ait eu vie ; c'est pour cela, ajoute-t-il, qu'ils ne faisaient jamais de mauvais rêves.

« Il faut être épuré d'âme et de corps pour recevoir les révélations divines. » (*Duplex, Corps de philosophe.*)

C'est pour cela que les songes du matin sont moins confus et plus véritables que ceux du premier sommeil « les visières sont plus libres », dit Duplex dans son vieux langage. L'atmosphère humaine est moins obscurcie par les fumées de la matière, et les songes vrais peuvent pénétrer plus facilement dans l'esprit par la porte de corne.

Il n'est donc pas étonnant que les gens qui se tiennent habituellement dans des dispositions diamétralement opposées ne fassent pas de songes véritables et ne croient pas à leur possibilité. C'est le contraire qui nous surprendrait.

Il serait vraiment contraire aux lois de la nature, que les hommes qui se plongent, se vautrent dans la matière, dont les pensées sont comme ensevelies dans

leur ventre, selon l'expression de Clément d'Alexandrie, il serait même injuste que ces hommes fussent encore gratifiés de songes agréables et véritables pendant leur sommeil.

Uti sis nocte levis,
Sic tibi cœna brevis.

(Ecole de Salerne.)

Mais les gens qui mènent une vie réglée, sobre, «*quiète et tranquille* » dit encore Duplex, ont un sommeil et des rêves bien différents. C'est ainsi que Galien assure qu'il avait d'ordinaire des songes véritables.

Et tous ceux qui observent un régime de vie frugal, humain et non bestial, sont plus ou moins dans le même cas.

Il y a, en outre, des moyens accessoires de se placer dans les conditions convenables pour recevoir des songes par la porte de corne.

Hérodote, Nicandre, Tertullien, Cardan, etc., disent que lorsqu'on dort près des tombeaux on a des songes véritables. Cardan attribue la même vertu aux livres saints.

Toute l'antiquité (et la tradition s'en est conservée parmi le peuple), a cru, d'après l'expérience, que le même résultat était obtenu lorsqu'on dormait dans des temples et autres lieux sacrés.

C'est de la superstition, disent les plus fortes têtes de la science, soit; mais que m'importe? Si, dormant dans le temple d'Esculape, j'apprends en rêve quel remède convient à un mal que, vous, tout *endocorsés*

que vous êtes, vous êtes incapable de guérir, faudrait-il que je renonce à la santé, à la vie peut-être, et seul je souffre ou meure selon votre formule?

La fin justifie les moyens. Esculape me sauve, ses prétendus prêtres me condamnent, je me réfugie dans le temple.

Mais, dit-on, les songes sont quelquefois trompeurs, et encore plus souvent obscurs et sujets à interprétation.

D'accord; les songes sont trompeurs et obscurs, nous venons d'en donner une des raisons, lorsque notre esprit obscurci par la sensualité ne sait pas distinguer la porte de corne de la porte d'ivoire.

Mais il ne faut pas conclure de là, *a priori*, qu'il n'y a aucune possibilité de distinguer les uns des autres et de lever le voile qui les obscurcit.

V. — La faculté d'interpréter les songes et les autres genres de divination, l'art de distinguer les inspirations divines des naturelles, et de résoudre l'obscurité qui peut environner même les inspirations divines tient à la fois de la nature et de l'art.

Tout le monde n'est pas également apte à l'interprétation. Tel individu qui a de grandes dispositions pour recevoir des inspirations, n'a pas celles qui sont nécessaires pour les interpréter et réciproquement. Et la faculté de les interpréter, comme celle de les recevoir, est susceptible de perfectionnement par le moyen d'exercices appropriés.

Nous n'inventons par ces assertions; toute l'antiquité a constaté ce fait, Duplex, déjà cité, et qui n'est point un fanatisme de la divination, il s'en faut de

beaucoup, observe que tout le monde n'est pas apte à avoir des songes véritables, ni à les interpréter ; et que, « en outre de la grâce divine, il y a des préceptes pour interpréter les songes ».

Et il ajoute : « La science d'interpréter les songes se peut encore remarquer spécialement en ceux qui vivent saintement. »

Vous me direz : l'autorité des anciens ne prouve rien. Tout ce qu'ils ont dit n'est pas mot d'Évangile ; s'il fallait croire sur parole toutes les absurdités qu'ils nous content, où en serions-nous ? C'est à l'expérience qu'il faut s'en rapporter.

Mais que dis-je autre chose ? Ce n'est pas parce que les anciens l'ont dit que je le crois, c'est parce que mes observations se trouvent conformes à leurs assertions. Les vôtres ne sont pas dans le même cas, parce que vous n'en faites pas, ou que vous ne vous placez pas dans les conditions convenables.

Eh bien ! ce que je me propose, c'est précisément de vous donner un aperçu des règles à observer pour constater les phénomènes de cet ordre. Je ne vous demande pas de croire avant d'avoir vu, je vous engage même à ne pas croire après. Ne croyez qu'après avoir expérimenté vous-même. Mais expérimentez, au lieu de nier sans examen ce que vous ne connaissez pas.

Pour comprendre et interpréter les songes, — et ce que nous disons ici s'applique aussi bien aux inspirations de la veille qu'à celles du sommeil, et à celles qu'on obtient par les procédés artificiels, — il faut s'accoutumer à distinguer les inspirations divines

des naturelles, celles qui entrent dans l'esprit par la porte de corne de celles qui y pénètrent par la porte d'ivoire.

Cette distinction est plus facile à sentir qu'à expliquer ; elle s'acquiert par l'observation sur soi-même, par la comparaison de ses divers songes entre eux, en tenant compte des dispositions physiques et morales dans lesquelles on se trouvait lorsqu'on les a faits.

L'impression produite par les songes divins est bien plus vive que celle des songes naturels ; on sent en soi une sorte de conviction de leur réalité. On distingue très bien le songe naturel des pensées de la veille ; il est plus difficile de faire cette distinction pour les songes divins. On trouve une moindre différence du songe divin à la veille qu'au songe naturel. Je n'ignore pas que ceci passera pour extravagant auprès des sceptiques, tant que l'expérience ne leur en aura pas démontré l'exactitude, c'est pourquoi je n'entre pas dans plus de détails, qui seraient superflus pour ceux qui croient, puisqu'ils en ont l'expérience, et encore plus pour ceux qui ne croient pas.

La seconde considération dont il faut tenir compte pour l'interprétation des songes, c'est qu'il y en a de trois sortes. Il y a des songes *sentis*, d'autres *vus*, d'autres *ouïs*. Autrement dit, il y a des *sensations* divines, des *visions* et des *oracles*, qui nous viennent par les trois sens intérieurs : tact, vue et ouïe.

Il est inutile d'insister sur ces distinctions, les mots indiquent bien les choses ; mais il ne faut pas perdre de vue que les songes sont *sentis*, *vus* ou *ouïs* par les

sens internes qui nous mettent en communication avec le monde invisible, le monde des causes, et non par les sens externes qui servent à établir nos relations avec le monde des effets.

Il y a des sujets qui n'ont d'inspirations que par sensation, d'autres que par vision, d'autres que par audition; on en voit qui les obtiennent de deux manières et même des trois.

VI. — Parmi les songes divins, il en est qui sont clairs, qui annoncent précisément la chose songée et qui, conséquemment, n'ont pas besoin d'être interprétés. Il n'est pas rare, par exemple, de rêver la mort d'une personne chère, parente ou amie, dans la nuit et à l'heure même où elle a lieu.

D'autres songes, quoique divins, sont obscurs et sujets à interprétation. Vous rêvez, par exemple, à cette personne, mais de toute autre chose que de sa mort. Vous apprenez ensuite que cette personne a rendu l'âme le jour même où vous avez rêvé d'elle.

Il est très facile et très commun de se tromper dans l'interprétation des songes, car cette interprétation repose sur le principe d'analogie, si aléatoire, que certains psychologues le regardent comme un abus de l'induction.

Cette opinion est exagérée. On peut abuser de l'analogie comme de tout autre procédé de logique; mais ce n'est pas une raison pour en condamner absolument l'usage.

De ce que beaucoup de songes ont reçu des interprétations fausses et même contradictoires lorsqu'on les a proposés à divers interprètes, on en conclut, quand

on ne cherche que prétexte à négation, que c'est un pur hasard quand on rencontre juste et que la faculté d'interpréter n'existe pas.

Mais pour l'observateur impartial, c'est là une erreur. La diversité des interprétations prouve seulement que cette opération est du domaine de l'intuition plus encore que du ressort du raisonnement. Elle prouve que celui qui interprète bien est mieux doué par la nature, qu'il se trouvait dans des dispositions plus convenables que celui qui s'est trompé, ou qu'il a mieux exercé, et ainsi plus perfectionné sa faculté divinatrice.

On comprend, en effet, qu'il suffit d'un bien petit dérangement dans l'équilibre physique et surtout moral de l'interprète, pour qu'il se trompe dans une opération si délicate.

Mais, comme le dit Cicéron :

« Quoique beaucoup de circonstances trompent ceux qui prédisent au moyen de l'art des conjectures, la divination n'en existe pas moins. Les hommes sont susceptibles d'errer dans cette science, comme dans les autres. Il peut arriver que l'on prenne pour certain un signe douteux. Une partie du présage a pu rester cachée, on a pu ne pas apercevoir ce qui en détruisait l'effet. »

On n'est donc pas plus fondé à nier la divination et l'interprétation parce qu'on est susceptible de s'y tromper, qu'à nier les mathématiques parce qu'on peut faire des erreurs de calcul; ce qui arrive d'autant plus fréquemment qu'on est moins exercé.

De même que le comptable fait d'autant mieux ses

additions qu'il y est plus exercé, de même le devin peut d'autant mieux interpréter qu'il a acquis plus d'expérience.

Les moyens de développer la faculté interprétative et de l'entretenir en bon état sont à peu près les mêmes que ceux que nous avons déjà indiqués pour le développement de la faculté divinatrice naturelle. Celui qui veut obtenir des songes agréables et véritables ou parvenir à les bien interpréter, doit :

- 1° Observer dans le boire et le manger un régime sobre et frugal, afin que son esprit ne soit pas obscurci par les vapeurs qui s'élèvent de l'estomac au cerveau ;
- 2° Modérer ses passions, ce qui ne veut pas dire qu'il soit nécessaire de les étouffer absolument ;
- 3° Se tenir dans de bonnes dispositions d'esprit et de corps ; bien portant et en joie ;
- 4° Vivre vertueusement ;
- 5° Se livrer à des entretiens joyeux et plaisants un peu avant de se mettre au lit ;
- 6° Saint Bernard ajoute : se coucher avec quelque belle et sainte méditation.

Cicéron avait déjà dit avant saint Bernard :

« Celui qui se livre au repos avec un esprit bien disposé par de sages méditations et par un régime convenable à la tranquillité, voit dans ses songes des présages vrais et d'un effet certain ; de même, dans l'homme qui veille, une âme chaste et pure est plus susceptible de trouver la vérité, soit par les astres, soit par les oiseaux, soit enfin par les autres signes. »

C'est par l'observation de ces préceptes que les sens intérieurs conservent toute leur délicatesse et restent

susceptibles de vibrer sous l'action des objets qui agissent sur eux.

Les songes naturels, c'est-à-dire ceux qui dérivent de nos rapports avec le monde extérieur, de notre alimentation, de nos sensations, de nos actions, peuvent, comme les songes divins, être plus ou moins clairs, prêter à l'interprétation et donner lieu à des indications sur l'état de la santé du songeur et sur d'autres objets de l'ordre naturel, mais si l'interprétation des songes divins est sujette à erreur, celle des songes naturels ne l'est pas moins. Il ne faut donc pas trop s'y fier.

VII. — Relativement à leur objet, les divinateurs distinguent :

- 1° Les songes propres, qui regardent la personne qui les fait ;
 - 2° Les songes d'autrui, qui se rapportent à d'autres personnes ;
 - 3° Les songes communs, concernant le songeur et d'autres personnes ;
 - 4° Les songes publics, portant sur les affaires publiques (locales au statales) ;
 - 5° Les songes généraux ou universels, qui représentent quelque changement dans l'état de l'univers, ou dans quelques-unes de ses principales parties, telles que la terre, le soleil, la lune, etc.
- La véracité de ces diverses sortes de songes est d'autant plus douteuse qu'ils s'éloignent davantage des songes du premier genre, où le sujet et l'objet sont la même personne.
- Néanmoins, on voit des exemples assez nombreux

de prédictions plus ou moins exactes et précises de grands événements publics, qui tiennent à la fois de la divination et de la prévision.

Encore ici l'intuition joue le principal rôle. On voit, en effet, une foule de philosophes, d'historiens et d'hommes politiques, surtout de nos jours, qui sont incapables de prévoir les événements les plus simples, qui ne voient pas, comme on dit, plus loin que le bout de leur nez ; tandis que d'autres prédisent longtemps d'avance et avec assez d'exactitude, les conséquences qui découleront fatalement d'un ordre donné de choses.

Pour ne pas étendre cette étude outre mesure, nous ne citerons qu'un exemple qui nous intéresse particulièrement : c'est la prédiction, par plusieurs penseurs du siècle dernier, de la Révolution française.

Dès 1764, J.-J. Rousseau écrivait dans *l'Emile* : « Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. » Il en prévoyait donc plusieurs.

« Je tiens pour impossible, ajoute-t-il ensuite, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps à durer : toutes ont brillé, et tout État qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières de cette maxime ; mais il n'est pas à propos de les dire, et chacun ne les sait que trop. »

La prédiction suivante de Montesquieu est sans doute antérieure, mais elle n'a été imprimée qu'en 1770, dans le *Portefeuille d'un philosophe*, par l'abbé du Laurens :

« La France, dit Montesquieu, tombe dans l'avidité et la misère : ce siècle l'anéantira, ou'elle sera la proie du premier conquérant. »

Le comte du Buat-Nançay, diplomate distingué et auteur de plusieurs ouvrages qui ont passé inaperçus en France, — ils ne sont pas écrits dans la forme académique, — mais qui ont eu beaucoup de succès à l'étranger, et qui sont encore consultés aujourd'hui en Allemagne, le comte du Buat disait souvent : « La monarchie française finira avec Louis-Auguste, comme l'empire romain avec Augustule. »

En 1775, le chevalier de Lisle publiait une chanson où les événements de la Révolution sont si fidèlement décrits que, si elle n'était pas imprimée et datée, on la croirait faite après coup. A titre d'échantillons, en voici deux couplets :

On verra tous les États
Entre eux se confondre ;
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre ;
Des biens on fera des loix
Qui les rendront tous égaux ;
Le bel œuf à pondre, oh ! gué !
Le bel œuf à pondre.

Du même pas marcheront
Noblesse et roture ;
Les Français retourneront
Au droit de nature ;
Adieu, parlements et loix,
Les princes, les ducs, les rois ;
La bonne aventure, oh ! gué !
La bonne aventure.

A la veille de la Révolution, en 1787, le cardinal de Bernis disait : « Un gouvernement faible qui se déshonore est perdu... La monarchie française touche

à sa fin : il est plus facile de prévoir sa dissolution que d'imaginer comment elle renaitra. » (TURLOT, *Théorie de l'avenir*, 11, 243.)

Mais de toutes ces prédictions, la plus typique, celle où la vraie divination se trouve mieux unie à la prévision, est celle de Cazotte qui, comme on sait, prédit, non seulement les événements généraux, mais le genre de mort de Chamfort, de Vicq-d'Azir, de Nicolai, de Bailly, de Malesherbes, de Roucher, de la duchesse de Grammont, de la famille royale, etc.

Si l'on rentrerait plus souvent et plus profondément en soi-même, si l'on méditait davantage sur l'enchaînement des causes et des effets, on ferait certainement beaucoup d'autres prophéties.

Si Cazotte était encore de ce monde, il prédirait sans doute que l'ordre de choses actuel touche à sa fin, que le *jasco* de l'Exposition du centenaire va être le prélude du bouleversement, et les élections, l'entrée en scène des nouveaux acteurs; peut-être même annoncerait-il le sort qui attend les initiateurs de la politique coloniale, les fabricants de chemins de fer électoraux et d'écoles non moins électORALES.

En effet, il n'est pas nécessaire d'être doué de hautes facultés divinatoires, il suffit du raisonnement le plus simple, pour comprendre que ne peut durer indéfiniment un régime qui, sous prétexte de ne pas laisser la lumière sous le boisseau, la place sur les tréteaux; qui, par l'instruction obligatoire et subsidant gratuite, coule toutes les intelligences dans le même moule et n'aboutit qu'à faire des déclassés. Il est aisé de prévoir que le moindre incident, la pré-

mière chiquenaude suffira pour renverser le colosse gouvernemental. Si cela n'est pas encore fait, c'est parce que, instinctivement, on a ajourné la catastrophe par les fameuses épurations. Mais on n'a fait que reculer pour mieux sauter. La Révolution est donc inévitable, et le rôle du devin se bornerait à dire par qui, quand et comment elle sera faite.

VIII. — Il existe un grand nombre de prophéties universelles (de la 5^e espèce) sur la fin du monde et son renouvellement : l'apocalypse et ses nombreuses interprétations; le *liber mirabilis*, etc. Le cardinal Cuza, au xv^e siècle, avait prédit que la fin du monde devrait arriver entre les années 1700 et 1734. Trithème avait aussi annoncé un grand bouleversement pour l'année 1879. La prédiction ne s'est pas accomplie, mais on peut bien se tromper de dix ans en pareille matière.

Si les données sur lesquelles opèrent ces prophètes paraissent quelquefois un peu extravagantes, il ne faut pas croire qu'il en soit de même de toutes. C'est sur des bases scientifiques, discutables mais raisonnables, que, par exemple, Delormel, dans la *Grande Période*, Langlet dans *l'Introduction à l'Histoire*, etc., et beaucoup d'autres, établissent leurs conjectures et beaucoup d'autres, établissent leurs conjectures sur les révolutions passées et futures du globe; et il n'y a rien d'in vraisemblable à ce que, en partie par intuition et en partie par prévision, on arrive à plus d'exactitude.

IX. — Il a été proposé diverses hypothèses pour expliquer les faits de l'ordre divinatoire. C'est même parce que la théorie ne leur convient pas, que beau-

coup de personnes nient les faits, comme si la réalité des faits pouvait dépendre des explications qu'on en donne, et qui ne peuvent être basées précisément que sur ces faits.

Le grand sujet de dissidence consiste en ce qu'on a voulu faire intervenir Dieu directement, personnellement dans la production de ces phénomènes.

« La faculté de prédire, dit Jamblique, ne vient ni de l'art, ni de la nature, mais de la divinité. Il en est de même des songes, de ceux du moins qui annoncent l'avenir et des aspirations qu'on éprouve pendant la veille. Ceux qui sont agités par le souffle divin ne vivent plus d'une vie animale. Qu'on les expose au feu, ils ne brûlent point; le Dieu qui souffle intérieurement repousse loin d'eux le feu extérieur. »

« S'il y a des dieux, disaient les stoïciens (Chrysippe, Diogène et Antipater, dans *Cicéron*), et qu'ils ne fassent pas connaître l'avenir aux hommes, ou ils n'aiment pas les hommes, ou ils ignorent ce qui arrivera, ou ils pensent qu'il n'importe pas aux hommes de connaître les choses futures, ou ils ne croient pas digne de leur majesté de les leur indiquer; ou, enfin, les dieux eux-mêmes ne peuvent pas les leur faire connaître. »

Partant de là, les uns tirent la conclusion suivante: s'il y a des dieux, il y a une divination; or il y a des dieux, donc, etc. Les autres disent: s'il n'y a point de divination, il n'y a pas de dieux, or... donc...

Voilà comment chacun abonde en son sens.

La vérité est que Dieu ne peut être mis en cause dans ce qui concerne la divination.

Il est certain que les inspirations, que nous appelons divines, parce qu'elles nous viennent du monde des causes, aussi réel et même plus que celui des effets, il est certain, dis-je, que ces inspirations dérivent de la cause première, au même titre que tous les effets; mais c'est tout.

La faculté de deviner l'avenir est autant, mais pas plus merveilleuse, pas plus incompréhensible, que celle de nous souvenir du passé, comme l'a remarqué Plutarque, et même que celle de connaître le présent. Elle est donc aussi *naturelle*, quoique d'une nature et d'une origine différentes, puisque, l'avenir n'existant que dans le monde des causes, sa connaissance ne peut être puisée que dans le monde des causes, et n'entre dans notre entendement que par les sens internes, par la porte de corne.

Quoique nous ne comprenions pas comment de ces sensations externes résultent des idées et comment nos idées se conservent dans notre souvenir en l'absence des objets, nous ne nions pas le fait parce qu'il est trop fréquent et trop sensible, parce que c'est un fait.

Les sensations internes sont plus rares, il est vrai; mais c'est en grande partie notre faute, et, d'ailleurs, ce ne peut être sur la fréquence des sensations que se règle leur réalité.

La faculté divinatrice nous est donc naturelle, et c'est avec raison que Quintus Cicéron a dit: « La nature pourrait nous manifester l'avenir sans qu'il y eût pour cela de divinité, et, rien n'empêcherait d'admettre l'existence des dieux sans qu'ils

aient donné au genre humain la faculté de la divination.»

Ne voulant pas, pour le moment, faire de théorie, nous nous bornerons à donner l'opinion, assez vraisemblable, de Posidonius sur la source des songes que nous appelons divins.

« Posidonius, dit Cicéron, croit qu'il y a trois manières de rêver (et conséquemment de deviner) par l'influence des dieux : d'abord l'âme, par une sorte de parenté avec les dieux, voit par elle-même; en second lieu, l'atmosphère est pleine d'âmes immortelles dans lesquelles apparaissent comme des traits, des empreintes de vérité; enfin, il croit que les dieux mêmes conversent avec les hommes endormis. »

X. — L'intervention de Dieu comme cause directe des songes étant considérée comme possible, ce qu'on ne peut contester, mais non comme nécessaire, la divination devient plus acceptable à la raison humaine, et se réduit à une question de fait.

Mais la divination est en butte à beaucoup d'autres objections de la part de la science. Examinons donc rapidement ce qu'il y a de fondé dans les principales de ces objections.

Pourquoi, dit-on, y a-t-il des révélations obscures, qu'on est obligé d'interpréter, et sur l'interprétation desquelles on est si sujet à se tromper qu'il est rare de voir deux interprètes tomber d'accord ? Si Dieu juge à propos de révéler l'avenir aux hommes, il doit le faire clairement, il ne doit pas leur envoyer des songes trompeurs ou ambigus.

Nous pourrions rétorquer cet argument en nous appuyant sur nos autres facultés intellectuelles.

Pourquoi, par exemple, si Dieu a voulu que nous connussions le présent, nous a-t-il doué du raisonnement, moyen indirect d'arriver à la connaissance des choses, au lieu de nous donner seulement l'intuition, la connaissance directe ?

Probablement parce qu'il a voulu qu'une partie de nos connaissances fût notre oeuvre propre.

Si nous voyions directement, si nous comprenions intuitivement que le carré de l'hypothénuse égale la somme des carrés des deux autres côtés d'un triangle rectangle, nous n'aurions point à exercer notre raison pour découvrir et démontrer aux autres cette vérité.

De même, on peut supposer que, si des révélations sont obscures et équivoques, — même en admettant qu'elles viennent de Dieu, — c'est pour que nous exercions et perfectionnions notre faculté interprétative. Mais il y a d'autres raisons pour que nos inspirations soient sujettes à interprétation.

D'abord, nous l'avons déjà dit, il est essentiel, pour sauvegarder notre libre arbitre, qu'elles ne soient pas d'une évidence qui nous entraîne; il faut tout au plus qu'elles nous inclinent, et non qu'elles nous nécessitent.

Ensuite, il faut observer que, si nos songes sont vagues et incertains, c'est en grande partie parce que nous ne nous tenons pas habituellement dans les dispositions requises, et que nous avons indiquées, pour en obtenir de plus positifs; c'est, enfin, parce que nous ne nous accoutumons pas à les comprendre, à

les comparer entre eux, à les étudier, en un mot, dans leurs causes, dans leurs rapports, sous toutes leurs faces.

XI. — Pourquoi, demande-t-on encore, les inspirations viennent-elles pendant le sommeil plutôt que dans l'état de veille?

Si l'on a bien saisi ce que nous avons dit dans cette étude, on comprendra facilement que l'état de sommeil et les états analogues sont préférables par la même raison qu'il faut qu'on voit mieux une image dans une eau calme que dans une eau troublée et agitée.

Pour que les sens intérieurs perçoivent les sensations qui sont de leur compétence, il faut que les sens extérieurs soient dans le calme et le repos, de même que pour entendre un *pianissimo*, il faut se tenir en silence près de l'orchestre et non au milieu du roulement des voitures.

Nous pouvons avoir des songes, des inspirations, dans la veille aussi bien que dans le sommeil. Je connais beaucoup de personnes qui sont dans ce cas; mais il est plus difficile de les distinguer de nos propres pensées, cela se comprend.

XII. — On n'a jamais fait d'observations assez nombreuses et assez suivies pour tirer des songes des interprétations, je ne dirai pas certaines, mais seulement probables; encore moins pour tirer des divers moyens artificiels de divination : éclairs et tonnerres, vol des oiseaux, entrailles des vicines, positions des astres, etc., des conjectures vraisemblables. Telle est encore une objection que l'on entend souvent répéter contre la divination.

Qui sait si les Kaldéens qui ont recueilli des observations de ce genre pendant trois cents, suivant d'autres quatre cents et même sept cent soixante-dix mille ans, n'étaient pas arrivés à un degré de probabilité touchant de près la certitude?

Les Keltes, les Étrusques, les Égyptiens, tous les peuples de l'antiquité ont fait, de l'aveu de tous les historiens, de longues études sur ces matières; et il n'est guère probable que les Romains, si pratiques, et même si avarés, auraient envoyé la fleur de leur jeunesse chez les Étrusques pour y apprendre la divination, si les connaissances acquises par ces peuples eussent été absolument vaines et dépourvues de toute solidité.

Cicéron nous apprend que Xénophon avait consigné dans ses écrits tous les songes qu'il avait eus pendant son expédition avec le jeune Cyrus, et les événements, ajoute-t-il, les ont admirablement vérifiés.

Il suit de là et de bien d'autres faits semblables, que Xénophon avait des songes vrais, et qu'il était arrivé à les distinguer des faux et à les interpréter. Pourquoi donc d'autres ne parviendraient-ils pas au même résultat? Parce qu'ils n'essayaient pas, ou qu'ils n'en prenaient pas les moyens.

XIII. — Si les anciens avaient fait ces observations et s'ils étaient arrivés à des connaissances positives, ces connaissances auraient été transmises de génération en génération, et ne seraient pas tombées dans l'oubli et le mépris.

Cette objection paraît plus forte, au premier abord, que les précédentes.

Cependant, quand on y regarde de près, on ne tarde pas à reconnaître qu'elle a bien peu de valeur.

Combien d'autres connaissances acquises par les anciens, qui ont été perdues et que l'on redécouvre de nos jours !

Pour nous borner à celles qui nous occupent, rappelez-vous, ce que nous avons déjà dit précédemment, que « le sage Caton se plaignait de ce que beaucoup d'augures, beaucoup d'aruspices ont été entièrement perdus, abandonnés par la négligence du collège. » (CICÉRON, *De la divination*.)

Par la négligence du collège. Notez bien ceci.

Les corps officiellement constitués pour l'avancement des sciences, ou tout au moins pour leur conservation, n'ont jamais été que des obstacles à leur avancement, cela est archi-connu ; mais ce qui l'est moins, c'est qu'ils n'ont aussi jamais rien conservé.

XIV. — Concluons donc de ces considérations que la faculté divinatrice existe bien réellement (ce qui ne veut pas dire qu'elle soit infailible), et qu'elle est digne de toute l'attention du vrai philosophe.

Les meilleurs esprits de toutes les époques ont cru à la divination, l'ont étudiée et l'ont enseignée. Cela a duré jusqu'au XVII^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'inauguration des académies, de la demi-science, qui n'a qu'une jambe et qu'un œil, qui ne croit qu'à ce qu'elle voit, — pourvu encore que qu'elle voit soit d'accord avec son système préétabli, — et qui, naturellement, ne voit que ce qui est visible, le monde extérieur.

En effet, encore au XVII^e siècle, en 1537, Servet, qui

fut un des premiers à connaître la théorie moderne de la circulation du sang, enseignait à la faculté de médecine de Paris, dans les écoles de la rue de la Bucherie, l'astrologie judiciaire et la divination, et il en publia une *apologie*.

Sur la plainte du doyen Tagault, Servet fut, pour ce fait, traduit devant le Parlement et exclu pour toujours de la faculté.

Le célèbre et savant Fervel avait aussi commencé par s'occuper d'astrologie, de qualités occultes et de démonomanie. (V. la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} août 1884, p. 648.)

Un grand nombre de savants philosophes, en dépit de la science officielle, ont persisté à croire au monde invisible et à ses manifestations, nous en avons cité quelques-uns, nous pourrions en invoquer beaucoup d'autres ; mais il faut savoir se limiter ; nous terminons donc en rapportant l'opinion de l'un des hommes les plus éclairés, les plus honnêtes et les plus impartiaux du siècle dernier, de Bernardin de Saint-Pierre.

« Les communications de l'âme avec un ordre de choses invisibles sont rejetées par nos savants modernes parce qu'elles ne sont pas du ressort de leurs systèmes et de leurs almanachs. Mais que de choses existent, qui ne sont pas dans les convenances de notre raison, et qui n'en ont pas même été aperçues ! »

On voit par là que, si un peu de science éloigne de la divination, — surtout la science vénale, qui n'a pour fin que les diplômes, les honneurs et les profits, —

beaucoup de science. Y ramène; car, Bernardin de Saint-Pierre était certainement l'un des hommes les plus savants de son temps.

Rouxel.

ASTROLOGIE

EN toute autre place qu'en cette Revue, où j'or traite spécialement de l'Occulte, nous eussions dû sans doute périphraser avant de présenter à nos lecteurs le titre de cet article; puis éveiller leur attention sur la pente actuelle des esprits; parler *grasso modo* des expériences tentées récemment dans le domaine du magnétisme; rappeler le nom des célébrités anciennes et contemporaines qui se sont occupées de l'occulte; évoquer les époques plus de vingt fois séculaires où ces sciences étaient en honneur; fournir des preuves à l'appui de nos assertions; chercher à étayer ces preuves sur le terrain plus connu des sciences exactes; en un mot, préparer de longue main l'éclosion du sujet;... ici, ces fastidieux préliminaires deviennent inutiles, nous parlons à des adeptes, et c'est grand plaisir pour nous.

Sans plus tarder, entrons donc dans le vif de la matière, et posons résolument cette question capitale: *Est-il possible de prédire l'avenir?*

Si oui quels en sont les moyens? Et, parmi ces

moyens quels sont les plus rationnels et les plus sûrs? C'est ce que nous allons examiner.

Les sciences de divination sont communes à tous les peuples, et leurs premiers essais se perdent dans la brume des siècles.

M. A. Vaillant, entre autres auteurs, prouve, dans son ouvrage intitulé: *Les Rômes, ou Histoire vraie des Bohémiens*, que les *Romanichels*, les Gitanos, les Gypsies, les Zingari et les Tziganes sont un seul et même peuple probablement exilé, il y a quelques cent ans, de la Chaldée ou de l'Égypte; que ces Nomades qui font profession de « *dire la bonne aventure* » excellent dans la Science Chiramanitique; et qu'ils se servent aussi, pour rendre leurs oracles, de tablettes ornées d'Hiéroglyphes, lesquelles ne sont autres que le TAROT, cette « *Bible en Images* »; l'auteur précite admire — avec juste raison — l'harmonieux arrangement de ces *lames*, leurs mystérieuses allégories, le génie qui a présidé à leur création, et les révélations étonnantes que leurs diverses combinaisons présentent à l'esprit. Il explique enfin leur signification propre, où figurent en première ligne les sept planètes et les douze signes du zodiaque.

Ce n'est point incidemment que nous parlons du *tarot* dans cette causerie, car c'est lui qui forme la partie essentielle de notre méthode divinatoire, qui devrait s'appeler Astrologie Onomantique, et que nous nous proposons de dévoiler dans *l'Initiation*.

* *

Avant de présenter notre méthode, peut-être serait-

il seyant de nous présenter nous-même, non pas que nous voulussions faire notre propre biographie, ce qui serait immodeste, mais bien pour donner des garanties suffisantes à ceux de nos lecteurs qui nous feraient l'honneur de nous croire sur parole..

Après avoir lu, comme tout le monde, les livres de Desbarrolles, nous fûmes incité, il y a quelque dix ans, à étudier les savants ouvrages d'Eliphaz Lévi; puis, prenant goût à l'occulte, et nous passionnant même pour ces attrayantes lectures qui répondent si bien à notre nature intime altérée de merveilleux, il nous fut donné de lire successivement : *la Mystique de Görrres* et les élucubrations de MM. Mirville et Des Mousseaux; puis les ouvrages de P. Christian, sur l'Astrologie; nous publiâmes enfin l'an dernier un ouvrage intitulé *Les Mystères de l'Horoscope* (1) dans le but de scinder les deux méthodes Astrologiques : la Judiciaire et la Kabbalistique ou Onomastique, que Christian avait confondues. Puis nous dûmes à M. Papus de connaître les œuvres puissantes de Lacuria (2), et la *Langue Hébraïque restituée*, de Fabre d'Olivet, ce maître en linguistique; ces deux derniers ouvrages nous ont permis de parfaire notre méthode, incomplète jusqu'alors.

Depuis longtemps déjà, nous avions délaissé la *Cranioscopie* pour la *Chiromancie* plus exacte; puis, cette dernière science pour étudier la *Graphologie*; dans ces études, peut-être diverses quant à la forme

(1) Chez Dentu.

(2) *Les Harmonies de l'Etre*.

mais absolument identiques au fond, nous voulions trouver une base commune, un point central qui les rattachât, car, dans notre manière de voir, et sans vouloir aucunement l'imposer, nous serions portés à croire que la science ontologique est *une*, et qu'il est non seulement possible, mais encore très rationnel de chercher à grouper et à synthétiser ses diverses branches (1).

**

Nous n'avons point ici à nous occuper de l'Astrologie judiciaire que nous ne pratiquons pas, mais bien de l'Astrologie-onomastique; Astrologie, car nous employons les douze constellations, et les sept planètes : Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure et Lune; Onomastique, parce que le nom de famille du Consultant, qui le classe dans la société, et son prénom qui le classe dans la famille, nous servent également.

Notre méthode est Kabbalistique, puisqu'elle découle de la tradition Chaldéenne.

L'on voit que ses titres sont à la fois d'ancienneté et de noblesse.

La Chiromancie, ou plutôt la Chirognomonie — cette physiognomie de la main — permet certainement de connaître le caractère, le tempérament, le genre d'esprit et les aptitudes du sujet; la Graphologie et la Physiognomonie renseignent également sur ces

(1) Dans son ouvrage sur la *Graphologie*, l'abbé Michon ne fulmine-t-il pas contre Desbarrolles qui cherchait à allier cette science à la Chiromancie? Le digne Prêtre ne voyait point admettre qu'entre l'écriture et la main qui la trace, il y ait homogenéité!

points ; mais aucune de ces sciences ne dévoile le futur, si tant est qu'il puisse être dévoilé ; on est toujours obligé, lorsqu'on veut plonger dans l'avenir, de recourir à l'instrument de divination par excellence : LE TAROT.

Nous renvoyons ceux de nos lecteurs désireux d'étudier ces lames merveilleuses, aux savants articles de M. Barlet (1) ; notre rôle, dans cette revue, se bornant à l'exposé de notre méthode Astro-onomantique.

Avant d'exposer notre système divinatoire, qu'il nous soit permis d'examiner les bases sur lesquelles il repose tout entier ; ces bases sont le *ternaire-quatenaire* qui se retrouvent partout, dans les êtres comme dans les choses.

« Toute harmonie, dit Lacuria, est la résultante d'un agent positif et d'un agent négatif », voilà le ternaire ; sachant, de plus, que tout négatif est double, se subdivisant lui-même en négatif-positif, et en négatif-négatif, nous aurons le *quatenaire*, base et réalisation de tout ce qui est.

Ainsi, tout ce qui tombe sous nos sens est, ou solide, ou liquide, ou gazeux, ou radiant.

Dans les fluides, nous avons : le fluide lumineux, le fluide calorifique, et le double fluide électrique.

Dans la nature, les quatre éléments : feu, air, terre, eau.

Dans la vie humaine, les quatre âges de l'homme, comme dans l'année les quatre saisons représentées symboliquement par les quatre signes Zodiacaux :

(1) Voir le n° 1 de l'Initiation.

Bélier, Taureau, Gémeaux, Cancer, répétés trois fois, une fois dans chaque monde.

La grande synthèse philosophique de l'occultisme, a pour emblème le Sphinx quadriforme.

Chacun connaît les quatre opérations de l'esprit humain : observation, imitation, réflexion, reproduction, qui sont la forme spirituelle de la pensée ; enfin, les quatre points cardinaux ; les quatre couleurs fondamentales (1) ; les quatre figures de la géométrie : le cercle, la parabole, l'hyperbole et l'ellipse ; dans l'homme, les quatre tempéraments correspondant chacun à l'un des quatre viscères, le cerveau, les reins, les poumons, le cœur.

Il serait fastidieux d'étendre davantage cette nomenclature, que nous n'avons rappelée que pour laisser entrevoir le lien de parenté qui unit entre eux tous les positifs, les négatifs, et les harmoniques de cette série.

C'est avec un véritable plaisir que nous voyons dans cette Revue, MM. Poli et Gary baser leur système des tempéraments sur le quaternaire ; les lecteurs de l'Initiation pourront même comparer avec fruit nos articles à ceux de ces Messieurs, car il y aura forcément entre eux une connexité réelle.

Ainsi, au tempérament bilieux, nous rattacherons l'élément Feu, et, conséquemment les signes du *Bélier, du Lion et du Sagittaire*.

Au tempérament sanguin l'élément Air, et ses signes inhérents, *Gémeaux, Balance, Verseau*.

(1) En tenant compte de la double nature du bleu.

Au tempérament nerveux, l'élément Terre, et les signes du *Taureau*, de la *Vierge* et du *Capricorne*.
Au tempérament lymphatique, l'élément Eau, et les signes *Cancer*, *Scorpion*, *Poissons*.

Est-ce à dire que tous les sujets nés sous l'influence de l'un de ces éléments seront exclusivement ou bilieux, ou sanguins, ou nerveux, ou lymphatiques? Non, pas absolument, parce que chaque signe zodiacal est régi par trois planètes différentes, ou *décans*, lesquelles viennent modifier l'influence principale de la Constellation zodiacale qui préside à la Naissance. Voyons donc, avant d'aller plus loin, à quel tempérament se rattache chacune des sept planètes.

Saturne est Biliioso-Nerveux.

Jupiter est Sanguin-Bilieux.

Mars est Bilieux.

Le Soleil est Sanguin-Nerveux.

Vénus est Sanguin-Lymphatique.

Mercuré est Sanguin.

La Lune est Lymphatique.

A l'aide des sept cercles fatidiques (1), il est aisé de calculer qu'un sujet né, par exemple, sous le deuxième décan du Sagittaire (nature du feu), et en une année régie par Vénus (ce qui donne la planète Jupiter pour le décan cherché) aura comme tempérament: Bilieux-Sanguin-Bilieux.

L'Etude et la Connaissance des tempéraments joue un trop grand rôle en physiologie, en thérapeutique et même en psychologie, pour que nous les passions

(1) Voir les *Mystères de l'Horoscope*.

sous silence, aussi avons-nous cru devoir leur consacrer ces quelques lignes.

S'il est vrai que la constitution d'un sujet peut, par déduction, laisser entrevoir ses forces et ses faiblesses, ses sympathies et ses antipathies, ce qui est déjà beaucoup, il reste toujours, comme divination, à évoquer l'image des événements qui ne dépendent point du libre arbitre — puissamment certains individus richement doués, absolument nul chez d'autres — comment déterminer alors cette part d'inconnu, cette *Fatalité*, bonne ou mauvaise, indépendante de la Volonté? Ici, nous entrons en plein dans l'occulte.

Devons-nous croire que l'homme, en naissant, ne fasse qu'obéir à la grande loi d'harmonie qui régit l'Univers?

Qui dit Harmonie dit Amour, et qui dit Amour dit Attraction.

L'Apparition de l'homme ou plutôt la naissance de l'enfant, s'opère-t-elle par un acte volontaire, personnel de l'individualité spirituelle, ou faut-il seulement dans ce cas reconnaître une mystérieuse affinité?

Si l'esprit, avant son incarnation, est libre de choisir son berceau et partant sa destinée, il faut avouer que bon nombre n'ont pas la main heureuse!

Si, au contraire, l'inéluctable loi préside à la naissance des êtres, faut-il prononcer le mot: *injustice*? Nous sentons de suite que ce serait blasphémer. Entre ce libre arbitre absolu et cette fatalité non moins absolue, n'y aurait-il pas un moyen terme plus compatible avec notre jugement? Et le Tarot ou ésotériquement ne peut-il pas trancher ce terrible dilemme?

Tous les initiés le savent bien.

Où il faut admettre que l'âme, après son retour à la vie spirituelle, a la perception intime du but auquel elle tend et se fait justice elle-même par une ultérieure incarnation *ad hoc*; où, invinciblement attirée par le vide qu'elle s'est créé elle-même dans son incarnation précédente, elle vienne, de par la grande loi de compensation, payer fatalement l'arrêté de son bilan.

Quoi qu'il en soit, l'enfant naît, et de par cette naissance même, son chemin dans la vie est tracé. Comparable à une locomotive sur ses rails il pourra, son libre arbitre éclo, avancer ou reculer, marcher plus ou moins vite ou stationner absolument, dérailler ou faire éclater sa chaudière, c'est là toute la part laissée à son *libre arbitre*; ce qu'il ne pourra point changer, ce sont les rails qui doivent *fatalement* le mener, à l'ouest ou à l'est, au nord brumeux ou au midi rayonnant!

L'Etude des tempéraments nous fera connaître jusqu'à un certain point la part de liberté dévolue au sujet; mais la science divinatoire pourra nous faire entrevoir les événements fatals inhérents à sa destinée. L'observateur des lois de la Nature a trop souvent l'occasion de s'*extasier* sur l'harmonieux arrangement qui préside aux plus petites choses, pour accorder la moindre place à ce mot vide de sens qu'on nomme *hasard*; si, dans un décimètre cube de terre où se trouveraient plantés un cep de vigne, un pied d'olivier et un rosier de Bengale, une force intelligente donne à chaque plante la sève qui lui convient pour produire l'une du vin, l'autre de l'huile et la troisième

un suave parfum, comment admettre qu'une force intelligente supérieure ne préside pas à la naissance de l'homme, cette synthèse sublime de la Nature! Partant de ce principe, nous sommes autorisés à supposer que le Nom familial que revêt l'enfant au berceau, de par sa naissance même, et que le prénom choisi par les parents pour distinguer le sujet de ses frères et sœurs, influent sur sa destinée future; de là la science onomastique.

D'autre part, vouloir nier la puissante influence des saisons, ou plutôt de l'influx solaire sur les nati-vités, ce serait vouloir nier l'influence des climats et ne point reconnaître la fougue de nos Méridionaux d'avec le flegme des habitants du Nord.

Et les signes zodiacaux, nous l'avons dit déjà, ne sont que les signatures trinaires de chaque saison.

Examinons chacun de ces groupes.

Le Bélier, le Taureau et les Gémeaux symbolisent le Printemps avec ses trois phases: le réveil de la sève, la floraison des arbres fruitiers et des plantes, et enfin l'époque des Amours chez les Animaux.

Le Cancer, le Lion et la Vierge s'appliquant à l'été indiqueront: le premier l'époque des bains froids, question hygiénique et, en effet, le Cancer ou l'Écrivisse préside à la santé, comme aussi aux submersions. Le Lion, ce « roi de la Création, » symbolise la force, la plénitude, la maturité, la production, le trop plein qui déborde, la vie exubérante, le sein gonflé de la mère Nature et le cœur de l'homme. La Vierge, avec sa gerbe d'épis, symbolise les moissons quelles qu'elles soient, les gains, les rapports, les accroisse-

ments de fortune ou de famille (la Vierge préside aux naissances) et l'élévation dans la position.

La Balance, le Scorpion et le Sagittaire représentent l'Automne; ici, la récolte est faite, la moisson terminée, mais ce n'est pas tout que d'acquiescer, il faut savoir garder et défendre son bien contre les envieux, les voleurs, les rongeurs de toutes espèces, et puis chacun ne consomme pas tout ce qu'il récolte, il y a nécessairement échange; donc la Balance présidera au commerce, aux transactions et partant aux concurrence, aux adversaires, aux inimitiés déclarées; de plus, elle préside aux mariages, cette grande balance de la vie.

Le Scorpion sera l'emblème des fatalités de l'existence, des maladies, des chagrins, des troubles de cœur, des séparations, des deuils.

Le Sagittaire ou Centaure est un emblème de grande force ou de grande faiblesse; le monstre est moitié homme, moitié cheval; les sujets nés sous cette constellation décebrale sont tout bons ou tout mauvais, hommes ou bêtes; car, après avoir déjourné ses biens, l'homme est appelé à jouir de la part qui lui est allouée, et alors on il garde tout pour lui, comme la bête qui symbolise l'égoïsme, ou il partage avec ses frères, et alors, de par le rayonnant altruisme, il est homme, il est fort, il est armé comme la moitié antérieure du Sagittaire.

Le Capricorne, le Verseau et les Poissons symbolisent l'hiver ou la vieillesse, car nous savons déjà que les saisons annuelles sont similaires aux quatre âges de la vie humaine.

Le Capricorne, moitié bouc et moitié poisson, est l'emblème des grands mouvements passionnels, des élévations ou des chutes; de par ce signe, l'homme atteint aux sommets comme la chèvre aime à brouter le cythèse aux hauteurs escarpées, ou il plonge au-dessous du niveau normal de la Société comme l'indique l'autre moitié de ce signe, terminée en queue de Sirène.

Le Verseau ou le fleuve indique assez que l'homme comme le fleuve doit vivre de la vie de *relation*, être le trait d'union entre la source et les Océans. Après avoir collecté sur son parcours le tribut des rivières qui se déversent dans son sein, il doit, lui aussi, déborder comme le Nil généreux, et fertiliser ce qui l'entoure; aussi, le Verseau est-il l'emblème de la pédagogie, des rapports sociaux, de l'utilité, des forces sympathiques.

Les Poissons, dernier signe zodiacal, représentent la Mer, le grand Tout, le but final, la dispersion de l'individualité, la décrépitude, la Mort.

Quel langage puissant que cette symbolique des Emblèmes! et comme en les étudiant, on reconnaît la haute sagesse et la science profonde des Mages qui nous les ont transmis!

Serait-ce un signe des temps, une conséquence harmonique de l'émancipation des esprits et de la diffusion de la lumière spirituelle? Tandis que, sur la nuit du matérialisme actuel, l'œil du voyant saisit déjà une aube naissante, précurseur de l'éclatante aurore qui, sous peu, inondera la terre de ses clartés; tandis que sur chaque point du globe, les esprits, semblant sortir

d'une léthargie profonde, gazouillent un hymne printanier, où l'espoir d'une ère nouvelle fait entendre sa note joyeuse, au moment précis où le Sphinx de Giseh, attentif aux bruits venant de l'Occident, sourit avec amour à ce grand réveil psychique qui s'annonce, une société franco-anglaise va, m'a-t-on dit, désensabler le socle de granit du Sphinx, forcer sa porte d'airain et, pénétrant dans les flancs du monstre, chercher, le pic en main, les trésors matériels qu'on y croit renfermés, alors que les trésors spirituels dont il est l'emblème se préparent également à un épanouissement formidable qui, de contrées en contrées, se répercutera jusque dans les souterrains mystérieux où les premiers Mages enseignaient secrètement la *Science ésotérique*, cette divine connaissance humaine!...

ELY STAR.

(A suivre.)

HYPNOTISME

CACHEMIE NICOTIQUE GUÉRIE PAR L'HYPNOTISME ET

LA SUGGESTION

M. Dessanne, âgé de vingt-six ans, bien constitué, ancien artilleur, a commencé à faire usage de la cigarette vers l'âge de quinze ans; il a fini par fumer pour 50 centimes de tabac par jour. Il a reconnu lui-même que c'était un abus qui portait atteinte à sa bourse et surtout à sa santé. Il est un peu maigre et son teint est

pâle, jaunâtre; le matin, il a des aigreurs et des crampes d'estomac; il a peu d'appétit et ses digestions sont languissantes. Il voudrait bien renoncer au tabac, mais, comme il arrive ordinairement dans les luttes contre les passions, la volonté est plus faible que la bonne intention.

Au mois d'août 1887, il entra comme concierge au service de M. Perriau, directeur de l'établissement de « la Mère de Famille ». Dans ses nouvelles fonctions, il lui fut absolument interdit de fumer pendant qu'il était au magasin; mais il s'empressait de réparer le temps perdu, c'est-à-dire gagné, aussitôt qu'il avait repris sa liberté. Alors, les cigarettes succédaient aux cigarettes avec une dangereuse persistance; le matin notamment, l'air de l'escalier était imprégné de l'odeur du tabac. Après lui avoir fait observer plusieurs fois qu'il abusait du tabac, que tôt ou tard il serait victime de sa passion, après avoir reçu cette réponse: « Je sais que vous avez raison; mais c'est plus fort que moi; je ne puis renoncer au tabac! » il y a une dizaine de jours, je lui ai dit que si réellement il désirait se corriger, je pourrais le guérir, sans effort, sans douleur, sans médicaments intérieurs et sans qu'il ait à modifier son service. Il accueillit ma proposition. Donc, j'arrivai au fait, sans autre préambule.

Le 2 décembre 1888, à 3 h. 1/2, je commence la pratique de l'hypnotisme d'après les indications qui m'ont été données par M. le Dr Chazarain (1). A 3 h. 50, le sommeil hypnotique est obtenu. Là respi-

(1) Chaque praticien hypnotiseur à sa méthode ordinaire, qu'il varie selon la plus ou moins grande sensibilité de ses sujets.

ration et la circulation sont normales, comme dans le sommeil ordinaire.

Je fais alors la suggestion, qui consiste à dire sur un ton affectueux et impérieux tout à la fois :

« Le tabac est coûteux... Le tabac est dangereux pour la santé... Vous trouvez le tabac mauvais... Vous ne fumez plus... »

Je répétais ces paroles deux fois, à trois ou quatre minutes d'intervalle, puis je provoquai le réveil.

L'ayant interrogé alors, j'ai constaté que M. Dessanne avait un vague souvenir de ce que je lui avais dit ; mais ce qui est l'important à signaler ici, ce sont les résultats obtenus :

Le soir, il n'eut plus envie de fumer : toutefois, par habitude sans doute, il fit machinalement une cigarette et l'alluma. Il fut étonné de lui trouver un goût désagréable : « C'est comme si j'avais fumé des feuilles mortes », me dit-il. Il jeta cette cigarette, après en avoir fumé la moitié environ, tandis qu'il était habitué à en consommer dix à quinze dans la soirée.

Le 3 décembre au matin, il ne fuma pas du tout. Les habitants de la maison purent remarquer, en effet, que l'on ne sentait pas dans l'escalier l'odeur de tabac comme de coutume. Dans la journée, M. Dessanne essaya de fumer, mais le tabac lui parut encore mauvais, sans attrait ; il ne put finir aucune des trois cigarettes qu'il avait allumées.

Ce qui est très bon à noter, c'est que les aigreurs et les crampes d'estomac ont disparu, et que l'appétit est revenu, au point que le sujet en traitement a dû manger un morceau de pain avant l'heure du dîner.

Le 4, il ne fume pas du tout dans la matinée. A midi, après son déjeuner, nouvelle hypnotisation, qui s'obtient en 16 minutes. Nouvelle suggestion, en procédant comme la première fois.

Depuis lors, Dessanne n'a plus essayé une seule fois de fumer et il « ne pense même plus au tabac ».

Le 6, je lui demande comment il se trouve. « Je me sens mieux, me répond-il. Je mange avec plus d'appétit. Mes *crampes d'estomac* ont disparu. Je n'ai plus aucune envie de fumer. »

« Puisqu'il en est ainsi, lui dis-je, donnez-moi ce qui vous reste de tabac. »

Il s'est empressé de me le donner, déclarant de nouveau que la cigarette n'avait plus aucun attrait pour lui.

M. Dessanne me raconte que, la veille, il a dû passer un moment au café avec un ami qui fumait ; et que non seulement il n'a pas eu le désir de l'imiter, mais encore que l'odeur de la fumée lui était désagréable.

Afin de bien confirmer cette guérison, je lui proposai de renouveler une dernière fois la suggestion. Il s'en rapporta complètement à moi. En conséquence :

Le 8 décembre, à 1 h. 25, étant renfermé seul avec lui dans ma chambre, comme les deux premières fois, je procède à l'hypnotisation. A 1 h. 30, les yeux se ferment spontanément.

A 1 h. 43, je fais une suggestion, répétant les paroles ci-dessus rapportées. A 1 h. 46, M^{me} Dessanne vient dire que l'on appelle son mari.

Le bruit de la sonnette n'a pas réveillé ce dernier. A 1 h. 48 dernière suggestion.

A 1 h. 52, il fait quelques mouvements, prélude, je pense, du réveil spontané. Alors je provoque le réveil instantané.

A ce moment, la femme vient de nouveau sonner et réclamer son mari!...

Je dis à M. Dessanne, au moment de son départ:

« Vous êtes guéri maintenant pour toujours de la passion du tabac! »

Le soir j'ai appris qu'au moment de l'hypnotisme, quelque *commère* avait dit à M^{me} Dessanne que ce que je faisais à son mari était *très dangereux*, et qu'il ne fallait pas me laisser continuer.

Heureusement, il était trop tard ; *le bien était fait*.

P. S. — Aujourd'hui, 22 janvier 1889, Dessanne est bien guéri de la tabacomanie, ainsi que de ses aigreurs et de ses douloureuses crampes d'estomac. Il a bon appétit et son teint devient plus vermeil.

E. DECROIX.

(*La Science pour tous.*)

ESSAI

SUR LA SITUATION PHILOSOPHIQUE

II

DE tout temps la philosophie et la littérature d'une part, les mœurs de l'autre ont été intimement liées. On explique volontiers celles-ci par celles-là et on

ne nie pas la réaction des seconds sur les premiers. Mais l'influence de la philosophie n'est ni directe ni immédiate, il lui faut un intermédiaire et c'est la littérature courante qui en remplit les fonctions : le roman, le théâtre et les ouvrages de vulgarisation scientifique répandent dans les masses les doctrines régnautes simplifiées, débarrassées de leur attirail logique et métaphysique, ils n'en laissent subsister que les idées apparemment saillantes et les altèrent même quelquefois. Ainsi déshabillés, qu'on nous passe l'expression, les systèmes sont souvent défigurés, tel point important est laissé de côté, tel autre si développé qu'on dépasse la pensée de l'auteur en l'exagérant et en la faussant ; les systèmes, aussi bien que les dogmes, perdent leur saveur d'origine dès qu'ils prennent possession de la foule sous la forme d'analyses plus ou moins exactes, d'exposés plus ou moins fidèles, à l'usage des gens du monde, de critiques plus ou moins justes. C'est ainsi que les meilleures bibliothèques n'arrivent qu'à donner une idée imparfaite des tableaux d'un maître. Socrate et Jésus n'ont rien écrit, ils savaient que l'enseignement parlé, en pareille matière, est préférable à celui des livres ; le vulgaire ne lira pas de traités métaphysiques ou moraux, tandis qu'il écouterait volontiers la parole vivante de celui qui s'impose par l'ascendant du génie et qui s'élève à sa hauteur en paraissant s'abaisser jusqu'à lui.

Il faut aussi préciser l'action inverse, celle des mœurs sur la philosophie. L'homme est toujours plus ou moins subordonné à son milieu, on prétend même que les héros reflètent le mieux le siècle dans lequel

ils vivent. Nous empruntons de préférence nos arguments, nos preuves et nos exemples au milieu environnant, c'est une tendance caractéristique qui nous pousse à nous appuyer plutôt sur le présent que sur le passé. Nous sommes ainsi plus sûrs de convaincre nos contemporains après nous être convaincus nous-mêmes. Les événements de l'histoire, guerres et révolutions, et les découvertes scientifiques offraient à la philosophie un vaste champ d'étude et lui ouvraient de larges horizons ; elle en a profité et a été ainsi aussi passive qu'active.

Il y a enfin à considérer la question d'origine : chaque race a son mode de penser, sa manière explicative propres ; là où fleurit la métaphysique, l'empirisme ne saurait porter tous ses fruits ; chaque peuple apporte sa méthode et ses inclinations particulières dans la recherche du vrai que l'humanité poursuit depuis qu'elle a conscience d'elle-même. D'ailleurs l'héritage légué par nos devanciers, les institutions, les coutumes, les livres et les croyances tracent en partie sa route à chaque génération, et l'origine des mouvements politiques comme des œuvres de l'esprit les plus hardies et les plus indépendantes serait facile à découvrir si on s'était astreint comme on le fait depuis longtemps pour les phénomènes naturels, à employer dans les recherches historiques la méthode rigoureuse des sciences.

L'Allemagne, la France et l'Angleterre ont vu naître et se développer les écoles qui prédominent aujourd'hui et qui ont profondément modifié la vie spirituelle chez ces trois peuples.

Sous Napoléon, la Prusse tombée plus bas que Rome après Cannes, avait eu les chants sublimes de Koerner pour la conduire au combat, les exhortations enthousiastes de Fichte et de Schliermacher pour la consoler dans les revers et soutenir le peu qui lui restait d'espoir. Dès 1815, après que la chute de l'empereur lui eût permis de panser ses blessures et de se ressaisir dans la paix et dans le travail, un philosophe se trouva qui la servit à l'égal de ses hommes politiques en sanctionnant par la raison les principes de gouvernement qui devaient lui assurer dans la suite une si prodigieuse fortune. Hegel, en effet, établissait que l'Etat est le but de la société, qu'il est la substance générale dont les individus ne sont que des accidents, que des modes ; il donnait une forme métaphysique à l'idée qui a toujours guidé les Hohenzollern dans la conduite de leur royaume, à savoir que le roi est le premier serviteur de l'Etat et que les sujets ne sont que des outils entre les mains de ce serviteur ; plus les outils sont maniables, plus le serviteur remplit sa tâche avec facilité et plus l'Etat prospère ; celui-ci n'est plus seulement l'ensemble des citoyens (le mot citoyen est presque une hérésie en Prusse), c'est une entité abstraite, je dirai même une divinité redoutable et exigeante.

Le professeur d'Iéna était très écouté, la foule des étudiants se pressait autour de sa chaire, il n'eut pas de peine à leur inculquer avec ses théories politiques ses vigoureux sentiments d'abnégation, de dévouement à la cause commune, empreints du plus sincère patriotisme, du plus pur *christisme*, comme on disait

sous la Convention, qui devaient faire la grandeur de la patrie allemande comme ils avaient fait la grandeur de la nôtre en quatre-vingt-treize. On peut dire sans exagération qu'Hégel a préparé Bismarck et qu'il lui a facilité ses réformes et son œuvre. L'allure majestueuse de sa logique à priori séduisit tous ceux qui eurent le comprendre, le reste admira de confiance; cette espèce de mysticisme de la raison, cette phraseologie qui semble par l'indétermination et par la généralité de ses termes vouloir embrasser l'infini et l'absolu convenait bien aux esprits qui commençaient à ne plus se contenter ni du luthéranisme orthodoxe ni même du rationalisme. En effet, la noblesse seule était à peu près restée fidèle à l'orthodoxie; la théologie, dans les Universités, était traitée comme une branche de l'enseignement philosophique général; le principe du libre examen avait porté ses fruits, et les dogmes n'étaient plus que des doctrines. Le retour à la foi primitive, le *Reneil*, ainsi qu'on l'a nommé, ne devait se produire que plus tard, et cet effort des piétistes, s'il a eu quelque action sur le peuple des campagnes, n'a nullement provoqué une évolution tant soit peu marquée dans le processus idéologique des classes éclairées.

Depuis longtemps le rationalisme régnait, il n'avait pas attendu, comme ailleurs, pour se développer, le progrès des sciences. Luther en avait semé les germes, car le fond même de sa réforme, le serf arbitre et les idées augustiniennes n'excluent pas la liberté individuelle de l'esprit, la liberté pour chacun de se préparer comme il l'entend au salut et à la grâce.

Les peuples de race germanique en sont restés à

des institutions qui paraissent arriérées, si on se place au point de vue anglais ou français; cela tient en partie au régime impérial sous lequel ils vécutrent pendant le moyen âge et à la décadence et à l'anarchie sous laquelle ils tombèrent ensuite, pendant que l'Angleterre et la France parcoururent la série inverse de transformations. Mais il n'en fut pas de même dans l'ordre spirituel; l'Allemagne en théologie et en métaphysique dépassa rapidement ses sœurs européennes et la Renaissance, qui fut le signal partout ailleurs de l'avènement de la méthode expérimentale d'une part et de l'autre, du retour à l'art et à la littérature antiques, détermina dans ce pays l'affranchissement de la pensée pure et de la pensée morale. Ainsi Luther est un libérateur, un révolutionnaire, Calvin et Loyola sont tout le contraire.

On comprend alors que le panthéisme moderne ait fait là son apparition. Spinoza, partout conspué, y avait eu ses premiers disciples, Goethe s'était nourri de l'Éthique dans sa jeunesse et, comme il le dit lui-même, revint à cette source inépuisable vers la fin de sa vie. Ce n'est donc pas s'exagérer l'importance de l'Hégélianisme que d'affirmer qu'il a contribué pour une grande part à la fondation de l'unité allemande, unité abstraite comme la philosophie dont elle dérive, longtemps caressée en esprit avant d'avoir eu sa réalisation matérielle, établie on pourrait dire à priori par la force, sans autre raison d'être que son excellence évidente, indiscutable, de même que les axiomes de la *Grande Logique* s'imposent sans explication.

Faut-il ajouter qu'en même temps la science dans

le haut enseignement et dans les ouvrages de vulgarisation achevait la conquête panthéiste ? Il suffit de citer Moleschott, Büchner et Haeckel : le livre du premier sur la *Circulation de la Vie*, le traité du second sur le Soleil, l'âme du monde, l'*Essai de psychologie cellulaire* du dernier ont des titres assez significatifs qui dispensent de tout commentaire.

Le domaine de la morale était bientôt aussi envahi par le même courant ; les règles de conduite, les conseils pratiques esquissés par Spinoza ne convenaient qu'à quelques âmes d'élite, spécialement organisées, le vulgaire ne s'en contentait point, les ignorait même sans doute. Schopenhauer vint à propos combler la lacune. Longtemps inconnu, on sait comment il fut accueilli lorsque ses œuvres commencèrent à se répandre : les disciples affluèrent, il reçoit des lettres où on lui donne le titre de sauveur du genre humain, des désespérés lui rendent grâce de ce qu'il leur a montré la voie du salut ; chaque année à son anniversaire, les fleurs et les adresses encombrèrent son modeste salon, et lorsqu'il meurt, au milieu des applaudissements et des chants de louange, le rêve de toute sa vie s'était réalisé, ses compatriotes se convertissent en foule à la nouvelle religion, car c'est presque une religion qu'il avait la prétention de fonder. Quelques années plus tard, Edouard de Hartmann fait paratire sa *Philosophie de l'Inconscient* ; le public, depuis longtemps préparé, voyant en lui un descendant en ligne directe de Schopenhauer, l'accueille avec enthousiasme, sa renommée monte rapidement, son nom est bientôt dans toutes les bouches,

et il n'est pas de bourg dont le pasteur ou le curé ne lise son livre ; on le discute en chaire, dans les salons et dans les brasseries.

L'Inconscient, que ce mot vague allait bien à la nébuleuse Allemagne !

Comme elle se sentait à l'aise avec cet indéterminé qui satisfait à tout, avec ce *Deus ex machina* de la métaphysique et de la cosmogonie pessimistes, elle dont l'histoire depuis l'époque où Rome perdait ses légions dans la sombre Hercynie, jusqu'à nos jours où une formidable armée paralyse l'Europe et nous fait l'effet d'un non-sens, d'un défi jeté à la civilisation dont nous sommes si fiers, se déroule sans cause et sans but comme par une série de coups de hasard, dans un embrouillement et une indécision qui cachent à l'historien la loi maîtresse du développement de cette étrange et grande nation, de cette *officina gentium*, presque aussi mystérieuse aujourd'hui qu'au temps de Tacite ! Car elle est un tissu de contradictions ; si vous l'étudiez au point de vue politique, qu'y trouvez-vous ? l'hégémonie militaire de la Prusse se dessinant au XVIII^e siècle, un instant compromise par Napoléon, mais reprenant bientôt ses avantages et s'affirmant victorieusement à Sadowa, puis à Sedan ; au point de vue scientifique ? des Universités glorieuses, indépendantes et riches, d'où jaillit à flots la lumière, Heidelberg, Munich, Leipzig, Berlin, où trônent les plus illustres professeurs, où accourent des étudiants de tous les pays, où se fabriquent avec une étonnante fécondité les théories et les hypothèses ; beaucoup de travail et d'érudition, peu de génie ; au

point de vue artistique? la patrie de la musique, de la musique pure, de la sonate et de la symphonie, la patrie de Beethoven, de Mendelssohn, de Weber, de Schumann et de Wagner; vous avez là une manifestation bien à part de l'esprit germanique, il a pris des ailes, il a dépouillé la lourdeur et l'inflexibilité, il les a délaissées pour la grâce et la fantaisie, il a, si merveilleusement parlé cette langue suprême de toute l'humanité qu'il semble qu'on ne pourra jamais dépasser les maîtres allemands, de même qu'avec les Grecs, la sculpture paraît avoir atteint la limite même de la perfection, et ce sera peut-être un jour le plus beau titre de gloire et la caractéristique de la race; au point de vue philosophique et religieux? tous les systèmes et tous les dogmes, un mélange bizarre et disparate, des matérialistes, des spiritualistes à côté de piétistes et de mystiques, et de l'ensemble se dégage une tendance générale, le panthéisme.

Celui-ci règne sans conteste depuis plus de cinquante ans; de ses adeptes il a fait des sujets soumis, il leur a inspiré la résignation consciente à l'assujétissement, il leur a donné la raison, d'être de l'État et les a aidés à en supporter les charges.

D'ailleurs, il affranchissait et émancipait les consciences, débarrassait les plus timorées d'un christianisme étriqué en leur fournissant les éléments d'une nouvelle morale et préservait les autres de la gangrène d'un matérialisme brutal. Il s'emparait des faits acquis par la science positive et lui imprimait un prodigieux élan en affirmant la parfaite stabilité, la divinité même, si l'on peut dire, de ses lois, manifestations

objectives de l'éternelle et immuable volonté du Dieu Univers. Son action a été profonde et forte, il a pénétré toutes les classes et toutes les sectes : grâce à lui le peuple a pu s'éclairer et s'instruire sans tourner, comme chez nous, à l'athéisme ; grâce à lui les étudiants et les Universités sont plus patriotes (1) que travaillent à l'amélioration du sort de l'ouvrier sans chercher à l'éblouir par des promesses révolutionnaires ou anarchistes; grâce à lui toute la nation, Bavarais, Wurtembergeois, Hanovriens, Saxons et Prussiens sont unis par la même confiance en leur avenir prédestiné, en leur rôle déterminé à l'avance, et se considèrent dans leur totalité comme un facteur que nulle puissance ne saurait rayer de l'évolution cyclique du monde. Le déterminisme, loin de les émouvoir, les affermit dans leur foi. Quel spectacle pour nous, Français, et combien profonde nous apparaît la différence qui existe entre ce peuple et nous lorsque nous examinons ce qui se passait en France à la même époque ! Comme alors semblent chimériques les utopies de 1848, quand nous croyions l'Allemagne mère pour une révolution analogue à la nôtre et quand nous pensions pour un mouvement de la nation tout entière les coups de tête de quelques étudiants mécontents du joug prussien et les timides récriminations de quelques bourgeois outrés du sans-

(1) « Il est évident que, du point de vue de notre doctrine plus que des autres, l'absolu dévouement de la personne au tout est possible. » Von Hartmann, *Philosophie de l'inconscient*. — Voyez aussi les pages 190, 191 du *Fondement de la Morale* de SCHOPENHAUER.

gène de leurs petits princes. De l'autre côté du Rhin la philosophie n'a pas cessé d'être conservatrice; chez nous, elle a peu à peu sapé et miné les institutions et les croyances, elle a été progressiste et radicale.

L'électisme n'avait pas abouti, son fondateur espérait le répandre et l'ériger en doctrine nationale; en réalité, il n'est pas sorti de l'Université, il n'a pas laissé de traces dans la littérature. Or c'est par la littérature qu'on peut le plus certainement juger de la force de pénétration d'une doctrine ou d'un système. Il faut, pour qu'une philosophie obtienne les suffrages et soit consacrée par le succès dans notre pays, qui a produit Descartes et la logique de Port-Royal, qu'elle présente des déductions claires basées sur des axiomes évidents et des inductions rigoureuses appuyées sur des faits certains: le spiritualisme de Cousin, la psychologie éclectique, qui reposait beaucoup sur des mots, nullement sur l'expérience, ne remplissait pas les conditions voulues; la méthode scientifique, au contraire, qui, dans le domaine de la pratique, avait conduit à des résultats surprenants, à des découvertes dont l'éclat et la valeur frappaient les plus indifférents, s'imposait de plus en plus.

Ce ne sont plus comme en Allemagne des préoccupations théologiques, morales ou politiques qui déterminent la victoire de telle ou telle doctrine, ce qu'on réclame avant tout c'est la rigueur, la précision et la clarté des raisonnements, et la simplicité des définitions, qualités qui conviennent à la tournure positive que prirent les esprits au sortir de la crise romantique.

La religion tombait en désuétude, l'Église n'avait pas su reconquérir son ancien prestige que la Révolution lui avait enlevé; un Montalembert et un Lamennais prêchaient dans le vide, la très riche bourgeoisie et l'aristocratie catholique les écoutaient à peine, la jeunesse portait ailleurs ses vues, ses espérances et ses ambitions, la science captivait et accaparait les intelligences les mieux douées, la politique devenait le refuge des ambitieux médiocres, la majeure partie, j'entends parmi les classes éclairées, de la nation, lassée par les bouleversements qui s'étaient succédé depuis 1789, se laissait gagner par le scepticisme et l'indifférence pour tout ce qui touchait à l'État, à sa vie présente ou à venir, et il ne lui restait que la foi au travail, une foi aveugle. Elle avait fait du savant moderne son idéal et était toute disposée à recevoir de la bouche d'un savant les vérités nouvelles auxquelles elle aspirait.

Auguste Comte, mathématicien, ingénieur, fut l'homme de la situation; ainsi que Schopenhauer, il reste longtemps dans l'obscurité, mais son disciple Littré s'empare de ses idées, les divulgue dans ses écrits sous une forme simple et concise et bientôt la théorie positiviste compte ses adhérents par milliers. Quel fut l'effet produit?

WV***.

(A suivre.)

PARTIE LITTÉRAIRE

LE FAKIR

COMME la Haine avait mis son poing sur les races,
 Que les Omrah's pour qui fleurissent ces splendeurs
 Se détournèrent de leurs rosiers sur les terrasses
 Et courraient vers le sang comme des chiens rôdeurs,

Que partou, du Kounda, du Koultar angulaire
 Et de l'épieu que sur le tigre il essaya,
 L'homme chassait à l'homme et que dans sa colère
 Parmi les Pouranas hurlait Cartikéa,

Loin des cruels galops du cavalier mahratte,
 Pour oublier les deuils de ce qui fut Kachmir,
 Et les sanglots du Tadj et ceux du Goufétrate,
 Le fakir misérable et nu voulut dormir.

Il choisit donc près du palais, sous les narraques,
 Une dalle au hasard dans le chemin par où
 Les éléphants vont boire au fleuve, et sans harangues
 La déplaça, puis de ses mains creusa le trou.

Et quand sa tombe fut assez longue et profonde
 Et qu'on eut apporté le coffre qu'il fallait :
 — O soleil ! que la nuit tous les deux nous confonde,
 Cria-t-il, se tournant vers le mont violet.

Après quoi, dédaigneux de la crainte imbecile
 Bonne pour les Qudrâs qu'on voit au bord des puits,
 Il repla sa langue en sa gorge, et docile,
 Se fit boucher l'oreille et la narine ; puis

Ses deux yeux s'étant clos à la clarté vibrante,
 Avant même qu'un pli de sa face frémit,
 Tel un enfant que rien encore n'épouvante,
 Comme il avait voulu dormir, il s'endormit.

Or, quand on referma sur lui la tombe vile,
 Qu'on replaça la dalle, à ce même moment
 Tout sous le ciel, tout au palais, tout dans la ville
 S'empourpra, fut lumière et gloire et flamboiement.

Et repant sur sa tour où le soir il respire,
 Le fer Djahir-el-din Mohammed, en habits
 De plaisance, sourit de se voir un empire
 Qui n'était que saphirs, diamants et rubis !

Et des mois, puis des mois furent sans que la pierre
 Fût levée et qu'on eût marqué même l'endroit
 Où le fakir dormait, la paix sous sa paupière
 Et la terre pesante, lourde au cercueil étroit.

Mais un jour, comme l'œuvre effroyable était faite
 Et qu'après le triomphe éphémère et les chants,

*La mort avait repris la plaine et jusqu'au faite
Remersé le palais sur d'autres murs penchants,*

*Voici que des bandits riant en leurs pensées
Troublèrent son sommeil d'une vague rumeur
Et que du ciel entra sous les dalles brisées.
Ils cherchaient les Trésors, ils eurent le Dormeur.*

*Et longtemps ce dormeur qu'un rêve encore égare
Autour de lui chercha la ville et les Omrahs
Et les chariots blancs que les beaux de Nagare,
Traînent sous l'œil distrait des Gais au poil ras.*

*Puis un éclair, soudain, passa dans ses prunelles ;
Il comprit, et hagard d'avoir tout embrassé,
La désolation des guerres fraternelles
Et l'avenir sanglant et le sanglant passé*

*Il rentra dans sa fosse où pour des ans sans nombre
S'étant enveloppé la tête d'un lambeau
Et repleyé, les mains aux genoux, dans son ombre :
— Fils, leur commanda-t-il, refermez le tombeau.*

ROBERT DE LA VILLEHÉRVÉ.

HISTOIRES INCROYABLES

A BRULER

(Suite.)

Vivre dans son atmosphère, me baigner dans les ondes de sa voix, dans les fluidités exquises de son

regard, voilà ce que je rêvais... et elle m'eût refusé ce bonheur. Pourquoi donc ?

VII

Je ne la vis que vingt-quatre heures plus tard.

J'étais complètement rétabli : même jamais je ne m'étais senti si fort, si ardent. Je sentais circuler en moi la force vitale, chaude, vibrante.

Georges vient me chercher dans ma chambre pour me conduire à la salle à manger où Sitâ nous attendait.

— As-tu parlé de moi à ta sœur ? lui demandai-je avec la désinvolture d'un homme sûr d'avance du succès.

Il secoua la tête et ne me répondit pas : mon cœur se serra et je pâlis. J'eus alors la notion d'un danger inconnu, contre lequel je serais impuissant à lutter ; ce fut comme une jalousie dont l'objet réel m'échappait, mais qui me causait une intolérable souffrance.

J'entraî. Sitâ était debout, et alors, mieux encore que dans le premier trouble du réveil, je vis l'adorable perfection de cette créature, qui peut seule caractériser le mot prononcé par son frère — la prêtresse.

Dans l'élançement de sa taille souple, dans la ligne de ses épaules, de son cou, de son corsage, dans la rectitude adoucie des plis de sa robe, il y avait je ne sais quelle placidité religieuse qui troublait et attirait à la fois. Ses cheveux noirs, par un arrangement non cherché, faisaient à son front un bandeau mystique, et dans ses yeux profonds et doux, le regard se perdait, ainsi qu'il arrive, lorsque le soir, par lan-

taisie, étendu sur le dos, on plonge dans les gouffres de l'immensité nocturne.

Elle ne me tendit pas la main, je ne lui offris pas la mienne : je ne me sentais pas le courage des banalités.

Lorsque nous fûmes assis, j'attendis qu'elle parlât, certain de retrouver au premier mot prononcé la note dont en moi j'avais conservé l'écho.

— Monsieur, me dit-elle, mon frère, qui vous aime beaucoup, a bien voulu me consulter à votre sujet. Est-il bien vrai que vous soyez décidé à par-tager nos travaux et nos études?...

J'hésitai à répondre. Je venais de faire une remarque nouvelle. Sa voix — cette voix qui dut être celle du Sphinx parlant à Œdipe — s'accordait, comme en une sorte de tierce, à celle de son frère ; et je sentis tout à coup que la mienne, intervenant, allait sonner faux ; et cette conviction, qui était exacte, s'imposa si fort à moi que je m'inclinai, sans prononcer un mot :

— Voulez-vous me permettre, reprit-elle, de vous faire connaître mon impression, en toute franchise : j'espère que vous ne vous en blesserez pas, puisqu'en réalité mes objections s'adressent moins à vous personnellement qu'à la race française à laquelle vous appartenez...

— Mais n'es-tu pas Français comme moi ? m'écriai-je étourdiment en m'adressant à Georges.

Il sourit et, me touchant doucement le bras :

— Ecoute ma sœur, fit-il.

— Nous sommes Français en effet, reprit Sitá. Mais

qui sait exactement quelle est sa descendance ? En ce moment, il s'agit non de nous, mais de vous seul. Eh bien, je crois que vos qualités même, inhérentes à votre origine toute gauloise, toute parisienne, sont un grand obstacle à vos désirs. En l'étude qui vous attire, vous voyez surtout le côté philologique... et même si j'en crois certains mots qui vous sont échappés pendant votre léthargie, vous êtes surtout entraîné par la curiosité innée en tout homme, curiosité du mystère, de l'occulte... Répondez-moi franchement, ne vous imaginez-vous pas, d'aventure, que la connaissance profonde de langues orientales peut donner, aux adeptes, accès dans un monde surnaturel, où s'acquiescent des pouvoirs... magiques. Et ne serait-ce pas là, dites-le moi, la raison vraie de votre ardeur de néophyte ?...

A ce moment, ses yeux étaient fixés sur moi, et, chose singulière, il me semblait que je sentais sur mon front, sur mes tempes, les effluves réels, matériels, tangibles et touchants de ce regard : et mon émotion fut telle que je répondis vivement :

— Vous lisez donc dans ma pensée ?

Puis je m'arrêtai brusquement, ennuyé de la vibration inharmonique de ma propre voix.

Ses paupières se baissèrent, et elle reprit doucement :

— Vous voyez bien que déjà vous m'attribuez, je ne sais pourquoi, un pouvoir surnaturel. Quoi qu'il en soit, mon observation a touché juste...

— Est-ce donc un crime, m'écriai-je, que de rêver l'élargissement des facultés dont vous a doué la nature ?

— Non, certes, dit Sitá. Le devoir de l'homme est de devenir meilleur, et tout ce qui est bon est puissant. Mais si cette puissance peut être acquise — ce que je n'affirme ni ne nie, bien entendu, consciente que je suis de mon ignorance — elle n'a de valeur qu'en raison du résultat cherché ! Supposez un instant que vous soyez doué d'un pouvoir supérieur, en de certaines proportions qui vous permettent de changer plus ou moins l'ordre de la nature — supposez que vous puissiez... tenez... vous traverser instantanément d'un lieu à un autre, pénétrer à travers les corps matériels, ou bien encore découvrir les trésors cachés... que sais-je ? Je cherche dans les actes légendaires des magiciens ce qui pourrait convenir à ma thèse... je vous demande de dire quel usage vous feriez de ce pouvoir...

Je balbutiai, ne trouvant pas la réponse topique :

— Vous exploiteriez votre force, reprit Sitá, à conquérir la gloire... vous voudriez être puissant parmi les puissants... je ne vous parle même pas de richesses, de luxe, de satisfactions matérielles. Vous pouvez être assez généreux pour les mépriser... Mais n'exploreriez-vous pas un infini bonheur à devenir l'idole de vos contemporains, à les dominer de toute la hauteur de votre énergie, à vous entendre saluer Maître, Roi... ne concevez-vous pas dans votre cerveau les joies immenses du pouvoir accepté, respecté... de l'universelle acclamation, vous saluant au passage, du salut de tout un peuple enthousiaste... dites... est-ce que vous repousseriez ce rêve ?...

— Fallût-il ma vie pour en obtenir la réalisation,

m'écriai-je dans un transport dont je ne fus pas maître, je suis prêt à la donner...

Et, frémissant, emporté par l'illusion splendide et dominatrice, je regardai Sitá, hardiment, comme pour lui offrir de partager avec moi cette puissance...

— La science que vous cherchez, reprit-elle plus froidement, impose à l'homme l'abnégation la plus absolue le renoncement complet, irrémédiable, à toute ambition et à tout égoïsme. Son acquisition a pour condition première la conception de la charité, de l'amour d'autrui, du sacrifice, en leurs acceptations les plus profondes. Toute science donne puissance, ceci est un axiome. La nôtre ne donne puissance que pour le bien... le bien de l'humanité tout entière. S'il pouvait arriver — ce qui est impossible — qu'un de ceux qui la possèdent conservât une pensée d'intérêt personnel, par ce seul fait, il ne serait plus qu'un ignorant et il retomberait plus bas que le plus bas des parias et des esclaves... Voilà ce que vous ne saviez pas, monsieur, lorsque vous avez demandé à mon frère de partager nos travaux, voilà ce qui m'engage à lui donner le conseil de vous mieux avertir que je ne le puis faire moi-même. Réfléchissez donc, et encore une lois, pardonnez-moi...

— Réfléchir ! m'écriai-je. Mais vous ne m'avez donc pas compris ! Sais-je seulement ce que je veux ? A mon tour, ne vous blessez pas si je vous dis que vous m'avez tendu un piège... Quel homme eut entrevu, sans frissonner de passion, le tableau que tout à l'heure vous traciez devant moi... alors que vous me

jetiez en des horizons de gloire et de puissance où l'âme sent le vertige. Et de cette puissance, qui vous dit que je ne rêvais pas, dès lors, dans une vision rapide, de n'en user que pour le bien d'autrui... mais je ne veux pas discuter. Je m'étais mépris, j'ai butté contre l'obstacle que vous-même placiez devant mes premiers pas... je reconnais mon erreur, je la confesse, je la maudis. La voie où je me veux engager est autre, je l'accepte, avec ses souffrances, avec ses renoncements, avec son martyre, s'il le faut... Vous l'avez dit, je suis un néophyte, un apprenti, un enfant... mais puisque tous deux vous apprenez la charité, l'essentielle bonté, pourquoi repousseriez-vous mon bon vouloir et ma sincère résolution? Je vous en supplie... Georges le sait, je n'ai point de but dans ma vie. Je me sens attiré vers ces travaux par une attraction puissante... Quel que soit votre chemin, je veux le suivre... et si je n'y rencontre que souffrance et désillusion, eh bien ! vous m'abandonnez, et sans un soupir, sans un reproche, je vous verrai partir seuls pour les régions lumineuses où je n'aurai pu vous suivre ! — Poète ! fit Georges en riant.

Poète, peut-être, mais surtout... dirai-je amoureux ! non, le mot ne rend pas l'exquis et poignant sentiment qui m'envahissait de plus en plus. Je ne m'appartenais plus : je me sentais devant elle humble comme le valet qui tremble d'être chassé ! Ah ! je l'aimais, je l'adorais... comme je l'aimé et je l'adore à cette heure où n'ayant pris de son trésor de science que la parcelle maudite, je m'en vais affronter la mort pour me rapprocher d'elle !

A cette tirade romantique, Sitâ n'avait rien répondu : mais j'avais vu se répandre sur son visage un voile d'indiscible tristesse. Craignant de l'avoir blessée par quelque expression trop vive — que je m'essayais d'ailleurs en vain à retrouver dans ma mémoire — je me tus à mon tour.

Mais Georges, devant mes préoccupations, mit la conversation sur un autre sujet, et nous causâmes du passé de mon enfance, tandis que Sitâ, toujours silencieuse, semblait absorbée en une méditation intime.

Tout à coup, à côté, au-dessus de nous, — je n'aurais pu dire alors d'où cela venait — jaillit le son clair, mais extrêmement doux, d'une clochette ; c'était comme si on eut frappé légèrement d'une lame de couteau un verre d'une exceptionnelle finesse, cela et autre chose cependant, un son plus pur, plus éolien.

Sitâ et son frère tournèrent brusquement la tête et se regardèrent. La jeune fille était un peu pâle. Elle semblait interroger Georges des yeux. Il dit seulement :

— Oui, oui... va !

Sitâ se leva : comme par un mouvement instinctif, ses deux mains se croisèrent sur sa poitrine, et de son pas lent, mais ferme, elle sortit de la pièce.

Georges l'avait suivie du regard, et je lissais sur son front une sorte d'inquiétude :

— Qu'était-ce donc que ce coup de clochette ? lui demandai-je. Un appel ?

Il me considéra, comme si tout d'abord il n'eût pas compris ma question. Puis il répondit :

— Oui, un appel...

— J'aurais juré, repris-je, que cette clochette avait tinté ici même, dans l'air qui nous environne...

Georges me prit la main et, d'un ton plus sérieux qu'à l'ordinaire, me dit :

— C'est un appel. Je ne puis rien te dire de plus.

Et entre nous le silence s'établit de nouveau, lui jetant les yeux vers la porte par laquelle Sitâ était sortie, moi, immobile et oppressé, comme si tout à coup je m'étais trouvé sur le seuil de l'inconnu.

Un quart d'heure s'écoula qui me parut un jour.

Puis du dehors, à travers la porte, Sitâ appela son frère qui se leva aussitôt et disparut à son tour.

Resté seul, je laissai tomber ma tête dans mes mains. Que disait Sitâ à son frère ? Avait-elle deviné mon secret, et allait-elle prononcer l'ordre de mon exil ? Et à cette pensée, j'éprouvais une telle douleur que je me sentis mourir. M'étais-je donc si vite si naïvement trahi ? Quelle jeune fille ne se fût pas trouvée blessée d'un aveu aussi brusque, aussi brutal pour mieux dire ?

Hélas ! je ne la connaissais pas encore, et j'ignorais de combien de vanité stupide était faite ma crainte.

Georges revint bientôt et me dit :

— Sitâ restera dans sa chambre toute la journée. Si vous le voulez, nous irons prendre l'air, comme jadis, quand mon père vivait...

— Soit, lui dis-je, mais m'excuserez-vous de vous adresser une question ?

— Laquelle ?

— Ma requête est-elle définitivement rejetée ?

Il fixa sur moi son regard doux et bon :

— Demain, dit-il, vous pourrez commencer vos études.

Je poussai un cri de joie en le remerciant avec effusion.

— Ne vous hâtez pas de vous réjouir, reprit-il ; qui sait si toute votre vie vous ne regretterez pas d'avoir obtenu ce consentement.

Oh ! je ne l'écoutais pas, je ne l'entendais pas. Elle m'accueillait, elle ne me chassait pas ; j'allais, à chaque heure, vivre de sa vie !

Et maintenant je sais que Georges disait vrai..

Je ne regrette rien, mais je suis perdu !...

VIII

Mon installation s'effectua rapidement. Un appartement se trouvait libre sur le même palier. Je l'occupai immédiatement. Il fut convenu, à ma grande joie, que nous prendrions nos repas en commun. Les études devaient occuper tout notre temps. En somme, j'étais l'hôte de Georges et ne rentrais chez moi qu'il le soir.

Alors commença pour moi une année qui fut toute de délices : j'avais accepté dans sa réalité ce rôle d'élève que j'avais sollicité ! Elève à la fois de Georges et de Sitâ, celle-ci se chargeant plus spécialement de la haute surveillance de mes études. Certes, le Parisien qui eut pénétré à l'improviste dans cet appartement, où deux jeunes gens et une jeune fille passaient presque en totalité leurs journées, eut été bien surpris. Auprès de la bibliothèque où se tenait le plus souvent

Sitâ, étudiant des manuscrits, prenant des notes, creusant jusqu'au tuf la science des anciens aryens, Georges, dans un cabinet où se trouvaient seulement deux bureaux et quelques chaises, me faisait la leçon comme à un écolier.

Tout d'abord, il m'avait été imposé d'apprendre l'anglais, non seulement dans son vocabulaire courant, mais surtout dans sa terminologie scientifique et métaphysique. Malgré l'effrayante aridité de cette tâche, je l'accomplissais avec une ardeur joyeuse. Les Hindous modernes, m'avait expliqué Sitâ, commentent en la langue de leurs dominateurs les antiques écrits dont les originaux, cachés dans les Temples de l'Inde du Sud, ne sont pas encore livrés au public. Il importe donc, pour pénétrer plus avant dans les arcanes de la science sacrée, de comprendre par quelles expressions des langues occidentales, ils traduisent les idiotismes philosophiques dont, à *priori*, le sens peut nous échapper. Et, de fait, quoique en six mois je fusse parvenu — tant était grande ma persévérance — à lire couramment n'importe quel texte anglais, dès que j'ouvrais une œuvre due à un Hindou et traitant des théories bouddhiques, il me semblait pénétrer dans un monde inconnu où tout n'était que nuages.

Je compris alors la parole de Sitâ, alors qu'elle avait opposé à mon désir ma qualité de Français : il y a en nous une netteté de déduction, une mathématique de bon sens, si je puis dire, qui s'accorde mal de la ténuité des argumentations métaphysiques, de la délicatesse du fil qui unit une idée à

une autre : ayant le génie de l'assimilation, il nous manque par cela même la patience des lentes argumentations.

A tout instant, il me semblait avoir compris, dans son ensemble, le système cosmogonique et historique des Hindous et je l'exposais, victorieux, dans un flux de paroles qui s'enchaînaient, croyais-je, selon les règles d'une logique inflexible.

Alors intervenait Sitâ. C'était le soir, alors que le travail actif avait cessé, et que tous trois nous demançons à la conversation un délassement à nos silences du jour. Je parlais : fier de moi, j'entendais prouver que j'avais posé le pied sur le seuil du temple où — dans ma pensée — j'entretrais en triomphateur, avec Elle ! Et voici que d'un mot, Sitâ me rejetait dans les profondeurs de mon ignorance. Je l'écoutais, ravi même de ses critiques, savourant cette voix qui était ma vie. L'avouerais-je ? j'entendais la mélodie, notant une à une ses finesses, ses rythmes, ses arabesques musicales qui me charmaient et m'enivraient.... et de l'autre science je percevais bien peu de chose.

Cependant peu à peu la lumière se faisait en moi : j'avais franchi un premier pas, car j'avais perdu cette conviction que la science moderne — j'entends celle des Occidentaux — science purement matérielle, positiviste et qui se tient à l'écart de toute spéculation métaphysique — fût le dernier mot de la connaissance humaine. Mon horizon s'était subitement élargi et j'avais admis la possibilité d'une science plus haute, touchant à la destinée des Êtres ; j'avais entrevu — non sans quelque effroi — le cycle sublime dans lequel se

meut la vie — de la Matière à l'Esprit — depuis les manifestations les plus grossières jusqu'à la dilatation la plus infinitésimale, jusqu'à l'Unité !

Cette science était-elle encore en son enfance et ne se développerait-elle que lorsque la science purement matérielle aurait résolu sa dernière équation ? Je percevais maintenant, en me pénétrant des écrits hindous, l'existence de personnalités mystérieuses, adeptes de la science pure et doués de pouvoirs qui, sans excéder les facultés de l'humanité, en constituent au contraire le développement, mais poussé jusqu'à des limites qu'il ne nous est pas encore donné d'atteindre, en l'état de civilisation toute matérielle où nous vivons.

Je fus frappé alors de la lumière, jetée tout à coup sur le monde des forces spirituelles, par les phénomènes d'hypnotisme, de suggestion, d'influence des médicaments à distance, que nos professeurs étudiaient aujourd'hui dans les hôpitaux : il y avait là pour moi la démonstration éclatante d'une puissance psychique, dont les effets, soumis à l'expérimentation exacte, pouvaient et devaient être formidables.

Les adeptes Hindous — ceux qu'on désigne sous le nom de Mahatmas — sont-ils en possession de la totalité de ces Forces, où n'en ont-ils acquis encore que quelques parcelles ? Quoi qu'il en soit, j'avais la conviction qu'il leur était permis d'accomplir tels actes qui, à mes yeux, semblaient des miracles, et qui cependant pouvaient s'expliquer par le développement supérieur de la puissance fluidique ou psychique.

Quand je soumis ces idées à Sitâ, elle s'efforça de m'en détourner, — non qu'elle en niât la justesse, du moins sous certaines réserves, mais elle me dit :

— Mon ami, si vous travaillez avec nous pour acquérir la puissance, vous faites fausse route.

— Quel est donc votre but ? m'écriai-je.

— Le bien de tous, répliqua-t-elle en fixant sur moi ses grands yeux noirs.

— Mais ne sais-je pas moi-même que vous possédez déjà des facultés supérieures, conquises par votre persévérance... Ne sais-je pas que vous êtes en relation, par une sorte de télégraphie psychique avec les Adeptes de l'Inde, ne sais-je pas que, si quelque communication vous doit être faite, vous êtes avertie par le son d'une clochette aérienne ?... ne sais je pas enfin que certaines lettres, adressées par vous aux Indes, reçoivent leur réponse sans que les délais — réguliers, matériels, humains — soient écoulés — et n'est-il pas naturel que je désire, moi aussi, obtenir cette multiplication de facultés...

— C'est-à-dire, reprit Sitâ en souriant, que vous me prenez pour une magicienne et que vous voulez devenir vous aussi un magicien...

— Pourquoi non ? En vous rien ne peut être criminel... C'est vertu que de vous imiter et de vous suivre...

Et en lui parlant, je m'efforçais de mettre toute mon âme sur mes lèvres. Comprenait-elle l'amour profond que je lui avais voué ? Comprenait-elle pourquoi je me soumettais à cette claustration, pourquoi je me rapetissais à ce rôle de disciple auquel on mesure la

science, comme s'il n'était pas capable de la supporter, pourquoi enfin je voulais — oui, je voulais maintenant — posséder cette puissance que je devinais... et qui me ferait son égal, sinon son maître.

Ah ! que j'eusse donné ma vie pour la voir à son tour, attentive à mes leçons, témoigner par son attention de son admiration attendrie ! Quelle torture c'était pour moi, quand je m'épandais en théories qui me paraissaient sublimes, que de surprendre au coin de sa bouche un sourire amicalement ironique.

Ce soir-là, profitant de la familiarité qui peu à peu s'était glissée entre nous, j'insistai. Je lui reprochai son orgueil. Pourquoi ne me croyait-elle pas digne de m'élever, comme elle, comme son frère, jusqu'aux plus hautes sphères de la métaphysique ? Est-ce que je niais, est-ce que je discutais seulement les principes que j'avais acquis d'elle ? Est-ce que je n'admettais pas comme une vérité l'existence d'une force spirituelle indépendante de la forme physique et pouvant, par la méditation, par l'étude, par la volonté, s'élever de plus en plus ? Est-ce qu'au-dessus de cette forme physique et de cette force vitale, je n'acceptais pas l'existence de la conscience, expression suprême, quant à la créature humaine organisée, de la force psychique liée au corps ? Est-ce que je me refusais à concevoir l'existence de races supérieures à la nôtre, purement spirituelles, et s'élevant par une évolution admirable à la fusion de l'Esprit individuel dans l'Esprit Universel et non différencié ?

Je disais tout cela, passionnément, comme si chaque mot n'avait eu qu'une seule signification :

Amour ! — Comme si, en défilant sa science, je l'eusse défilée elle-même.

Et elle ne me répondait pas, s'absorbant dans une méditation qui mettait à son front un pli douloureux. Je lui faisais pitié, sans doute !

Je m'irritai alors, je m'emportai, je l'accusai d'égoïsme et d'insensibilité. Je n'étais plus, après tout un enfant auquel on fit la leçon, un gamin dont on dirigeait les lectures. J'en savais assez maintenant pour avoir droit à la science totale... et je la réclamais... et je l'exigeais...

Si tu me dit :

— Pas encore !

— Mais pourquoi ? pourquoi ?

Elle se leva, me regarda en face et me répondit :

— Parce que vous n'êtes pas bon !

Je reculai, foudroyé non pas seulement par ce mot horrible, mais par l'irradiation de son regard qui glaça mon cerveau. Je crispai mes deux mains sur mon visage pour me soustraire à cet effet ; et après quelques secondes, pendant lesquelles il me sembla que j'endurais les affres de la mort, je regardai de nouveau. Elle avait disparu.

Georges me prit les mains, s'efforçant de me ramener au calme. Son intervention ne fit que m'exasperer davantage. Je m'exhalai contre lui en reproches furieux. C'était à son influence que je devais la haine de sa sœur. D'ailleurs n'était-ce pas un crime que de condamner une jeune fille à ces études arides et sans but ? Était-ce là le rôle d'une femme dans la vie ? S'il était, lui, sous l'influence de charlatans que

je ne connaissais ni ne voulais connaître, avait-il le droit de leur livrer l'âme et l'intelligence de Sitâ ? Fallait-il que j'en vinsse à lui attribuer je ne sais quelles ambitions égoïstes, pour la satisfaction desquelles sa sœur n'était qu'un instrument?...

Georges m'arrêta d'un geste :

— Écoute, me dit-il. Je ne te répéterai pas les dernières paroles de ma sœur. Je veux espérer qu'elle se trompe. Ne me force pas à la croire. Lorsque tu as demandé à étudier avec nous, tu as été soigneusement, sincèrement averti. La science est une arme à double usage, selon les mains qui la tiennent, épée de l'archange ou poignard de l'assassin. Songes-y. Le mythe d'Hercule hésitant au carrefour, est profondément humain : deux routes s'ouvrent devant toi, l'une, la nôtre, mène à la Bonté suprême, au Bien... l'autre, je te laisse à comprendre où elle conduit... Seulement souviens-toi que, selon la route choisie, tu devras ou nous suivre ou... te séparer de nous...

IX

Oh ! combien fut atroce cette nuit, où je m'interrogeai, face à face avec moi-même. Et ce que j'écris ici n'est pas une vaine métaphore.

Oui, cette nuit-là, j'eus la notion positive, indiscutable du phénomène que j'ai tant étudié depuis, et dont tout à l'heure je vais poursuivre la réalisation jusqu'à la limite suprême, ou la Vie et la Mort ne sont séparées l'une de l'autre que par un point mathématique.

Donc j'étais rentré dans mon appartement, énérvé,

fiévreux, sentant dans ma poitrine un foyer de colère qui ne se répandait pas au dehors, mais dont au contraire je sentais la flamme me brûler tout entier, la chaleur courir le long de toutes mes fibres, pénétrer dans les replis de mon organisme, j'étais en ce moment comme une chaudière qui porterait son foyer en elle-même et qui n'aurait point de soupape d'échappement.

Tout mon être physique était en quelque sorte distendu par une pression trop forte.

JULES LERMINA.

(A suivre.)

LA VICTOIRE

LE Mage d'aujourd'hui, penché sur le Mystère,
Dérobe aux Sphinx muets les Arcanes des choses :

Les lèvres de la Nuit par son baiser décloses
Laissent le Jour immense illuminer la Terre.

Cabbalistes, sursum ! il n'est plus temps de taire

Aux peuples moribonds la Merveille des Gnosés :

Voyez à l'Orient ces feux d'apothéoses,

Nimbés promis au front du réveur solitaire !

Solar, Apocalypse, ô Lumières, sans trêve

Rayonnez, rayonnez sur notre Crépuscule !

Après quatre-vingts ans, le Siècle enfin se lève.

*Le sinistre Sathan qui ricanait recule
Les Prêtres d'Alohim triomphant, et l'Aurore,
Grand aigle éclaboussant les Ténébres, s'essore.*

EDMOND FAZY.

LA CAUSE

De tout temps subsistait une essence première,
Deux fluides unis, la vie et la lumière,
L'une ayant fécondé l'autre de ses rayons
La matière surgit. Le globe où nous fuyons
Fut lancé dans les airs en vivante étincelle
Déchet de ce foyer lumineux qui ruisselle
Et par la loi des corps tendant à s'épurer
Rejette tout ce dont il se voit saturer.
Ainsi furent créés ces millions de mondes
Qui balancent dans l'air leurs rochers et leurs ondes
Epanes du soleil, fruit de l'enclanchement
De son insatiable et long enfantement.

M^{me} ROGER DE NESLE.

BIBLIOGRAPHIE

Trois Nouvelles, par MANOEL DE GRANDFORT. — Librairie de l'Art,
29, Cité d'Antin.

La semaine dernière, flânant à la *Librairie de l'Art*, j'avise les exemplaires frais éclo d'un volume à la couverture galamment illustrée par H. Gray.

— Ce sont les envois de l'auteur, me dit l'éditeur,

de la cité d'Antin, un hermite qui vaut bien celui de la Chaussée.

Je prends un volume et je lis : *Jacques Sauré*. — *Première aventure*. — *Mariage d'amour*. Trois Nouvelles signées Manoel de Grandfort.

Indiscret, comme il convient, j'ouvre et vois cette dédicace, écrite d'un trait solide, mais fin : *A mon ami X... son ami, Manoel de Grandfort*.

Son ami ?

Eh ! non ! — Non, non, non !

Son amie.

Il manque un e en ceci.

Car Manoel de Grandfort a le bonheur de n'avoir pas l'honneur d'appartenir au sexe à qui les Lettres doivent *l'affaire Colombine* ! Manoel de Grandfort est une femme, l'auteur très délicatement féminin d'*Octave* et de *Ryno*, de *l'Autre monde* et de la *Cousine d'André*, romans romanesques en leur vérité simple, pages émus où la femme éclate à chaque ligne, où forme et pensée prouvent la femme, la femme qui se dénonce par sa ponctuation même.

En effet, où nous mettrions une virgule, la femme met un point d'exclamation. Et, entre parenthèses, comme elle le place bien !

Tu auras beau te cacher, violette, ton parfum te trahira toujours, trahison qui est ta gloire et notre bonheur. Jamais Sévigné ne se fera prendre pour Cornélie. Donc il s'agit ici d'un bouquet d'Eternel féminin. Respirez-le, car il embaume !

La plus belle qualité de la femme est de ne pas être homme, a dit Gautier. Et l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* s'y connaissait.

Jacques Sauré est un peintre dont M^{me} d'Armailly fait tressaillir la palette... et le cœur. Et, tout en produisant son chef-d'œuvre, le portrait de *la femme au manteau de velours*, l'artiste devient fou d'amour. Pygmalion, « qui n'est qu'un enfant », il veut briser sa statue le jour où il s'aperçoit qu'il est loin d'avoir été le premier amant de sa maîtresse. Et le jour où la maîtresse apprend que son amant sait la vérité, elle cesse de l'aimer, cette créature si véritablement féminine « à qui l'on

ne plait qu'autant qu'on la croit d'une angélique pureté » observation profonde et vraie car toutes, au fond, sont ainsi ; toutes, elles regrettent l'ange !

Et l'analyse des combats déchirant ces deux êtres en proie à la dévorante passion, à la véritable passion, celle-là qui ne va pas sans contenir un dixième de haine, fait de *Jacques Sauriel* une page littéraire des plus captivantes, un chapitre de la douleur humaine des plus cruellement réels. Au reste, le portrait du peintre aussi bien que celui de son modèle sont figurines de ce temps et l'écrivain les a graphiées d'un trait si net que, pour ne les point reconnaître, il faudrait être aussi étranger au Salon qu'aux Salons.

Première aventure est le poème d'une âme toute neuve ferue d'une pantoufle rose, caligineuse d'illuminisme chaussée par certaine Rosine on ne peut plus moderne. Badingage, fantaisie, caprice, cela n'est rien et cela est exquis, plein d'agrément et de charme. Un petit pied monte si vite à la tête ! Et vous dansez si cruellement sur le cœur !

Mais le fin bijou, la perle rare est la troisième Nouvelle, *Marriage d'amour*, qui pourrait s'appeler *Grand-mère* et que nul ne lira sans en être profondément remué de la plus noble et de la plus saine émotion. Simplicité ! tu es le grand secret !

Alice, son mari Georges Brunières et son fils Francis, la tante Sarah et l'oncle Harry sont dessinés avec la plus spirituelle délicatesse. M^{me} de Varbes, la grand'maman dont le cruel orgueil est à la fin vaincu par la tendresse de nature, est gravée de main d'artiste.

En somme, trois fleurs de couleur et de parfum différents, mais toutes trois diaprées et du plus doux parfum. Et, qualité moins fréquente qu'on ne saurait imaginer, ce livre est écrit en français, l'auteur se servant simplement de notre belle langue claire pour dire ce qu'elle a à dire et se gardant bien de jamais demander des sièges dans le pathos de Madelon.

JULES DE MARTHOUD.

UNE IMPORTANTE DÉCOUVERTE

(Communication de M. CHARLES HENRY, à l'Académie

M. Charles Henry a présenté à l'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance du 22 décembre, trois instruments nouveaux : un *Cercle chromatique*, un *Rapporteur* et un *Triple décimètre esthétiques* et il a résumé la théorie qui doit prochainement être publiée en même temps que ces appareils :

M. Charles Henry fait observer que la science n'a point fourni jusqu'ici au peintre, des ressources techniques aussi complètes qu'au musicien. Les peintres ont très souvent besoin de la teinte complémentaire, c'est-à-dire de la lumière colorée qui, mélangée avec une autre, donne la sensation de blanc : ils doivent à chaque instant résoudre rapidement des problèmes de pouvoir éclairant, d'harmonies, de mélanges de lumières colorées et de pigments. Leurs solutions, parfois laborieuses, sont toujours empiriques, car elles dépendent, dans une certaine mesure, de l'individualité de l'artiste. Il était essentiel de pouvoir fixer les lois normales des compléments, des mélanges, des harmonies de lumières colorées et de pigments. C'est l'objet du *Cercle Chromatique*.

L'auteur pose le problème esthétique sous une forme nouvelle. Nos sensations et nos idées n'offrant aucune prise au calcul, il était urgent de les rattacher à des phénomènes susceptibles de mesure. Or, s'il est un fait bien établi par l'observation psychologique, c'est qu'il n'y a pas de sensation d'idée sans mouvement du sujet. Si on empêche les mouvements des organes des sens, on empêche la sensation qui correspond à un arrêt de ces mouvements ; si on impose au sujet une attitude, on lui suggère l'idée corrélatrice. On peut donc considérer les fonctions psychiques comme des mouvements virtuels de l'être vivant.

Par des considérations évidentes et une esquisse schématique de notre mécanique naturelle, l'auteur prouve que l'être vivant, ne pouvant décrire que des cycles (circonférences décrites dans un sens) de rayon défini,

exprime ses diverses excitations, au moyen de changements de direction, virtuels ou réels, de sa force, le sens de ces directions (en haut ou en bas, à droite ou à gauche), marquant la nature agréable ou non des excitations. La direction est donc l'élément représentatif commun à toutes les sensations.

Les directions diffèrent plus ou moins, au maximum ou au minimum, successivement ou simultanément : c'est la fonction de *contraste*.

Lorsque les directions diffèrent de certains angles réalisables continûment par notre mécanisme naturelle, qui est celle du compas, il y a *rythme*.

Lorsque les directions appartiennent à des cycles de rayon trop grand pour être décrits continûment, et que des nombres d'unités de mesure de ces directions considérés comme des dénominateurs de fractions de cycle sont réalisables continûment pour notre organisation, il y a *mesure*.

Les procédés généraux de réaction de l'être vivant une fois établis et mathématiquement étudiés, M. Charles Henry peut aborder scientifiquement les problèmes de couleurs, fixer les trois couleurs-lumières fondamentales, les quatre pigments fondamentaux, construire son cercle chromatique d'après les principes rigoureux et non d'après des conventions, comme les dispositifs adoptés jusqu'à ce jour, exposer les principes d'une polychromie rationnelle, déduire les phénomènes d'irradiation et les moyens de les empêcher, déterminer le pouvoir éclairant des différentes parties du spectre, fixer l'ordre dans lequel il faut ranger les couleurs au point de vue de la fatigue. Il énonce ensuite les lois du contraste des lumières et des couleurs, les relations de ces lois avec la vision binoculaire et la théorie du relief; il décrit les oscillations de la fonction de complémentaire observées pour les couleurs-lumières par M. de Helmholtz et pour les intensités de pigments par M. Rood. Il explique les apparences colorées et la sensibilité différentielle de la lumière blanche, l'influence réciproque des couleurs les unes sur les autres et leurs apparences retranscrites ou saillantes dans les vitraux. Il donne une règle qui permet de retrouver les différences des mélanges de pigments et

de lumières : ce qu'aucun point de vue théorique n'avait permis de faire jusqu'ici; enfin, après des développements sur le problème de l'éclairage et les lois des mouvements des yeux, il énonce les formules différentes auxquelles sont soumises les harmonies de lumières-couleurs et les harmonies de pigments.

La nécessité de trouver l'entière généralité des principes de dynamique vivante que l'auteur avait appliqués à la sensation visuelle lui faisait un devoir d'étendre ces principes à la solution de quelques problèmes accessoires. M. Charles Henry a donc consacré un chapitre à la sensation auditive; traitant de l'origine du tempérament, de l'origine des gammes (la gamme mineure n'a jamais été expliquée), déduisant les variations des valeurs des intervalles musicaux suivant la mélodie, l'harmonie, la nature de l'accord, exposant un procédé rigoureux d'analyse rythmique des phrases mélodique et harmonique, énonçant la formule générale des accords possibles, et quelques considérations nouvelles sur le timbre.

D'autre part, le problème esthétique sous sa forme nouvelle se confond avec le problème du mécanisme de ces excitations appelées par les physiologistes dynamogènes ou inhibitoires, qui, en exagérant ou en empêchant les fonctions, jouent un rôle si considérable dans la pathogénie. M. Charles Henry explique clairement ces phénomènes paradoxaux, déduit en particulier et complète en dehors des limites de l'expérience la courbe d'accroissement de vitesse de locomotion en fonction des nombres de pas à la minute, explique l'origine de la droïterie et de la gaucherie, les perturbations bien connues à la loi de Fechner. Il précise une loi d'évolution qui lui permet d'expliquer le mécanisme mystérieux de la mort et de caractériser la forme des fonctions du temps; il rapproche les phénomènes de dynamogénie des dégagements d'électricité, positive et négative, les phénomènes d'inhibition des dégagements de chaleur, déduisant réciproquement des nouvelles fonctions subjectives ou des lois de nos représentations de chaque ordre d'actions, les mesures d'électriques absolues, l'expression des températures vraies, le théorème de Carnot qu'il

démontre ne points'appliquer à la matière vivante, enfin le principe de vitesses virtuelles.

Cette œuvre est le premier pas du calcul dans le monde de la vie. Par des déductions directes d'un fait fondamental de l'organisation, l'auteur a pu préciser le *normal* (ce qu'aucune méthode observationnelle ou expérimentale ne pouvait faire connaître). Par la preuve d'une corrélation profonde entre trois ordres de phénomènes jusqu'ici sans liaison : phénomènes physiques, électricité et chaleur; phénomènes mécaniques, mouvements virtuels continus et discontinus de l'être vivant; phénomènes subjectifs, plaisir et douleur : il est parvenu à fonder sur les lois de nos représentations une méthode qui offre aux hypothèses fondamentales de la science, toute la certitude dont elles sont susceptibles et nous permet de pénétrer dans la physique et dans les mathématiques par des déductions de points de vue supérieurs.

L'auteur publiera prochainement des échelles dynamométriques permettant de doser rigoureusement les forces des sujets, d'après la nature de leurs illusions d'optique et leur préférence pour telle combinaison de lignes, avec une introduction sur la théorie de la pathogénie; il fait construire des haltères dynamogènes, des thermomètres et manomètres normaux, applicables au traitement des névroses.

Le nouveau rapporteur, dit *Rapporteur Esthétique*, au moyen de tables et d'une notice explicative, très facile à comprendre, permet de réaliser à volonté des formes agréables pour les sujets normaux. Les spécimens produits à l'aide de cet instrument, ont toujours, sous des formes diverses, été jugés d'accord avec la théorie, et ne laissent aucun doute sur la solution pratique du problème.

Ces résultats n'intéressent pas seulement l'art industriel : en précisant ce qu'il faut entendre par le normal, la nouvelle théorie imprimée à la biologie et à la médecine une direction rationnelle : en dosant le caractère normal ou pathologique des réactions vivantes enregis-

trées par la méthode graphique, le *Rapporteur Esthétique* devient un instrument indispensable au clinicien. L'auteur présente plusieurs exemples de cette importante application.

D'après la théorie, le caractère agréable ou non d'une forme est lié au nombre qui la caractérise. C'est ce nombre que l'œil perçoit inconsciemment en parcourant un contour. Le *Rapporteur Esthétique* servant à convertir les nombres en formes et les formes en nombres, habitude l'œil à une exactitude rigoureuse. Son emploi est donc en lui-même une méthode scientifique de dessin industriel; cette méthode a produit déjà d'excellents résultats. Le nouvel instrument peut également servir à améliorer l'écriture et par là le rythme des actions nerveuses; il peut modifier rationnellement la forme des caractères typographiques et par là favoriser l'exercice normal de la vue. Indispensable dans la technique de la nouvelle psychromie et pour l'interprétation de la méthode graphique, le nouveau Rapporteur est, en un mot, l'instrument scientifique de la morphologie, considérée dans son sens subjectif le plus abstrait, qu'il s'agisse de formes inorganiques ou organiques, mortes ou vivantes, naturelles ou artificielles, historiques ou actuelles.

Le *Triple-Décimètre Esthétique* permet, sans recourir aux tables, de trouver dans les limites usuelles toutes les mesures convenables. Nous nous proposons de revenir sur ces instruments et sur cette théorie.

EXPÉRIENCES

SUR LA FORCE PSYCHIQUE

Par M. H. PELLETIER

Nous extrayons des *Sciences Mystérieuses* l'étude suivante :

Grâce à la force psychique, force évidemment intelligente qui émane du corps de mes sujets, je suis arrivé à pouvoir commander à des objets inanimés comme à des

êtres vivants, et ces objets obéissent avec une remarquable docilité. Mes sensitifs sont assis autour du guéridon, les mains dans les poches ou les bras croisés. Je place sur le plateau un porte-plume en palissandre, et prenant un ton impératif, je lui dis : « Marche ! » Aussitôt sortant de son immobilité, le porte-plume se met à aller et venir d'un bout à l'autre du plateau comme un bon bourgeois qui se promène pour se dégourdir les jambes. Je répète l'expérience plusieurs fois, toujours avec succès. Je remplace le porte-plume par une plume de paon, je dis à la plume de paon : « Retourne-toi ! » Elle fait un tour sur elle-même, je lui dis successivement : « Marche ! » Elle court sur le plateau. « Va vers P... » va vers Mlle Louise B..., va vers Jean..., « va vers Marie. » Elle se dirige à tour de rôle vers chacune des personnes que j'ai désignées. Je lui dis : « Va-t-en, je ne veux plus te voir. » Elle s'éloigne vivement jusqu'au bout du plateau. alors je lui ordonne de sauter par-dessus le bord du guéridon, et elle saute. A la plume je fais succéder deux bouchons de liège. Ils sont posés sur le milieu du plateau, à une certaine distance l'un de l'autre, je leur dis : « Binez-vous (embrassez-vous). » Ils vont l'un vers l'autre et se touchent comme deux personnes qui s'embrassent : « Séparez-vous, allez chacun de votre côté. » Ils obéissent ponctuellement et se séparent, et comme la plume de paon, ils sautèrent par-dessus les bords à mon commandement. Voilà trois semaines que tous les jours je recommence ces expériences avec un succès qui ne se dément jamais. La conclusion naturelle que j'ai tirée de ces effets merveilleux que j'ai obtenus sur des objets inanimés dont le volume et le poids sont en rapport avec la force psychique de mes sujets, c'est que le fluide qui par moi-même et d'une façon intermittente émane de notre corps, n'est pas un fluide exclusivement matériel, il est surtout et essentiellement intelligent.

Il ne sait le français ni aucune langue, il n'est nullement polyglotte, mais il pénètre notre pensée.

J'étais aussi quoique avec plus de peine une bougie allumée par la seule parole, toujours en présence de mes sensitifs. Seul ou avec des personnes non sensi-

tives, je ne réussis pas. L'eau se meut et s'arrête également quand je le lui ordonne. Je fais de l'hypnotisme, du magnétisme et du spiritisme (ces dernières expériences relèvent du spiritisme), non en homme qui fonde là-dessus sa gloire et sa fortune, mais pour l'amour désintéressé de la science et en esprit curieux et qui ne s'en rapporte pas au témoignage d'autrui et qui tout au contraire veut se rendre compte par lui-même. Je ne vous cache pas que je suis profondément remué, étonné, abasourdi. Le monde invisible presse et enserre de toutes parts le monde visible. Celui-ci ne repose que sur des apparences et des illusions, c'est certain ; le monde invisible que notre regard ne peut percevoir est seul vrai, a seul de la réalité, lui seul *Est véritablement*.

HORACE PELLETIER.

Nous compléterons cette lettre intéressante par les lignes suivantes que nous découpons dans la *Revue Spirituelle*.

* *

Voici une autre expérience que j'ai faite et qui est du domaine de la pure physique. Je place sur mon guéridon une pendule électrique. Je dis à un de mes sensitifs d'approcher sa main de la balle de sureau suspendue à un fil de soie et cette balle est attirée absolument comme si on approchait d'elle un bâton de gomme laque préalablement frotté avec une peau de chat. J'ai ordonné à tous mes sensitifs d'approcher à tour de rôle une de leurs mains de la balle de sureau et l'attraction a toujours été en raison directe du degré de sensibilité de chacun d'eux.

Cette expérience tendrait à prouver que le fluide magnétique et ce que l'on appelle suivant l'ancienne théorie fluide électrique ne se seraient produits que par une seule et même cause.

* *

L'année 1858, dans le Shorapoor, eut lieu une apparition, qui laissa une profonde impression dans l'esprit de ceux qui en eurent connaissance.

Dans cette localité des possessions anglaises des Indes orientales, étaient logées, avec les milices du major Hugues, deux compagnies d'Highlanders du 74^e régiment. Une de ces dernières avait son quartier dans un vieil édifice situé sur le sommet de la montagne; l'autre était campée en bas dans la plaine, hors la ville, car elle attendait son rappel à Bellary.

Une après-midi, le capitaine O..., son commandant, était assis sous la tente, occupé à écrire des lettres qui devaient partir pour l'Angleterre, vit entrer subitement un jeune soldat de sa compagnie, en tenue d'infanterie et tête nue, lequel sans faire le salut réglementaire, lui dit d'une manière très nette : — Capitaine, je vous prie d'envoyer à ma mère ma paie échue; ayez l'obligeance de prendre note de son adresse; elle demeure à A...

Le capitaine écrivit l'adresse sans délai, et répondit : — C'est entendu, mon enfant, vous pouvez y compter.

Le soldat s'éloigna comme il était venu, sans saluer. Quelques moments après, le capitaine se prit à réfléchir que, soit l'aspect, soit la tenue, soit l'allure de cet homme étaient tout à fait étranges; c'est pourquoy il fit appeler le sergent de service, auquel il adressa la demande suivante :

— Pourquoy avez-vous permis au soldat M... de se présenter ici avec une tenue et des manières contraires au règlement ?

Le sergent à cette demande, demeura comme anéanti, et finit par répondre :

— Capitaine, vous avez donc oublié que le soldat M... est mort hier et que nous l'avons enterré ce matin ?
Croyez-vous que c'était lui ?

— J'en suis tout à fait sûr, répondit le capitaine; voici l'adresse de sa mère, qu'il m'a dictée lui-même afin de faire tenir à celle-ci le montant de la paie échue.

— C'est vraiment étonnant, reprit le sous-officier : on a aujourd'hui même vendu ses effets à l'enclère, et je me trouvais très embarrassé, ne sachant pas où envoyer la valeur, car les registres de la compagnie n'indiquent pas les provenances. Mais nous pouvons contrôler cette adresse dans les registres matriculaires du régiment auquel nous appartenons.

Ces recherches, faites dans le bureau du régiment, ont eu l'assurance que l'adresse fournie par le soldat apparait exactement la même.

(*Annales du Spiritisme en Italie*, juin 1888.)

**

ANGLETERRE. — Une vive agitation règne à Glasgow et aux environs. Une foule de malades assiègent le couvent de Dalbeth, où un jeune prêtre catholique, nommé Larkin, opère, dit-on, des miracles par la prière et l'imposition des mains. Des infirmes, des paralytiques, des gens perclus, après avoir été admis en sa présence, s'en retournent guéris ???

COMMUNICATIONS

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE HERMÈS

Le 1^{er} mars sera définitivement organisée la *Bibliothèque roulante* de la Société théosophique Hermès. Un grand nombre de volumes sur la Théosophie, les Sciences Occultes, l'Hypnotisme et la Franc-Maçonnerie seront alternativement mis à la disposition de tous les membres de la société. Une circulaire fera connaître cette organisation en détail.

La séance générale de la Société s'est tenue le mois dernier. Des études sur la *Théosophie*, la *Société théosophique* et l'*Esotérisme* ont été faites devant les nouveaux membres de l'Hermès convoqués à cette séance.

**

SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE FRANCE

23, rue Saint-Merri.

La *Société Magnétique de France* vient d'organiser une Clinique où le Magnétisme est appliqué au traitement du plus grand nombre des maladies.

Cette Clinique est dirigée par les spécialistes de la Société les plus familiarisés avec la pratique du Magnétisme et plus particulièrement par les docteurs REIGNIER,

ancien Médecin des hôpitaux militaires, officier de la Légion d'honneur, H. VIGOUROUX, rédacteur scientifique à la *Patrie*, FOYEAU DE COURMELLE, du *Voltaire*, de NAUCKHOFF, DENIAU, ANGEVILLE, les magnétiseurs H. DURVILLE, directeur du *Journal du Magnétisme*, CAZALLIS, COMARD.

Les malades sont reçus gratuitement au siège de la Société, 23, rue Saint-Merri, le Jeudi et le Dimanche, à 9 heures du matin.

PÉRIODIQUES REÇUS A L'INITIATION

PHILOSOPHIE

La Religion Laïque. 3, rue Mercœur, Nantes. — Abonnement : 3 francs par an.

Philosophie générale des étudiants Swédenborgiens Hibernes. Trimestrielle. M. LECOMTE, à Noisy-le-Sec. — Abonnement : 4 francs.

Le Devoir. Revue des questions sociales, à Guise (Aisne). — Abonnement : 10 francs.

SOMMAIRE.

Manuscrits de J.-B.-A. Godin. — Credo. — De la sanction morale et sociale. — 1789-1889. — Chimie parlementaire. — Faits politiques et sociaux. — La question de la Paix. — Société de Paix et d'arbitrage international du Familistère. — Le mouvement féminin. — Le Point de vue scientifique de l'Etat après la mort. Avatar. — Bibliographie.

Les Sciences mystérieuses, 17, rue des Fabriques, Bruxelles.

Le Lotus, 22, r. de la Tour-d'Auvergne. Mensuel. Abon.: 12 fr.

Le Magicien, Directrice : M^{me} Louis Mond, 14, rue Terme, Lyon.

Revue théurgique, dirigée par le zouave JACOB.

THÉOSOPHIE

L'Anore. Sous la direction de Lady CAITHNESS, duchesse de Pomar, présidente de la Société Théosophique d'Orient et d'Occident. Mensuel, 58, rue Saint-André-des-Arts. — Abonnement : 15 fr.

Le Lucifer. Dirigé par M^{me} BLAVATSKY et MABEL COLLINS. Texte anglais. Mensuel. Londres, 15, Duke Street Adelphi.

The Theosophist. La plus ancienne et la plus importante des Revues théosophiques. Texte anglais. Adyar (Madras). Indes Anglaises. — Abonnement : 25 francs.

Le Sphinx, à Leipzig (Allemagne). Texte allemand. Directeur : HÜBSE SCHLEIDEN.

FRANC - MAÇONNERIE

La Chaîne d'Union de Paris. Journal de la Maçonnerie universelle. 24^e année, novembre 1888. (Recommandée.)

Bulletin Maçonique de la Grande Loge symbolique Ecossaise. Paris, rue Monge, 29. — France : un an : 6 fr.

La Truelle. Paris, 17, passage Sauthier. — Un an 12 fr.

Le Monde Maçonique, 32, rue Perronet (Neuilly). — Abonnement : 12 francs par an.

MAGNÉTISME

Journal du Magnétisme. Directeur : H. DURVILLE, 23, rue St-Merri, Paris.

Le Magnétisme, revue générale par DONARO.

La Chaîne Magnétique. Directeur : L. AUFFINGER, 15, rue du Four-St-Germain, Paris.

La *Revue Spirite*, journal d'études psychologiques (bi-mensuel), 1, rue Chabanais. — Abonnement : 10 fr.
Le *Spiritisme* (bi-mensuel), 39, passage Choiseul. — Abonnement : 5 francs.

La *Lumière*. Directrice : M^{me} Lucie GRANGE, 35, boulevard Montmorency, Paris-Auteuil. — Abonnement : 7 francs.

La *Vie posthume*, 27, rue Thiers (Marseille). — Abonnement : 6 francs.

Monteur Spirite et Magnétique (mensuel), 71, rue Bosquet-Saint-Gilles, Bruxelles. — 2 fr. 50 par an. Lux, 142, casilla Postale, Roma. — 15 fr. par an.

LITTÉRATURE

La *Revue de Famille*, publication bi-mensuelle. Directeur : Jules SIMON. — Administrateur : Tony BOREL. — Abonnement : 40 fr. par an. Editée par E. TESTARD et Cie, 10, rue de Condé, Paris. — Superbe publication grand in-8 (Recommandée).

La *Tribune Populaire*. 57, rue Lepic, Paris. — Abonnements : un an, 8 fr.

La *Revue Française*, organe mensuel des concours poétiques du Midi. Agen, 6, rue Puits-du-Saumon. — Abonnement : 10 fr.

Bulletin des Sommaires. Indispensable à tout écrivain et à tout lecteur sérieux. 44, rue Beaunier, Paris. — Envoi gratuit sur demande par carte postale.

Le *Panthéon du Mérite*. 9, rue Guy-de-la-Brosse, Paris. Bi-Mensuel. Directeur : H. Issanchou.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARNAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6



PARTIE INITIATIQUE

QU'EST-CE QU'UN *SPRITE* ?

UNE des causes les plus fréquentes de l'obscurité apparente des études de science occulte, c'est sans contredit la confusion des termes employés par ceux qui traitent ces questions. Il est donc indispensable de bien définir tout d'abord les mots qu'on se propose d'employer, sous peine de tomber dans l'erreur que nous venons de signaler.

Peu de termes prêtent davantage à la confusion que celui d'*initié*. Les uns considèrent l'*initié* comme l'être exceptionnel signalé avec vénération par tous les auteurs d'occultisme, les autres n'y voient qu'une signification bien moins élevée et qu'on peut appliquer assez généralement.

Il suffit de se reporter à l'acception primitive de ce mot pour voir que le dernier avis est le véritable. En effet, le titre d'*initié* dans l'antiquité indiquait simplement un homme instruit et les degrés d'instruction variaient suivant les cas sans que le titre général d'*initié* subit jamais le moindre changement.

L'*initié aux petits mystères* possédait une instruction équivalente à celle donnée de nos jours par l'Université; l'*initié aux grands mystères* apprenait

successivement l'existence et le manquement des grandes forces occultes de la nature. Parvenu au *summun* de cette instruction, il prenait le titre de voyant, de prophète ou d'*adepte*.

Ainsi Initié et Adepte sont les deux termes qui désignent respectivement le commencement et l'apogée de la carrière de l'occultiste.

Tous les hommes instruits prenaient donc dans l'antiquité le titre d'*inités* et les titres de fils de la femme, fils de la Terre, fils des dieux, fils de Dieu (1) désignaient leur élévation hiérarchique dans l'ordre des connaissances humaines.

Sans vouloir nous attarder sur l'enseignement qu'ils recevaient, parlons cependant d'un point très important.

La doctrine enseignée était surtout *synthétique* et la recherche de l'Unité universelle leur était indiquée comme but de leurs efforts.

D'autre part, on leur apprenait à accommoder l'enseignement aux tempéraments divers des peuples qu'ils étaient chargés souvent d'organiser à titre de législateurs. C'est pourquoi nous voyons les lois d'Orophée, de Moïse, de Lycurgue, de Solon, de Pythagore être si différentes en apparence, alors que tous ces hommes ont puisé leurs enseignements à une même source. La perte de ces données conduit nos législateurs contemporains à la ruine et à l'asservissement des nations qu'ils veulent organiser toutes sur le même pied.

Le peuple possédait donc une religion ou une organisation sociale en rapport absolu avec son tempé-

(1) Voy. la *Mission des Juifs* de Saint-Yves d'Alveydre.

ment propre, ce qui était un excellent moyen de le rendre heureux; l'homme instruit, au contraire, savait pertinemment qu'il n'existerait qu'une seule religion dont tous les cultes étaient des adaptations, comme les couleurs sont les aspects divers d'une seule et unique lumière blanche.

Aussi la guerre religieuse est-elle presque totalement inconnue dans l'antiquité, puisque aucun homme intelligent n'aurait pu même en avoir l'idée; le peuple seul était capable de ces enfantillages.

La société antique nous apparaît maintenant dans toute la splendeur de son organisation unitaire et nous comprenons pourquoi l'initié peut entrer dans tous les temples et sacrifier à tous les dieux, en communion avec les prêtres de tous les cultes qui reconnaissent en lui le *philosophe de l'unité* au même titre qu'eux.

Les ignorants sectaires qui prétendent aujourd'hui parler de religion arguent à ces propos de Polythéisme sans comprendre que les chrétiens d'aujourd'hui apparaissent au chercheur naïf plus polythéistes qu'aucune autre secte.

Figurons-nous, en effet, un homme instruit mais ignorant de nos coutumes religieuses qui subitement serait appelé à faire une étude à ce sujet ne possédant comme guides que les monuments. Voyez si ses conclusions ne seraient pas celles-ci :

« La Religion de ces peuples curieux paraît consister principalement dans l'adoration d'un *vieillard*, d'un *supplicié* et d'un *pigeon*. Tous leurs temples présentent ces images. Ils adoraient en outre plusieurs dieux

qu'on retrouve sur leurs autels sous les noms de *saint Laurent, saint Louis*, etc. De plus, ils offraient des sacrifices de fleurs nouvellement écloses à une déesse qui semble être celle de la nature et qu'ils appellent *Marie*. On retrouve aussi plusieurs images d'animaux sur leurs autels, *un chien*, à côté d'un dieu inférieur, *saint Roch*, et même *un porc* accompagnant un autre dieu, *saint Antoine*. Il y aussi *des cerfs* (saint Hubert) *des agneaux*, etc. Ils semblent avoir particulièrement adoré cet animal qu'ils représentent très souvent couché sur un livre. »

Ces conclusions nous font rire et hausser les épaules; eh bien! quelle idée se ferait un initié antique, -instructeur de Moïse ou de Pythagore, accusé par le savant contemporain d'adorer des oignons ou des crocodiles!

L'argument de polythéisme et d'idolâtrie ne prouve qu'une chose; c'est l'ignorance ou la mauvaise foi de ceux qui l'emploient. Il faut laisser ces moyens aux curés de campagne et aux membres de la sacrée congrégation de l'Index.

Le rôle de l'initié antique était avant tout *social*; les initiés formaient dans le monde entier une fraternité d'intelligence unie par une doctrine unitaire. C'est cette fraternité que toutes les sociétés secrètes ont pour but de reconstruire plus ou moins.

Mais tous ces travaux n'ont en somme pour nous qu'un intérêt secondaire. L'antiquité, pour toute aussi attrayante que soit son étude, n'excitera jamais tant notre attention que notre société actuelle. Aussi c'est là qu'il nous faut maintenant voir l'initié.

Disons tout d'abord qu'il est très facile d'être un initié. Il suffit pour cela de connaître les données les plus élémentaires de la Science Occulte et de comprendre, grâce à elle, la nécessité impérieuse de l'union fraternelle de tous les hommes. Ces données peuvent être acquises par le travail personnel ou par les sociétés d'initiation. Ceci demande quelques mots d'explication.

Si l'on a bien saisi la différence capitale que nous attribuons aux deux termes *d'initié* et *d'adepte*, il est facile d'en déduire qu'on peut former jusqu'à un certain point des initiés; mais qu'on ne forme pas d'adeptes, les hommes, rares entre tous, qui parviennent à cet état ne peuvent le faire que par leurs propres forces.

L'idéal d'une société d'initiation est donc d'indiquer de son mieux à ses membres le chemin du perfectionnement sans pouvoir jamais aller plus loin que cette indication.

La doctrine enseignée doit surtout porter sur cette fraternité, source de tous les développements postérieurs de l'être humain.

Pratiquement la société doit faire tous ses efforts pour réaliser entre ses membres le but qu'elle poursuit et pour faire de chacun d'eux un apôtre militant et, partant, un véritable initié.

Deux grands moyens sont employés pour l'enseigner dans l'initiation; ces moyens différenciant particulièrement les écoles d'initiation de source orientale d'avec celles de source occidentale, indiquent très facilement la provenance d'un centre occulte.

L'Oriental opère surtout par la *méditation*, c'est-à-dire que le but à atteindre étant de faire créer par chaque individu sa doctrine synthétique, sa manière de voir l'Univers et sa constitution, l'Oriental donne à son élève un texte très court et très synthétique sur lequel l'élève doit méditer de longues semaines, souvent de longs mois. Le résultat de cette méditation c'est de *dégager* peu à peu les principes analytiques contenus dans le verset et de créer une doctrine en la faisant pour ainsi dire sortir de soi-même.

L'Occidental procède d'une façon différente. Il donne tout d'abord à son élève une foule de volumes sur la question et c'est quand celui-ci en a lu un très grand nombre qu'il le pousse à *condenser* toutes ces opinions et toutes ces idées différentes dans un résumé synthétique.

On aboutit des deux parts au même résultat: l'Oriental en *développant* un texte synthétique, l'Occidental en *condensant* des textes analytiques.

Disons enfin que certaines sociétés pratiquent à la fois ces procédés en les échelonnant graduellement.

Quoi qu'il en soit, le premier, je dirai même l'unique but cherché, est de pousser l'élève à se créer lui-même une doctrine personnelle.

Peu importe tout d'abord que cette doctrine soit en tous points excellente ou non. L'important c'est qu'elle existe. La Société donnant les bases générales évite ainsi les erreurs fondamentales.

L'initié ayant ainsi une création personnelle la modifie selon les études ultérieures.

On voit par là l'importance des enseignements donnés

par les sociétés d'occultisme qui ont totalement perdu cette base indispensable. La Franc-Maçonnerie en est un exemple frappant. Elle a voulu pratiquer la fraternité universelle sans créer d'abord des hommes capables d'en comprendre la portée. Aussi n'a-t-elle pas tardé à se transformer en corps politique et touché-t-elle à sa dissolution, si elle ne revient pas énergiquement à son but primitif par une rapide réorganisation.

L'utilité sociale des initiés est incontestable. Qu'on songe à la grandeur possible des générations futures si l'unité se réalise.

Le socialiste veut agir sur *les masses* pour réaliser la fraternité dont il a si bien senti la nécessité. L'initiation s'adresse avant tout *aux intelligences* moins nombreuses, mais plus utiles comme action.

Le jour où le prêtre catholique, devenu un initié, saura recevoir dans son église, comme un égal, l'initié orthodoxe, l'initié musulman et l'initié bouddhiste, le fraternité des peuples sera bien prêt de se réaliser pratiquement.

Ce jour est peut-être bien loin ; peut-être au contraire approche-t-il plus vite que nous ne pensons. Est-il téméraire d'espérer en cette union des peuples ?

Il est possible que ce soit en effet une utopie, un idéal auquel jamais nous n'atteindrons ; mais par ce temps de positivisme à outrance il est si consolant de vivre dans l'idéal que, ma foi, je ne me repens pas de rêver l'union des initiés précédant d'un peu l'union de tous les hommes dans la paix et l'harmonie.

Papus.

NOTICE SUR LA ROSE-CROIX

Planche offerte en prime au n° 4 de *l'Initiation* et sur le livre curieux et rare d'où elle est tirée.

* *

La planche kabbalistique offerte en prime aux abonnés de *l'Initiation* est extraite d'un petit in-folio rare et singulier, bien connu des collectionneurs de bouquins à gravures et très recherché de tous ceux que préoccupent, à des titres divers, l'ésotérisme des religions, la tradition de la doctrine secrète sous les voiles symboliques du christianisme, enfin *la transmission du sacerdoce magique* en Occident.

« AMPHITHEATRUM SAPIENTIÆ ÆTERNÆ, SOLIUS VERÆ, christiano-kabbalisticum, divino-magicum, nemophy-sico-chemicum, tertium, kabbalikon instructore HENRICO KHUNNRATH, etc., HANOVIAE, 1609, in-folio. »

Unique en son genre, inestimable surtout pour les chercheurs curieux d'approfondir ces troublantes questions, ce livre est malheureusement incomplet dans un grand nombre de ses exemplaires. On nous saura gré peut-être de fournir ici quelques rapides renseignements, grâce auxquels l'acheteur puisse prévoir et prévenir une déception.

* *

Les gravures, en *taille douce* (*l'Initiation* compte en reproduire plusieurs en faveur de ses abonnés), les gravures au nombre de douze sont ordinairement reliées en tête de l'ouvrage. Elles sont groupées d'une

sorte arbitraire, l'auteur ayant négligé — à dessein peut-être — d'en préciser la suite. L'essentiel est de les posséder au complet, car leur classement varie, d'exemplaire à exemplaire.

Trois d'entre elles, en format simple : 1° le frontispice allégorique encadrant le titre gravé ; 2° le portrait de l'auteur, entouré d'attributs également allégoriques ; 3° enfin, une orfraise armée de bésicles, magistralement perchée entre deux flambeaux allumés, avec deux torches ardentes en sautoir. Au-dessous, une légende rimée en haut allemand douteux, et que l'on peut traduire :

À quoi servent flambeaux et torches et bésicles
Pour qui ferme les yeux, afin de ne point voir ?

* *

Puis viennent neuf superbes figures magiques, très soigneusement gravées, en format double et montées sur onglets. Ce sont : 1° *Le grand androgyne hermétique* * ; 2° *Le Laboratoire de Khunrath* * ; 3° *l'Adam-Eve* dans le triangle verbal ; 4° *la Rose-Croix* (1), pentagrammatique * (dont nous allons parler en détail) ; 5° *les Sept degrés du sanctuaire et les sept rayons* ; 6° *la Citadelle alchymique* aux vingt portes sans issue * ; 7° *le Gymnasium naturæ*, figure synthétique et très savante sous l'aspect d'un paysage assez naïf ; 8° *la Table d'émeraude* gravée sur la pierre ignée et mercurielle ; 9° enfin, *le Pantacle de Khunrath* *, enguirlandé d'une caricature satirique, dans

(1) Cette figure, ainsi que celle marquée dans ces notes au numéro 1 (*l'Androgyne hermétique*) seront reproduites en taille douce avec un commentaire détaillé, en tête d'une nouvelle édition refondue et considérablement augmentée que nous allons donner chez Carré de notre ouvrage paru en 1886 : *Essais de sciences mandites* : I. *Au seul du mystère*.

le goût de Callot; c'est même un Callot avant la lettre. (V. ce qu'en dit Eliphaz Lévi, *Histoire de la magie*, p. 368.)

Cette dernière planche, d'une sanglante ironie et d'un art sauvage vraiment savoureux, manque à peu près dans tous les exemplaires. Les nombreux ennemis du théosophe, qui s'y voient caricaturés d'un génie âpre et que sans peine on devine triomphalement soucieux des ressemblances, s'acharnèrent à faire disparaître une gravure d'un si scandaleux intérêt.

Pour les autres pantacles, ceux dont nous avons fait suivre l'énoncé d'une astérisque * font également défaut dans nombre d'exemplaires.

**

Occupons-nous, à cette heure, du texte divisé en deux sections. Les soixante premières pages, numérotées à part, comprennent un privilège impérial (en date de 1598), puis diverses pièces : discours, dédicace, poésies, prologue, arguments. Enfin le texte des proverbes de Salomon, dont le reste de l'*Amphitheatrum* est le commentaire ésotérique.

Vient ensuite ce commentaire, constituant l'ouvrage proprement dit, en sept chapitres, suivis eux-mêmes d'éclaircissements très curieux sous ce titre :

Interpretationes et Annotationes Henrici Khunrath.

Total de cette seconde partie : 222 pages. Un dernier feuillet porte le nom de l'imprimeur : G. Antonius, et la date : Hanoviae, M. DC. IX.

Nous terminerons cette description par une note importante du savant bibliophile G.-F. de Bure, qui

dit, au tome II de sa *Bibliographie* : « Il est à remarquer que dans la première partie de cet ouvrage, qui est de soixante pages, on doit trouver, entre les pages 18 et 19, une espèce de table particulière imprimée sur une feuille entière à onglets, et qui est intitulée : *Summa Amphitheatri sapientiae* etc..., et dans la deuxième partie, de deux cent vingt-deux pages, l'on doit trouver une autre table, pareillement imprimée sur une feuille entière, à onglets, et qui doit être placée à la page 151, où elle est rappelée par deux étoiles que l'on a mises dans le discours imprimé. — Nous avons remarqué que ces deux tables manquaient dans les exemplaires que nous avons vus; c'est pourquoi il sera bon d'y prendre garde... » (page 248).

Passons maintenant à l'étude de la planche kabbalistique que l'*Initiation* a offerte à ses abonnés.

**

ANALYSE DE LA ROSE-CROIX

d'après HENRY KHUNRATH.

Cette figure est un merveilleux pantacle, c'est-à-dire le résumé hiéroglyphique de toute une doctrine : on trouve là synthétisés, comme la revue l'a annoncé précédemment, tous les mystères pentagrammatiques de la Rose-Croix des adeptes.

**

C'est d'abord le point central déployant la circonférence à trois degrés différents, ce qui nous donne les trois régions circulaires et concentriques figurant le processus de l'*Emanation* proprement dite.

**

- Au centre, un Christ en croix dans une rose de lumière : c'est le resplendissement du Verbe ou de l'Adam Kadmon אֲדָמָא קַדְמוֹן □ אָדָם; c'est l'emblème du Grand Arcane : jamais on n'a plus audacieusement révéle l'identité d'essence entre l'Homme-Synthèse et Dieu manifesté.

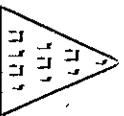
[Ce n'est pas sans les raisons les plus profondes que l'hiéroglyphe a réservé pour le milieu de son pantacle le symbole qui figure l'incarnation du Verbe éternel. C'est en effet par le Verbe, dans le Verbe et à travers le Verbe (indissolublement uni lui-même à la Vie), que toutes choses, tant spirituelles que corporelles, ont été créées. — « *In principio erat Verbum* (dit saint Jean), et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.... *Omnia per ipsum facta sunt* et sine ipso factum est nihil quod factum est. *In ipso vita erat*.... » Si l'on veut prendre garde à quelle partie de la figure humaine est attribuable le point central déployant la circonférence, on comprendra avec quelle puissance hiéroglyphique l'Initiateur a su exprimer ce mystère fondamental.]

Le rayonnement lumineux fleurit alentour ; c'est une rose épanouie en cinq pétales, — l'astre à cinq pointes du *Microcosme* kabbalistique, l'*Étoile flamboyante* de la Magonnerie, le symbole de la volonté toute-puissante, armée du glaive de feu des Keroubs. Pour parler le langage du Christianisme exotérique, c'est la sphère de Dieu le fils, placée entre celle de Dieu le Père (la Sphère d'ombre d'en haut où tranche *Ain-Soph* אֵין סוֹפִי אֵין en caractères lumineux), et celle de Dieu le Saint-Esprit, *Rûach Hakkadôsh* רוּחַ קַדְמוֹן,

(la sphère lumineuse d'en bas où l'hiérogramme *Emeth* אֱמֶת tranche en caractères noirs).

Ces deux sphères apparaissent comme perdues dans les nuages d'*Atziluth*, אֲצִילוּת, pour indiquer la nature occulte de la première et de la troisième personne de la Sainte-Trinité : le mot hébreu qui les exprime se détache en vigueur, lumineux ici sur fond d'ombre, là ténébreux sur fond de lumière, pour faire entendre que notre esprit, inapte à pénétrer ces principes dans leur essence, peut seulement entrevoir leurs rapports antihétérogènes, en vertu de l'analogie des contraires.

Au-dessus de la sphère d'*Ain-Soph*, le mot sacré de *Téhorah* ou *Thoah* se décompose dans un triangle de flamme, comme il suit :



Sans nous engager dans l'analyse hiéroglyphique de ce vocable sacré, sans prétendre surtout à exposer ici les arcanes de sa génération — ce qui voudrait d'interminables développements, — nous pouvons dire qu'à ce point de vue spécial, *Tod* תוֹד symbolise le Père, *Iah* יָה le Fils, *Iahô* יָהוּ l'Esprit-Saint, *Iahôah* יָהוּיָה l'Univers vivant : et ce triangle mystique est attribué à la sphère de l'ineffable *Ain-Soph*, ou de Dieu le Père. Les Kabbalistes ont voulu montrer par là que le Père est la source de la Trinité tout entière, et bien plus, contient en virtualité occulte tout ce qui est, fut ou sera.

**

Au-dessus de la sphère d'*Demeth* ou de l'Esprit Saint, dans l'irradiation même de la rose-croix et sous les pieds du Christ, une colombe à tiare pontificale prend son vol enflammé : emblème du double courant d'amour et de lumière qui descend du Père au fils, — de Dieu à l'Homme — et remonte du Fils au Père, — de l'Homme à Dieu, — ses deux ailes étendues correspondent exactement au symbole païen des deux serpents entrelacés au caducée d'Hermès.

Aux seuls initiés l'intelligence de ce rapprochement mystérieux.

**

Revenons à la sphère du *Fils*, qui demande des commentaires plus étendus. Nous avons marqué ci-dessus le caractère impénétrable du *Père* et de l'*Esprit-Saint*, envisagés dans leur essence.

Seule, la *seconde personne* de la Trinité, — figurée par la Rose-Croix centrale, — perce les nuages d'*Atri-luth*, en y dardant les dix rayons séphirotiques.

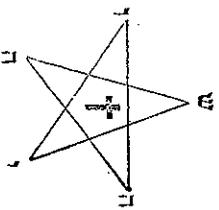
Ce sont comme autant de fenêtres ouvertes sur le grand arcane du Verbe, et par où l'on peut contempler sa splendeur à dix points de vue différents. Le Zohar compare, en effet, les dix *Séphiras* à autant de vases transparents de couleur disparate, à travers lesquels respandit, sous dix aspects divers, le foyer central de l'Unité-synthèse. — Supposons encore une tour percée de dix croisées et au centre de laquelle brille un candélabre à cinq branches ; ce lumineux quinaire sera visible à chacune d'entre elles ; celui qui s'y arrêtera successivement pourra compter dix

candélabres ardents aux cinq branches... (Multipliez le pentagramme par dix, en faisant rayonner les cinq pointes à chacune des dix ouvertures, et vous aurez les *Cinquante Portes de Lumière*).

Celui qui prétend à la synthèse doit entrer dans la tour ; celui qui ne sait que la contourner est un anatyrique pur. On voit à quelles erreurs d'optique il s'expose, dès qu'il veut raisonner sur l'ensemble.

**

Nous dirons quelques mots plus loin du système séphirotique ; il faut en finir avec l'emblème central. Réduit aux proportions géométriques d'un schéma, il peut se tracer ainsi :



Une croix renfermée dans l'étoile flamboyante. C'est le quaternaire qui trouve son expansion dans le quinaire ; c'est l'Esprit qui se sous-multiplie pour descendre au cloaque de la matière où il s'embourbera pour un temps, mais son destin est de trouver dans son avilissement même la révélation de sa personnalité et déjà — présage de salut — il sent, au dernier échelon de sa déchéance, sourdre en lui la grande force de la Volonté. C'est le *Verbe*, *וְדַבָּר*, qui s'incarne et devient le *Christ douloureux* ou l'homme corporel, *אִישׁ בָּשָׂר*, jusqu'au jour où assumant avec lui

sa nature humaine régénérée, il rentrera dans sa gloire.

C'est là ce qu'exprime l'acépse Saint-Martin au premier tome d'*Erreurs et Vérité*, quand il enseigne que la chute de l'homme provient de ce qu'il a interverti les feuillets du Grand Livre de la Vie et substitué la cinquième page (celle de la corruption et de la déchéance) à la quatrième (celle de l'immortalité et de l'entité spirituelle).

En additionnant le quaternaire crucial et le pentagramme étoilé, l'on obtient 9, chiffre mystérieux dont l'explication détaillée nous ferait sortir du cadre que nous nous sommes tracé. Nous avons ailleurs (*Lotus*, tome II, n° 12, pp. 327-328) détaillé fort au long et démontré par un calcul de kabbale numérique, comme quoi 9 est le nombre *analytique* de l'homme. Nous renvoyons le lecteur à cette exposition...

Notons encore, — car tout se tient en Haute Science et les concordances analogiques sont absolues, — nous que dans les figures sphériques de la *Rose-Croix*, la rose est traditionnellement formée de *neuf* circonférences entrelacées, à l'instar des anneaux d'une chaîne. Toujours le nombre analytique de l'homme : 9!

* *

Une importante remarque et qui sera une confirmation nouvelle de notre théorie. Il est évident, pour tous ceux qui possèdent quelques notions ésotériques, que les quatre branches de la croix intérieure (figurée par le Christ les bras étendus) doivent être marquées aux lettres du tétragramme: *Tod, hé, pau, hé*. — Nous

ne saurions revenir ici sur ce que nous avons dit ailleurs (1) de la composition hiéroglyphique et grammaticale de ce mot sacré : les commentaires les plus étendus et les plus complets se trouvent communément dans les œuvres de tous les kabbalistes. (V. de préférence ROSENROTH, *Kabbala Denudata*; LEMAIN, *La Science kabbalistique*; FABRE D'OLIVET, *Langue hébraïque restituée*; ELIPHAS LEVI, *Dogme et Rituel, Histoire de la magie, Clef des grands mystères*, et PAPUS, *Traité élémentaire de la science occulte*.) Mais considérons un instant l'hiérogamme הוהוה ! Mais de quels éléments se trouve-t-il composé ? Chacun peut y voir le fameux tétragramme הוהוה , écartelé par le milieu הוהוה , puis ressoudé par la lettre hébraïque ו *schin*. Or, הוהוה exprime ici l'*Adam-Kadmon*, l'Homme dans sa synthèse intégrale, en un mot, la divinité manifestée par son *Verbe* et figurant l'union féconde de l'Esprit et de l'Âme universels. Scinder ce mot, c'est emblématiser la désintégration de son unité et la multiplication divisionnelle qui en résulte pour la génération des sous-multiples. Le *schin* ו , qui rejoint les deux tronçons, figure (Arcane 21 ou 0 du Tarot) le feu générateur et subtil, le véhicule de la Vie non différenciée, le *Médiateur plastique universel* dont le rôle est d'effectuer les incarnations en permettant à l'Esprit de descendre dans la matière, de la pénétrer, de l'évertuer, de l'élaborer à sa guise enfin. Le ו en trait d'union aux deux parties du tétragramme mutilé est donc le symbole de la chute et de

(1) *Au seuil du mystère*, 1^{er} vol. gr. in-8, Carré, 1886, page 12. — *Lotus*, tome II, n° 12, pages 321-327, passim...

la fixation, dans le monde élémentaire et matériel, de ק"ו désintégré de son unité.

C'est ו enfin, dont l'addition au *quaternaire* verbal de la sorte que nous avons dite, engendre le *quinnaire* ou nombre de la déchéance. Saint-Martin a très bien vu cela. Mais 5, qui est le nombre de la chute, est aussi le nombre de la volonté, et la volonté est l'instrument de la réintégration.

Les initiés savent comment la substitution de 5 à 4 n'est que transitoirement désastreuse; comment, dans la fange où il se vautre déchu, le sous-multiple humain apprend à conquérir une personnalité vraiment libre et consciente; Felix culpa! De sa chute, il se relève plus fort et plus grand; c'est ainsi que le *mal* ne succède jamais *au bien* que temporairement et en vue de réaliser le *mieux*!

Ce nombre 5 recèle les plus profonds arcanes; mais force nous est de faire halte ici, sous peine de nous trouver engagés dans d'interminables digressions. — Ce que nous avons dit du 4 et du 5 dans leurs rapports avec la Rose-Croix suffira aux *Initiés*. Nous n'écrivons que pour eux.

Disons quelques mots à cette heure des rayons, au nombre de dix, qui percent la région des nuages ou d'*Atriuth*. C'est le dénaire de Pythagore qu'on appelle en Kabbale: *emanation séphiroïque*. Avant de présenter à nos lecteurs le plus lumineux classement des Séphiroths kabbalistiques, nous tracerons un petit tableau des correspondances traditionnelles

entre les dix séphires et les dix principaux noms donnés à la divinité par les théologiens hébreux: ces noms, que Khunrath a gravés en cercle dans l'épanouissement de la rose flamboyante, correspondent chacun à l'une des dix Séphires. (Voir le tableau à la page suivante.)

Quant aux noms divins, après avoir donné leur traduction en langage vulgaire, nous allons, aussi brièvement que possible, déduire de l'examen hiéroglyphique de chacun d'eux, la signification ésotérique moyenne qui peut leur être attribuée:

ק"ו . — Ce qui constitue l'essence immarcescible de l'Être absolu où ferment la vie.

א"ו . — L'indissoluble union de l'Esprit et de l'Âme universels.

יהוה . — Copulation des Principes mâle et femelle qui engendrent éternellement l'Univers-vivant. (Grand Arcane du Verbe.)

ל"ו . — Le déploiement de l'Unité-principe. — Sa diffusion dans l'Espace et le Temps.

$\text{א"ו ה' ב' ג' ד' ה' ו' ז' ח' ט' י'}$. — Dieu-les-dieux des géants ou des hommes-dieux.

א"ו ה' . — Dieu reflété dans l'un des dieux.

יהוה עבראית . — Le *Tod-hévé* (voir plus haut) du septénaire ou du triomphe.

$\text{א"ו ה' ב' ג' ד' ה' ו' ז' ח' ט' י'}$. — Dieu-les-dieux du septénaire ou du triomphe.

א"ו . — Le fécondateur, par la Lumière astrale en expansion quaternisée, puis son retour au principe à jamais occulte d'où elle émane. (Masculin de א"ו ה' , la Fécondée, la Nature.)

SÉPHIROTHS		NOMS DIVINS QUI S'Y RAPPORTENT	
כתר <i>Kether</i>	La Couronne.	אהיה <i>Aeie</i>	L'Être.
חכמה <i>Hochmah</i>	La Sagesse.	יה <i>Jah</i>	Jah.
בינה <i>Binah</i>	L'Intelligence.	יהוה <i>Jhōah</i>	Jehovah. L'Éternel.
חסד <i>Hesed</i>	La Miséricorde.	אל <i>Æl</i>	Æl.
גבורה <i>Geburah</i>	La Justice.	אלהים גבור <i>Ælohîm Ghibbor</i>	Ælohim Ghibbor.
תפארת <i>Tiphereth</i>	La Beauté.	אלוה <i>Æloha</i>	Æloha.
נצח <i>Netzah</i>	L'Éternité.	אלהים צבאות <i>Ælohîm Zebaoth</i>	Ælohim Sabaoth. <small>Dieu des Armées.</small>
הוד <i>Hod</i>	Le Fondement.	יהוה צבאות <i>Jhōah Zebaoth</i>	Jehovah Sabaoth.
יסוד <i>Jesod</i>	La Victoire.	שדי <i>Schaddai</i>	Le Tout-Puissant.
מלכות <i>Malkuth</i>	Le Royaume.	אדני מלך <i>Adonai Melech</i>	Le Seigneur Roi.

: יו"ד. — La multiplication quaternaire ou cubique de l'Unité-principe, pour la production du Devenir changeant sans cesse (le *πρωτος γεν* d'Héraclite); puis l'occultation finale de l'objectif concret, par le retour au subjectif potentiel.

ב"ל. — La Mort maternelle, grosse de la vie : loi fatale se déployant dans tout l'Univers, et qui interrompt avec une force soudaine son mouvement de perpétuel échange, chaque fois qu'un être quelconque s'objective.

Tels sont ces hiérogrammes dans l'une de leurs significations secrètes.

* *

Notons à cette heure que chacune des dix séphires (aspects du Verbe) correspond, dans le pantacle de Khunrath, à l'un des chœurs angéliques; idée sublimine, quand on sait l'approfondir. Les anges, en Kabbale, ne sont pas des êtres d'une essence particulière et immuable : tout vit, se meut et se transforme dans l'Univers - vivant ! En appliquant aux hiérarchies célestes la belle comparaison par laquelle les auteurs du Zohar tâchent à exprimer la nature des séphires, nous dirons que les chœurs angéliques sont comparables à des enveloppes transparentes et de couleurs diverses, où viennent briller tour à tour d'une lumière de plus en plus splendide et pure, les Esprits qui, définitivement affranchis des formes temporelles, montent les suprêmes degrés de l'échelle de Jacob, dont l'Ineffable יְהוָה occupe le sommet.

A chacun des chœur angéliques, Khunrath fait

correspondre encore l'un des versets du décalogue : c'est comme si l'ange recteur de chaque degré ouvrirait la bouche pour promulguer l'un des préceptes de la loi divine. Mais ceci semble un peu arbitraire et moins digne de fixer notre attention.

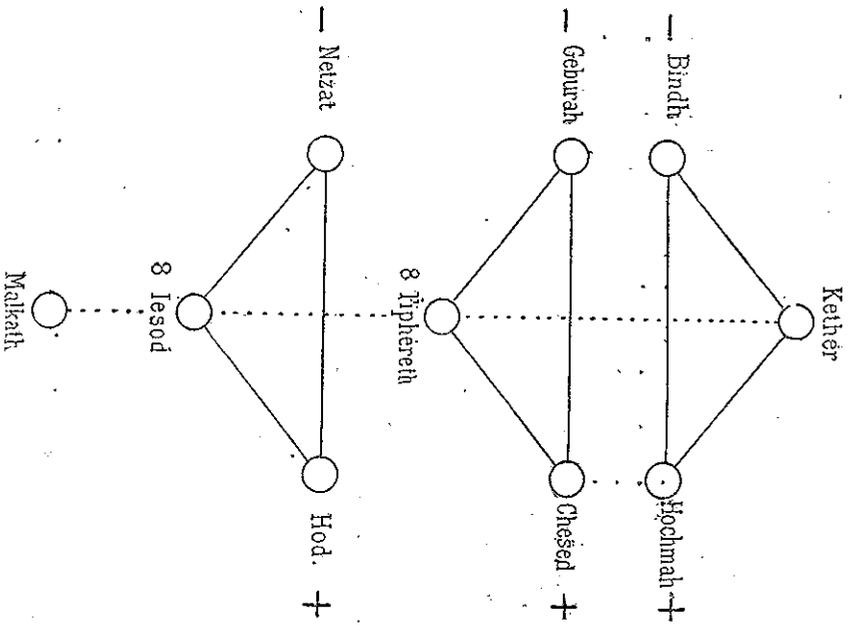
Une idée plus profonde du théosophe de Leipzig est de faire sortir les lettres de l'alphabet hébreu de la nuée d'Aziluth criblée des rayons séphirothiques.

Faire naître des contrastes de la Lumière et des Ténèbres les vingt-deux lettres de l'alphabet sacré hiéroglyphique, — lesquelles correspondent, comme on sait, aux vingt-deux arcanes de la Doctrine absolue, traduits en pantacles dans les vingt-deux clés du *Tarot* samaritain, — n'est-ce pas condenser en une image frappante toute la doctrine du *Livre de la Formation*, *Sepher-Yetzirah*? (ספר יצירה). Ces emblèmes, en effet, tour à tour rayonnants et lugubres, mystérieuses figures qui symbolisent si bien le *Fas* et le *Nefas* de l'éternel Destin, Henry Khunrath les fait naître de l'accouplement fécond de l'Ombre et de la Clarté, de l'Erreur et de la Vérité, du Mal et du Bien, de l'Être et du Non-Être ! Tels soudain surgissent à l'horizon d'imprévus fantômes, au visage souriant ou lugubre, splendide ou menaçant, quand sur l'annoncellement des nuages denses et sombres, Phoebus, une fois encore vainqueur de Python, darde ses flèches d'or.

Le tableau que voici fournira, avec le sens réel des séphiroths, les correspondances qu'établit la kabbale entre elles et les hiérarchies spirituelles :

LES SÉPHIRES DE		CORRESPONDENT A	
כהר <i>Kether</i>	La Providence équilibrante.	היות הקדוש <i>Hakkadôsh</i>	Les Intelligences providentielles.
הכמה <i>Hochmah</i>	La divine Sagesse.	אופנים <i>Ophanîm</i>	Les Moteurs des roues étoilées.
בינה <i>Binah</i>	L'Intelligence toujours active.	אראלים <i>Aralîm</i>	Les Puissants.
חסד <i>Hesed</i>	La Miséricorde infinie.	השמלים <i>Hasmalîm</i>	Les Lucides.
גבורה <i>Geburah</i>	L'absolue Justice.	שרפים <i>Seraphîm</i>	Les Anges brûlant de zèle.
תפארת <i>Tiphereth</i>	L'immarcessible Beauté.	מלאכים <i>Malachîm</i>	Les Rois de la splendeur.
נצח <i>Netzah</i>	La Victoire de la Vie sur la Mort.	אלהים <i>Ælohîm</i>	Les dieux (envoyés de Dieu).
הוד <i>Hod</i>	L'Éternité de l'Être.	בני אלהים <i>Benê-Ælohîm</i>	Les fils des dieux.
יסוד <i>Jesod</i>	La génération, pierre angulaire de la stabilité.	כרובים <i>Cheroubim</i>	Les ministrants du feu astral.
מלכות <i>Malkuth</i>	Le principe des Formes.	אישים <i>Ischîm</i>	Les Ames glorifiées.

Pour compléter les notions élémentaires que nous avons pu fournir touchant le système séphirothique,



nous terminerons ce travail par le schéma bien connu du triple ternaire; ce classement est le plus lumineux; selon nous, et le plus fécond en précieux corollaires.

Les trois ternaires figurent la trinité manifestée dans les trois mondes.

Le premier ternaire, — celui du monde intellectuel, — est seule la représentation absolue de la trinité sainte: la *Providence* y équilibre les deux plateaux de la Balance de l'ordre divin: la *Sagesse* et l'*Intelligence*.

Les deux ternaires inférieurs ne sont que les reflets du premier dans les milieux plus denses des mondes moral et astral. Aussi sont-ils *inversés*, comme l'image d'un objet qui se reflète à la surface d'un liquide.

Dans le monde moral, la *Beauté* (ou l'Harmonie ou la Rectitude) équilibre les plateaux de la balance: la *Miséricorde* et la *Justice*.

Dans le monde astral, la *Génération*, instrument de la stabilité des êtres, assure la *Victoire* sur la mort et le néant, en alimentant l'*Eternité* par l'intermittable succession des choses éphémères.

Enfin, Malkuth, le *Royaume* des formes, réalise en bas la synthèse totalisée, épanouie et parfaite des séphiroths, dont en haut Kether, la *Providence* (ou la couronne) renferme la synthèse germinale et potentielle.

Bien des choses nous resteraient encore à dire de la Rose-Croix symbolique de Henry Khunrath. Mais il faut nous borner.

Au demeurant, ce ne serait pas trop d'un livre entier pour le développement logique et normal des matières que nous avons cursivement indiquées en ces quelques notes; aussi le lecteur nous trouvera-t-il

fatallement trop abstrait et même obscur. Nous lui présentons ici toutes nos excuses.

Peut-être, s'il prend la peine d'approfondir la kabbale à ses sources mêmes, ne sera-t-il pas fâché de retrouver, au cours de cet exposé massif et de si fatigante lecture, l'indication précise et même l'explication en langage initiatique d'un nombre assez notable d'arcanes transcendants.

Comme l'algèbre, la kabbale a ses équations et son vocabulaire technique. Lecteur, c'est une langue à apprendre, dont la merveilleuse précision et l'emploi coutumier vous dédommageront assez par la suite des efforts où votre esprit s'est pu dépenser dans la période de l'étude.

STANISLAS DE GUARTA.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

THÉOSOPHIE ET SOCIOLOGIE

LE MONDE NOUVEAU

PAR L'ABBÉ ROCA (1)

Les derniers mois de l'année 1888 ont été particulièrement favorables à la Théosophie, en en multipliant les groupes et les publications. Parmi celles-ci il en est trois surtout qui se distinguent par leur importance autant que par les noms et le caractère de leurs auteurs; ce sont : la *Doctrine secrète* de M^{me} Blavatsky; *Un Rêve sur le Divin*, de M^{me} Juliette Adam, et le *Monde Nouveau* de l'abbé Roca.

Il y aurait à faire à leur propos une étude aussi intéressante qu'instructive et tout à fait conforme aussi à l'esprit d'indépendance et de tolérance fraternelle de notre Revue; ce serait de rapprocher ces trois œuvres pour comparer les données de la métaphysique hindoue avec les révélations de la plus moderne et de

(1) Un volume grand in-8 de 575 pages. — Chez Ghibo, éditeur (prix 7 fr. 50.)

la plus aimée de nos Muses, l'auteur de *Patience*, aujourd'hui spiritualisée jusqu'à l'inspiration, et avec les affirmations de l'ésotérisme catholique tel qu'il a été conservé dans l'Église même, notamment par les Français et les Carmélites. Mais une pareille critique serait au moins prématurée, soit parce que tous nos lecteurs ne sont pas encore accoutumés aux grandes questions de la science occulte, soit, en tout cas, tant que ces œuvres nouvelles ne sont pas propagées et connues comme elles ne manqueront pas de l'être. Il faut donc, avant tout, les signaler à l'attention de ceux qui peuvent ne les avoir pas lues ; c'est ce qui va être essayé ici et pour l'une d'elles seulement.

Il ne s'agit en effet dans cet article ni de la colossale encyclopédie de M^{me} Blavatsky, ni de la fine perle, si complète en ses soixante-treize petites pages, de M^{me} Juliette Adam. Ce ne sera pas trop de la place qui m'est accordée pour parler, comme il le mérite, du *Monde Nouveau*.

**

Le livre de l'abbé Roca est essentiellement social ; la question qui y est traitée, celle de l'Église catholique dans l'État moderne, est des plus brûlantes et des plus difficiles de notre temps. La conclusion n'en est pas complètement nouvelle ; elle est fondée expressément sur cette Synarchie développée par M. le marquis de Saint-Yves dans ses magnifiques *Missions* ; seulement, c'est à l'Église même que l'abbé Roca en confie l'exécution ; c'est à l'Église qu'il la préche, lui prêtre orthodoxe de l'Église ; c'est à son Pape qu'il

fait appel pour se mettre à la tête de la réforme sociale universelle, au nom du catholicisme régénéré par les doctrines théosophiques et renouvelé dans son clergé. Là est l'intérêt capital du livre de l'abbé Roca qui se distingue ainsi, par une nuance nouvelle, de ceux de M. de Saint-Yves, comme des propositions sociologiques d'Éliphas Lévi, de Fabre d'Olivet ou de Saint-Martin.

**

La Théosophie mentirait à son nom même si elle n'était qu'un système de philosophie, grandiose, admirable à l'intelligence, mais impuissante dans la vie pratique ; *Sagesse* empruntée au *Divin* (евъ духовъ), prudence puisée à la source des principes de notre monde réel, ou elle n'est qu'un leurre, ou elle doit pouvoir régir notre conduite aussi bien que nos conceptions. Ni religion, ni science, ni système, elle n'a pas, cependant, à se substituer à nos sciences, à nos religions, à nos philosophies, ou à les détruire ; son rôle est de les dominer, de les éclairer, de leur enseigner leur voie véritable ; elle en est l'âme et la vie.

Ouvrez un dictionnaire biographique ; cherchez-y le nom d'un théosophe de quelque époque que ce soit, vous le verrez d'abord signalé comme l'un des plus savants et des plus profondément savants parmi ses contemporains. Mais vous le verrez bien souvent aussi figurer parmi les plus hardis réformateurs de la société. Rappelez-vous les templiers, les francs-juges, les francs-maçons, dont on sait le rôle capital dans la

Révolution française; sans compter les œuvres isolées comme celles de Joachim de Flore, de Campanella, de Jean de Parme, de Saint-Martin et de son école. De nos jours il est peu d'occultistes occidentaux qui aient négligé la sociologie: Ballanche, Bordas-Desmoulin, Wronski, Fabre d'Olivet, en ont fait des études spéciales; Eliphas Levi en traite également; le marquis de Saint-Yves y a consacré exclusivement sa science si vaste et si profonde de la théosophie, et M^{me} Adam n'a garde d'oublier la question sociale dans son rapide coup d'œil sur le *Divin*.

Les occultistes s'accordent généralement sur le principe, au moins, de l'organisation sociale, par la raison que ce principe est fourni par le même caractère qui fait de l'occulte le soleil de toute science et de toute philosophie, je veux dire par la synthèse qui fournit la hiérarchie harmonieuse de tous les éléments, de tous les organismes cosmiques: La forme théosophique de la société, c'est la Théocratie; non pas le despotisme hypocrite que l'on entend ordinairement désigner par ce nom, mais cette théocratie aussi libre que la plus pure démocratie, aussi unie et aussi ferme que la plus ferme monarchie, synthèse des trois formes de gouvernement, et qui a sur elles l'avantage de n'être dirigée que par une Sagesse aussi savante que désintéressée. (Voir sur ce sujet les articles de MM. Lejay et René Caillié dans le n° 1 et le n° 4 de l'*Initiation*.) Nul n'en a mieux restitué l'ensemble que le marquis de Saint-Yves qui la définit d'un mot, la *Synarchie*, c'est-à-dire l'unité harmonieuse des forces sociales.

L'antiquité classique tout entière a vécu des restes de cette théocratie et a péri avec elle à mesure que le despotisme brutal des politiciens réussissait à l'étouffer, car elle est l'ennemie le plus implacable de ses voisines. On en retrouve aisément les vestiges une fois qu'on la connaît:

La Grèce lui devait son conseil amphictionique; ses législateurs de qui Rome s'inspirera ensuite, étaient allés s'instruire, comme ses philosophes, chez cette Égypte théocratique qu'ils vénéraient et qu'ils admiraient comme la dépositaire des traditions les plus précieuses. Moïse, formé à la même école, y trouve la loi d'un peuple que deux mille ans de dispersion ont si peu détruit qu'on songe aujourd'hui, de plusieurs côtés et par des considérations diverses, à rassembler ses membres épars pour lui rendre la vie sociale.

La Chine, enveloppée dans quelques lambeaux de cette théocratie synarchique, s'y pelotonne si heureuse dans sa paresse qu'elle ne peut souffrir qu'on l'en dérange. L'Inde plus infortunée a dû transformer les débris de sa splendeur théocratique ancienne en castes inflexibles qui l'enveloppent de cent tours, comme les bandelettes rigides d'une momie, la conservant immobile pour un avenir encore inconnu, à travers les innombrables dévastations infligées à ses richesses par l'avidité des conquérants. Ainsi assoupi sur ses trésors de science occulte, l'Orient n'en sait plus tirer de conséquences sociales; à quoi lui pourraient-elles servir? La Théosophie qui nous vient de l'Inde est muette sur la sociologie. Est-ce impuissance? — C'est ce que semble affirmer, dans son

ensemble, l'œuvre de l'abbé Roca, et c'est l'une des questions les plus graves qu'il soulève.

La Théosophie hindoue porte à son front, il est vrai, comme son plus beau diamant, le principe de la *Fraternité* universelle, rêve de tous les esprits généreux ; mais d'où lui vient cette lumière ? Du principe qu'il est nécessaire à l'homme de se fonder de plus en plus dans l'ensemble, de se vouer par conséquent à ses frères, s'il veut atteindre à la hauteur des puissances cosmiques, c'est-à-dire, en dernière analyse, du soufisme du salut individuel. Plus grande est la pensée de la synarchie sociologique qui embrasse à la fois toute l'humanité dans une seule et même synthèse, pour le salut commun, simultanément, comme pour le bonheur immédiat de tous.

Empruntée, en effet, à la base commune de toutes les croyances, elle peut rallier aisément toutes les races, toutes les nations, tous les partis. Inspirée par l'amour le plus désintéressé et le plus profond de l'humanité divisée pour ainsi dire ; simple et logique comme l'universelle Trinité sur laquelle elle se fonde, elle n'exige ni révolution, ni sacrifice autre que celui des passions égoïstes au bien commun et dans une mesure abordable à tous les caractères. Elle ne demande à aucune forme sociale que des transformations faciles à effectuer dans la paix, et pour la satisfaction de tous les intérêts, de toutes les aspirations honnêtes et sincères, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

Cette théocratie théosophique, l'abbé Roca en voit déjà les premiers linéaments se dessiner dans le monde moderne, et son livre nous annonce que la réalisation

va s'en achever par une évolution naturelle, par un accomplissement de la religion catholique qui en a mis réellement le germe dans le monde.

Voici par quels détails et sur quel plan nouveau est soutenue et rajeunie cette thèse hardie, qui, ainsi présentée, paraît faite pour étonner d'abord, mais pour unir ensuite tous les partis sincères.

* *

Une première partie en fait l'énoncé seulement, et le base sur l'étude des faits ; la démonstration en est reprise ensuite par le détail. Commençons par cet énoncé :

Les quatre premiers chapitres nous présentent un tableau rapide de nos temps modernes, dans le but d'en marquer les tendances en même temps que les faiblesses.

Après nous en avoir signalé les lueurs crépusculaires, les « phénomènes d'aurore » les « pressentiments universels » l'auteur nous montre que ce sont là les premiers tressaillements de la vie divine.

Voici d'abord l'homme nouveau : il s'annonce par ce souffle de justice et de vérité qui s'élève du fond de nospires agitations, du fond des cœurs les plus tourmentés et des âmes les plus turbulentes ; il se révèle encore par un développement inouï de facultés nouvelles : c'est l'ancienne génération des « protogones » qui revient en notre monde pour inaugurer un cycle nouveau. Que manque-t-il encore à notre atmosphère pour la recevoir ? « Une seule chose... un *culte public* conforme de tous points à l'esprit nou-

veau qui la possède. » Or, ce culte, il est tout entier dans le catholicisme ésotérique.

La terre aussi se fait nouvelle par le développement grandiose de nos sciences positives ; mais voici cependant que leur puissance vient se heurter inutilement aux terribles problèmes sociaux ; la science n'a fait que les rendre plus pénibles et plus inextricables encore. Pourquoi donc ? C'est que « ce n'est ni la race qui transforme la terre, ni la terre qui transforme la race, mais Dieu qui transforme l'une et l'autre », et nous nous éloignons de lui alors qu'il peut seul nous apprendre à mettre en jeu savant les forces nouvelles que nous avons éveillées. Nous demandons à César ce que peut seul nous donner le Christ, à la politique, directrice du Vatican lui-même, ce qui n'est que dans l'ésotérisme catholique.

Enfin, nous nous sommes fait des dieux nouveaux dans le Panthéon de nos grands hommes. Dieux morts et stériles comme des sépultures ! — Pourquoi donc ? — C'est que nous y oublions le Soleil qui donne la vie perpétuelle à tous les mondes, le Christ ! « Des pans de ciel tout entiers, des contrées immenses nous sont inconnues » qui commencent à dévoiler les œuvres théosophiques. C'est là que se cache le Christ ésotérique, éclipsé par l'interposition « d'un corps semi-opaque, mi-terrestre, mi-céleste, l'Église romaine », et masqué ainsi *avec intention*. Car, selon la théorie développée déjà par Bordas-Desmou-lins « *il a fallu pour des raisons divines, que l'Évangile vienne opérer, en vue d'accomplir les desseins du Rédempteur, et le triomphe des peuples, sur un*

plan différent de celui des papes et dans une civilisation nouvelle, inaugurée tant bien que mal hors de Rome, sans Rome, malgré Rome, et contre Rome ».

Mais voici venir le temps de la confirmation, le temps où Pierre converti fera place au pontife ésotérique du sacerdoce renouvelé, pour inaugurer l'ère du *Monde Nouveau*.

Tel est l'ensemble de la thèse soutenue dans ce livre.

La démonstration détaillée commence par l'exposé ésotérique des dogmes catholiques fondamentaux ; c'est l'objet des cinq chapitres suivants auxquels il faudrait ajouter les deux derniers de l'ouvrage, sur la *femme transfigurée* et le *Christ ésotérique*. Les deux premiers de cette série sont consacrés à la démonstration d'un principe essentiel en cette matière, à savoir que les dogmes, et notamment ceux catholiques, inflexibles dans leur essence, dans leur esprit qui est la Vérité même, doivent être et sont réellement transformables dans leur corps terrestre, l'Église ; en un mot, que la *religion est et doit être progressive* afin que les Vérités de foi, germes jetés par les « *Volitions spirituelles* » deviennent des vérités rationnelles ; qu'ainsi « la lumière divine revient de nos jours par les sciences qui forment l'aureole de la tête du Christ ».

Passons, bien à regret, faute de temps, sur cette théorie particulièrement intéressante sous la plume d'un orthodoxe qui s'inspire de la Théosophie et venons tout de suite à l'âme même du livre, au Catholicisme ésotérique.

Il n'est traité avec quelque détail que pour ceux des dogmes qui se rattachent au sujet principal : la Création, la Chute et la Rédemption ; l'Incarnation, la Passion et le retour du Christ glorieux y sont plus effacés ; on y entrevoit encore plus ou moins ceux de la communion des Saints, de la vie éternelle, du Jugement final, de la Résurrection de la chair ; les autres, celui de la Grâce, par exemple, et le culte, « Véritable Magie blanche », n'y sont pas traités. Mais outre qu'ils seraient hors-d'œuvre, il y faudrait, comme l'observe l'auteur, un énorme in-folio ; ce qui nous en est donné permettra, du reste, au lecteur attentif de restituer le surplus.

* *

On doit s'attendre à retrouver ici tout d'abord les grands traits, bien connus maintenant, de la Théosophie : la descente de l'Esprit dans la Matière, jusqu'à la multiplicité infinie, et la spiritualisation de la Matière par synthèse progressive ; l'état intermédiaire de l'homme entre les puissances multiples du pôle de désintégration, et celles synthétiques du pôle d'Unité ; le Christ, type de l'humanité régénérée complètement, dominateur des puissances inférieures, efflorescence achevée du principe divin qui est encore latent en chacun de nous, comme l'a développé notamment dans le *Perfect Way* la regrettée D. A. Kingsford. Ce n'est là que la première charpente du *Monde Nouveau* comme de la théosophie ; elle supporte, en ce livre, une doctrine de la plus grande importance, source du plus grave débat entre les occultistes

modernes, à savoir la théorie du Christianisme, ses divergences avec les religions orientales, et particulièrement avec le bouddhisme dont elles dérivent surtout dans leur état moderne.

Question capitale qu'il faut aborder quelque jour dans ses études en occultisme ; nous devons nous y arrêter un instant avant d'exposer la solution de l'abbé Roca, non, sans doute, avec la prétention de nous y prononcer, mais pour faire à son propos quelques remarques essentielles.

Nos lecteurs savent déjà, ou si non, doivent apprendre que cette question a été l'*occasion*, non la cause des dissensions de l'Isis, de sa disparition au profit de l'Hermès, et de la création de l'*Initiation* à côté du *Lotus* ; mais il importe beaucoup de rappeler comment. Ce n'est nullement que nous ayons prétendu préjuger et dogmatiser en arborant une bannière en face de l'autre ; c'est uniquement, au contraire, parce que nous n'avons voulu sacrifier à aucun prix notre indépendance d'étude et d'opinion à ce sujet. La liberté de conscience jointe à la tolérance la plus fraternelle, tel est donc le premier caractère de notre branche Hermès, comme de notre « revue indépendante des Hautes Etudes » : l'*Initiation*, et c'est absolument dans cet esprit que j'entends parler ici du livre de l'abbé Roca.

Le lecteur ne s'étonnera pas d'ailleurs de l'importance attribuée à la question traitée dans ce remarquable ouvrage, en réfléchissant combien la portée en est considérable. Il ne s'agit pas, en effet, de principes où l'intelligence seule soit intéressée ; ceux-ci

ont les plus graves conséquences religieuses, morales et sociales. Je passe sur les premières qui touchent au fond même du débat; il me suffira même d'en signaler une seule parmi les dernières : c'est celle de la suprématie, dans l'avenir du monde, disputée entre l'Orient et l'Occident. Doit-elle appartenir aux races orientales; toute notre civilisation, toute notre science occidentale sont-elles dépourvantes mensonges auxquels il faut renoncer sous peine de mort? Si non, faudra-t-il que l'Orient tout entier abandonne ces religions auxquelles il est si justement et si fermement attaché? Le lui demanderons-nous à l'heure même où leur profondeur enfin reconnue, nous étonne? Ou bien encore, n'est-il pas un terme-moyen; je ne dis pas un terme de conciliation, mais une synthèse qui embrasse l'un et l'autre dans son unité fraternelle, telle que la Société Théosophique l'annonce au monde entier depuis dix ans? — Telle est la question posée ici et devant laquelle toute personnalité, toute association disparaissent, car c'est de la marche de l'humanité toutentière, c'est du progrès de notre monde qu'il s'agit.

Un occultiste débutant pourra s'étonner à ce propos de divergences aussi fondamentales dans cette théosophie qui prétend puiser ses enseignements aux régions les plus élevées qu'il soit permis à l'homme d'aborder. Cette objection, souvent présentée par nos nouveaux confères, et qui naît d'une ardeur aussi naturelle que salutaire au Néophyte, tombe aisément à la réflexion. En soutenant non comme article de foi, mais comme évidence d'observation, que la Théosophie s'inspire de la Vérité pure, on ne prétend nul-

ment qu'elle puisse la révéler tout entière, surtout dès le premier mot. Son enseignement, on ne cesse de le répéter, est essentiellement progressif et demande des efforts personnels aussi longs que vigoureux. La Théosophie n'a jamais prétendu faire un sage à la simple lecture d'un livre quelconque; le voudrait-elle qu'elle ne le pourrait pas, car qui de nous pourrait percevoir la vérité dévoilée tout à coup dans sa nudité complète? Quel écolier peut arriver au degré transcendant sans traverser d'abord le primaire?

Tout ce que la Théosophie peut offrir à ses disciples, c'est une direction, un appui dans le rude combat qu'elle ne peut lui éviter quand il s'élançe à la conquête du Vrai. Elle lui fournit les armes; elle dirige ses coups; elle ménage pour lui les résistances; secours considérable que la Vérité seule est capable d'offrir. Mais elle ne peut lui épargner la lutte contre les erreurs à travers lesquelles elle doit nécessairement venir à lui à cause de sa faiblesse.

Pénétrons-nous donc bien de cette vérité à laquelle l'abbé Roca consacre un chapitre entier, qu'il n'y a point pour l'humanité de dogme invariable; qu'il faut une genèse des idées, un développement humain des volitions spirituelles divines pour que les vérités ésotériques deviennent vérités rationnelles.

Pénétrons-nous des nécessités d'une longue *Initiation* semée d'erreurs, de doutes, d'objections, et saluons avec la même joie des œuvres aussi précieuses pour nous, dans leur apparente contradiction, que la *Doctrine secrète* de M^{me} Blavatsky, et le *Nouveau Monde* de l'abbé Roca.

Cette parenthèse fermée, entrons dans le cœur de la question, et voyons comment notre auteur la résout.

* *

L'école que M^{me} Blavatsky représente « nie *in toto* le Christ inventé par l'Eglise, en même temps que toutes les doctrines, toutes les interprétations et tous les dogmes, anciens et modernes, concernant ce personnage (voir *Lotus*, d'avril 1888, p. 4) » ; elle n'admet d'autre Christ que le principe supérieur latent en chacun de nous, l'*Atma-Christos* ou *Ego spirituel* », d'autre rédemption que l'union de chaque individu à ce principe. « Une fois uni à son *Atma-Christos*, l'*Ego*, par cela même, perd la grande illusion que l'on nomme égoïsme, et perçoit enfin la vérité tout entière ; cet *Ego* sait qu'il n'a jamais vécu en dehors du grand Tout, et qu'il en est inséparable. Tel est le Nirvana. » Quant à l'humanité terrestre prise dans son ensemble, elle ne sortira des ténèbres qu'après que chacune de ces unions individuelles sera accomplie : « Il est dit qu'après le *Kalki Avatar* (celui qu'on attend sur le cheval blanc, dans l'Apo-calypse), l'âge d'or commencera et que chaque homme deviendra son propre *guru*, parce que le *Logos* divin, quelque nom qu'on lui donne (Krishna, Bouddha, Sosiosh, Horus ou Christos), régnera dans chaque mortel régénéré. » Donc point de conséquences sociales, point de régénération de l'ensemble, point de transformations sociales actuelles, car cet âge d'or ne peut arriver avant 427,000 ans ! « Il

ne peut donc être question d'un « Pasteur » commun à moins que ce pasteur ne soit tout à fait métaphorique. » (M^{me} Blavatsky, *Lotus* de décembre 1887, p. 162).

Pour la religion chrétienne, il n'y a aucun enseignement à en retirer ; elle est même la seule qui n'ait pas son ésotérisme parce qu'elle n'est qu'un mélange trompeur. Elle est le fruit d'une grande « imposture » qui a consisté à présenter comme des réalités une allégorie mystique, simple représentation du cycle d'Initiation, version des mystères à la fois psychique et astronomique ; dans ce but, on a confondu *Chrestos* avec *Christos*, « deux pôles opposés dans leur signification comme la nuit et le jour, la joie et la glorification, etc. » (*même article*, p. 162) ; on a donné pour une incarnation spéciale du verbe (*Christos*), un simple initié, *Jesus Ben Pandira*, encore au début de son initiation, c'est-à-dire n'ayant atteint que la condition de *Chrestos* (1). (M^{me} Blavatsky, *Lotus* d'avril 1888, p. 111 et de décembre 1887, p. 166.)

La doctrine soutenue dans le *Monde nouveau* est exactement l'inverse de celle-ci ; aussi l'abbé Roca dit-il, de son côté : « Les Mahatmas ne savent rien du Mystère de la *Rédemption générale* ; leur théorie est vraie mais incomplète, insuffisante et, par là,

(1) M^{me} Blavatsky ajoute en note, sur l'objection que d'après quelques savants, cette assertion est erronée : « Je dis que les savants mentent ou déraisonnent. C'est nos maîtres qui l'affirment ! »

Quant à la distinction de *Chrestos* à *Christos*, le lecteur pourra s'en rendre un compte précis en se reportant à l'article intitulé *Initiation* dans le 1^{er} numéro de cette revue : — Le *Chrestos* paraît être celui qui a franchi au plus, l'épreuve de la quatrième heure (Arcane, XIII) ; le *Christos* est à la douzième ; c'est ainsi qu'ils sont les deux pôles opposés ; l'un au fond, l'autre au sommet de l'échelle de Jacob.

défectueuse. » (P. 283.) Cette rédemption sociale n'est pas l'identification de chaque être au grand Tout, le Nirvana; ce n'est qu'un épisode bien plus rapproché du progrès humain : la venue du règne de Dieu sur la Terre. Elle ne s'effectue pas non plus immédiatement, elle est successive, évolutive. « L'incarnation du Verbe n'est autre chose qu'une *inoculation* du divin dans l'humain. D'autres ont dit une *greffe*. Le mot est de saint Paul; il est tout aussi juste. Le Rédempteur a comparé lui-même ce travail mystérieux à celui que la levure détermine en fermentant. » (P. 537.)

Le *Monde nouveau* annoncé par l'abbé Roca n'est donc pas la Jérusalem divine, mais l'état prochain de l'humanité régénérée par le Christ, son guide divin, qui viendra le confirmer en son deuxième avènement promis par l'Évangile. Cette théorie ne s'explique clairement que par trois dogmes principaux de l'Église catholique : ceux de la création, de la chute et de la Rédemption, auxquels il faut ajouter la connaissance bien définie du Christ. L'éso-térisme de ces dogmes est l'objet des chapitres que nous avons à signaler maintenant.

Sur la création, tout le monde est à peu près d'accord; *Création* du point de vue terrestre, ou *Émanation* du point de vue divin, c'est la polarisation de l'Unité.

Le premier acte se passe dans le Monde divin : génération du Fils par le Père-Mère. (V. p. 528 notamment.)

Le second acte est dans le monde intelligible : du

Verbe naît par l'Union de la Sagesse Éternelle et du Saint-Esprit, un Verbe nouveau *Manifesté hors du Père*. Voilà « le Christ Principe que le Zohar nomme l'Adam-Kadmon. »

Il deviendra plus tard, en descendant jusqu'aux déchus, « le Christ Homme ou l'Homme-Dieu, le *Verbe fait chair*, le nouvel Adam pénitent, crucifié pour le rachat du vieil Adam tombé ».

Mais pourquoi ce rachat, quelle est cette chute? Qu'est-ce que la tache originelle commune à tous les hommes? — La réponse est aussi expressive que suggestive. La chute fut la conséquence du « *refroidissement* de l'amour divin ». (P. 246.)

Dans le corps même du Verbe originel, parmi les essences vives des potentialités qui le constituent comme l'union des cellules vivantes compose notre chair, un certain nombre voulut s'éloigner plus encore de la source unique, leur amour pour elle se *refroidissant* au profit de leur amour-propre. Première chute; celle des essences vives (révolte des Titans, de Typhon, de Satan, déchéance des Anges). Dans le séjour nouveau qui leur fut assigné (celui du Paradis zodiacal), se produisit une seconde chute, un *refroidissement* nouveau et semblable, représenté par la naissance de l'Adam-Eve (qui descendit cette fois au Paradis terrestre). Lui-même enfin déchut en tombant dans la séparation des sexes et la vie terrestre.

A chacune de ces chutes correspond, à la fois, une concrétion matérielle — l'être restant toujours trinitaire, *matière animé* par l'Esprit — et aussi une multiplication, une différenciation qui s'accroît avec

l'éloignement du centre unique. On pourrait la comparer à la précipitation du charbon se déposant en *poussière* noire par la décomposition d'un carbure quelconque qui fait passer le charbon de l'état gazeux uniforme, à l'état solide infiniment divisé. « Nous sommes ainsi (nous hommes actuels), les grains vivants de la poussière spirituelle que produisit l'Adam-Eve en se dissolvant; et toute l'œuvre de la Rédemption consiste à nous ramener tous dans l'harmonieuse et vivante unité de l'origine. *Instaurare omnia in Christo*. » (Saint Paul, *Eph.*, I, 10, p. 262) (1).

Nous sommes donc tous solidaires de cette chute symbolisée par la faute du paradis terrestre, y ayant tous participé, et nous ne pouvons sortir des froids abîmes qu'en reconstituant notre union première par la chaleur de l'*Amour* : Amour des uns pour les autres, afin de triompher du morcellement, de l'*égoïsme*; réchauffement de l'amour divin, de l'attraction centrale, afin de triompher de la force centrifuge qui nous a dispersés.

Doctrine fondamentale, radicalement opposée à celle des maîtres Hindous indiquée ci-dessus, de la rédemption individuelle; doctrine éminemment sociale aussi : dans celle Hindoue, les molécules individuelles ne se rassembleront qu'en se retrouvant dans le centre universel; — dans la doctrine chrétienne du Sohar, l'Amour rassemble ces individualités déchues,

(1) Ainsi s'expliquent les apparentes absurdités de la Genèse : l'unité du couple Adam-Eve, comme origine du genre humain, parce que nous sommes les molécules maintenant isolées de la première synthèse, Adam-Eve; il y a chute par attraction du pôle négatif; il y a chute originelle dont tout le genre humain est responsable parce qu'il est constitué de toutes les molécules désintégrées, et ainsi de tout le surplus de ce récit symbolique.

en *synthèses successives*, par une série de *Rédemptions* de plus en plus étendues, de sorte que la dernière identifie au centre universel des synthèses déjà considérables, des Anges. La *société* est le moyen de réalisation, l'achèvement vers ces synthèses.

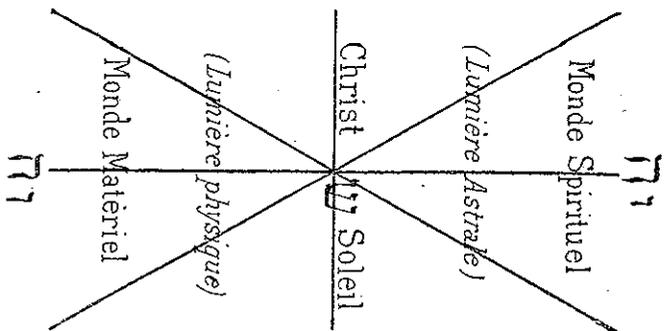
Mais comment ranimer ces forces attractives d'où renaitra l'Union, la Fraternité? Qui peut nous arrêter dans cette dispersion indéfinie une fois l'impulsion donnée, si ce n'est une impulsion contraire? — Et d'où peut venir cette impulsion contraire d'ailleurs que du centre positif seul opposé à la surface négative de la sphère? Il faut donc qu'un rayon attractif s'élançe pour ainsi dire de ce centre vers la région périphérique des diffractions et des répulsions; il faut que le Fils de Dieu *descende* parmi les fils de l'homme, que l'Adam resté pur (c'est-à-dire attractif), vienne reprendre l'Adam *déchu*, dans les abîmes de l'infini, en se manifestant à lui à travers un voile de chair transparent.

Voilà la Rédemption chrétienne! Un rayon, une attraction, une impulsion propre à arrêter d'abord, à maîtriser, puis à ramener les monades égarées, mais à les ramener d'un mouvement lent, progressif et voulu. Il n'y a de Rédemption que pour celui qui consent à s'identifier à Christ et qui réussit à le faire (1).

(1) Là est le trait d'union avec l'Inde. Par ce détail, en effet (qui constitue le libre arbitre en même temps), la Rédemption finale rassemblera bien toutes les molécules individuelles régénérées par leur union avec le Verbe. « C'est par lui que sera restauré, unifié, tout ce qui est dans le Ciel et sur la Terre — en vue de la reconstruction complète de son corps universel. » Saint Paul, *Eph.*, I, 10 et IV, 12. — Mais cette réunion est progressive, composée de réunions successives d'ordre moindre, de *synthèses sociales*. C'est ce que ne dit pas l'Inde : elle méconnaît l'action sociale du Verbe.

Il y a donc plusieurs degrés dans la descente du Verbe dans la matière jusqu'à ses limites extrêmes, jusqu'aux enfers. Il y a plusieurs Christs ; en allant aussi loin que possible, « il y en a même autant que l'Humanité a compté de membres jusqu'ici » ; mais, parmi tous ces Christs, le Christ catholique, le Rédempteur de l'Humanité dont le second avènement s'approche est le *Christ-Solaire*.

Ce mystère qui n'avait peut-être pas été énoncé aussi expressément jusqu'ici (voir notamment dans



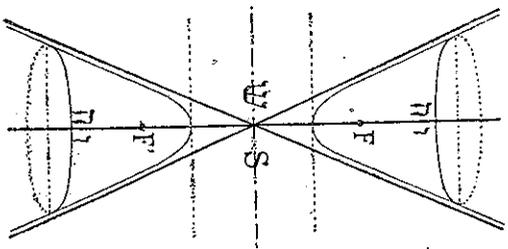
Eliphas Lévi, ou dans la *Mission des Juifs*, et la *France Yraie*, expliquée, symbolise et résume toute la création avec sa vie totale. Il se traduit par une figure très simple (indiquée page 291 du *Monde nouveau*, donnée déjà à la p. 11 de la fin de l'*Ancien Monde* du même auteur, et que l'on trouvera plus complètement encore à la page 38 de la *Mission des Juifs*).

L'angle supérieur représente l'ensemble du monde spirituel. La première polarisation et les premières concrétions de l'Unité absolue : 11'.

L'angle inférieur renferme le monde matériel, de la multiplication des éléments, des transformations indéfinies et perpétuelles : 11'.

On voit que dans cette description sommaire de la Création, ou *Involution*, le monde spirituel se termine d'abord par une concrétion unique, le *point mathématique*, qui renferme en potentialité toute la force, tout le Verbe ; et que le Monde matériel est l'expansion, l'explosion, pour ainsi dire, de ce point (1).

Physiquement, c'est-à-dire à ne considérer que la



(1) Mathématiquement, cette représentation serait plus claire par une hyperboloïde de révolution dont les deux nappes représenteraient les deux mondes spirituel et matériel et dont le centre S serait le Soleil ; Son axe transverse serait l'image du Verbe. Représenté par l'homme, sa tête serait au foyer divin F ; la partie inférieure de son corps au foyer matériel F' ; son cœur au centre S (leis sont les trois centres du corps humain, correspondant aux trois mondes — le monde intelligible est ici entre les deux branches de la courbe, la partie horizontale de la croix).

Cette même courbe peut donner lieu à bien d'autres remarques : à celle-ci notamment : La forme des astres, du système solaire, celle générale de la matière même est la sphère, engendrée par le cercle — La trajectoire des planètes dans l'espace est l'ellipse — celle des comètes qui passent d'un système à l'autre est la parabole.

Et quand on veut représenter l'Univers entier, on trouve l'hyperboloïde (ou les deux pôles extrêmes rejoignent dans l'Unité), à mesure qu'on s'éloigne de la matière, la dualité apparaît (par les foyers), puis l'Unité, pour se résoudre en *trinité unité* dans les innombrables contraires.

Le point est leur centre commun commun prenant à la fois les deux innombrables et cependant concret (positif et négatif ; Esprit et Matière, Verbe incarné).

Toutes ces figures sont comprises dans la formule générale : $Ax^2 + Bx + C = 0$ essentiellement trinitaire, car elle peut s'écrire, ou :

$Ax^2 + Bx + C = 0$

c'est-à-dire que C équilibre les deux ordres de variable Ax^2 et Bx , ou bien $Ax^2 + Bx + C$ (le trinôme) = 0 (égalé le Néant, l'Absolu ; Le Tout réel dans son ensemble est la même chose que le Néant !

substance, qui, pour nous, humains, est l'expression la plus perceptible de la duade universelle (Essence-substance, $\pi \gamma$), la lumière astrale, pour devenir lumière sensible, se concentre en un point, centre de force vitale d'un monde, source calorifique, électrique et lumineuse, un soleil; et, dans ce monde inférieur, qui est exactement l'inverse du monde supérieur, l'ombre, le froid, la multiplicité ($\pi \delta$), l'inertie dominent en proportion de l'éloignement du centre, le soleil; tandis qu'au contraire, dans la sphère supérieure, le positif, actif, spirituel (δ) se dégage à mesure qu'on s'élève (1).

Maintenant, comment se fait l'unité dans cet ensemble? Par l'axe vertical de la figure, axe dont le milieu sera au centre des deux angles, ses deux moitiés plongeant respectivement dans l'angle supérieur et dans l'angle inférieur. C'est par cet axe que la matière est reliée à l'esprit, à *travers le point central*; c'est par cette ligne de vie que le dernier atome minéral, au fond des ténèbres terrestres, est relié au créateur, à *travers le soleil*.

Et qu'est-ce que cet axe qui relie dans la création tout entière la *Substance* à l'*Essence*? C'est le VERBE. Son centre est le soleil, et pour que l'atome matériel *involué* retourne, par l'*évolution*, à sa source spirituelle, il faut qu'il passe par ce verbe et son point central entre deux infinis. Voilà comment le Christ est le rédempteur universel, l'agent de la Rédemption générale aussi bien que celui de la rédemption individuelle.

(1) Ce point de vue physique est admirablement établi par le savant ouvrage de Bahih : *Light and Color*.

Son cœur est au centre *dé la croix*. Sa tête est dans les cieux, son corps est sur la terre. Il est notre Seigneur et notre Sauveur. Il n'y a pas d'image plus claire ni de réalité plus nette.

Son nom de Jésus la résume en *un mot*; voici comment :

Jeovah (Jod-Hé-Vau-Hé, יהוה) exprime l'ensemble de la création :

π en est la première partie, celle spirituelle, l'angle supérieur de la figure.

δ en est la seconde, celle physique, l'angle inférieur.

Entre ces deux moitiés, placez comme signe du centre le Shin ψ (symbole à la fois de la matérialisation et du point de départ) (1) et vous avez le nom hébreu de Jésus :

$\text{יהושע} = \text{Jeoshua}$

Ce symbolisme de la croix est universel; on le retrouve dans les restes les plus anciens, chez les peuples les plus barbares. « C'est ce même Christ, sans doute, que les Hindous représentent de temps immémorial, planant dans l'espace et crucifié entre ciel et terre. » (P. 291.)

(1) D'après Fabre d'Olivet, le ψ qui est le π passé à l'état de consonne, peint les mouvements légers, les sons durables et doux (l'origine de tout mouvement, de toute vibration, comme la partie de l'arc d'où la flèche s'élance). — Son nombre est 300 (la trinité deux fois descendue le produit de $\pi \delta$).

On peut retrouver ces expressions dans la figure Kabbalistique, prime du dernier numéro de l'Initiation; le triangle supérieur nous montre la création totale, δ devenant $\pi \delta \pi$.

Puis, au milieu et au sommet de notre monde, le Christ solitaire, et dans les flammes qui en rayonnent, son nom inscrit sous cette forme significative : יהוה

Par là encore s'expliquent le sens de l'adoration du *soleil* et tous les symboles empruntés au Zodiaque, à la marche apparente du Soleil vu de la Terre, exprimant à l'humanité, par la loi universelle des analogies, le Mystère de la Chute et de la Rédemption.

* *

Tout cela n'est que symboles, allégories, objecte M^{me} Blavatsky (*Lotus* cités plus haut).

Allégories pures non pas ! répond l'abbé Roca, (qui affirme sa foi dans l'incarnation du Verbe au début de notre ère), mais « vérités réelles et figuratives en même temps, historiques et symboliques, sans cesse en action dans tous les mondes et dans toutes les humanités qui n'en font qu'une en définitive ».

« Pauvres Bouddhistes, ajoute-t-il, ils nous demandent une preuve de la réalité historique de notre Christ dont ils nient la divinité et même l'existence ! Mais cette preuve, ils l'ont sous les yeux, même là-bas, chez eux ! C'est la preuve de fait et d'action, celle-là, la meilleure de toutes !... Il faut bien qu'il soit vivant notre Christ, pour qu'il vous mène comme il fait ! Qui vous roule dans l'Inde en ce moment, si ce n'est Lui ? Qui vous arrache des mains le sceptre de la domination pour le faire passer aux mains des Anglais, des Russes et des Français, trois peuples différemment rangés sous l'étendard de l'Evangile et de la Croix !... Qu'ils laissent leur glorieux Bouddha dormir en paix son dernier sommeil dans le sépulcre de ses pagodes... son ère est close ; autour de Lui,

plus rien ne bouge, plus rien ne marche. Ah ! il ne dort pas ainsi, notre Dieu... » (Page 534.)

Mais évitons ici tout ce qui peut se rencontrer de passion et de personnalités, fût-ce de peuple à peuple, dans cet important débat. Jugeons-le des hauteurs où la Théosophie nous commande de nous élever. Au-dessus du Bouddhisme ésotérique, comme au-dessus du Christianisme ésotérique, il est un ésotérisme général qui explique et concilie tous nos dogmes en montrant à la fois les vérités et les erreurs. C'est là qu'est le plus prochain voisinage de la Vérité, et de la Fraternité universelle ; c'est là que nous devons tendre, en cherchant les traits d'union avant les divergences entre les doctrines qui nous sont offertes, afin de tendre toujours vers la synthèse de nos vérités partielles.

On a pu voir déjà par ce qui précède quelques points de contact qu'une étude attentive, impossible à suivre ici multiplierait bien aisément. C'est ainsi, par exemple, que d'une part on discute sur la fin du Kali Yuga, tandis que de l'autre il s'agit de l'un des cycles d'ordre moindre qu'il renferme. L'abbé Roca les distingue clairement (page 517) en nous désignant le *Kalki Avatar* par le *Christ-Royal*.

C'est ainsi encore que M^{me} Blavatsky oppose comme un argument décisif le caractère du Kali-Yuga, cycle de ténèbres où aucune rénovation ne pourrait trouver place, alors que ce caractère semble, au contraire, appeler toute rénovation, toute transformation, car le Kali-Yuga, c'est l'Arcane XIII : la *Mort* ! — Mais la *Résurrection* aussi ! La mort du monde ancien

pour la résurrection du Monde nouveau. Et de combien de rénovations partielles ne devra-t-il pas se composer dans ses cycles divisionnaires pour amener l'humanité de son état actuel au règne du *Christ-Royal* ! Car la nature ne fait point de sauts, elle progresse lentement, et combien de voiles n'avons-nous pas à arracher pour découvrir enfin au fond de notre enveloppe humaine, le Christ-Esprit ! Les 427,000 ans n'y seront certainement pas de trop !

Il faut bien reconnaître aussi que M^{me} Blavatsky ne représente que l'un des centres mystiques de l'Inde, et que ses maîtres, même en Inde, sont loin d'avoir l'assentiment général. Ce n'est pas sans de graves motifs, par exemple, qu'à la suite de cette discussion fondamentale publiée dans le *Theosophist* de 1887, M. Soubba-Rao s'est séparé de M^{me} Blavatsky, après avoir longtemps annoncé sa savante collaboration à la *Doctrina Secreta* publiée maintenant sans son nom, en dehors de son concours.

Me rappelant donc qu'un pandit Indien nous a affirmé dans le *Theosophist*, organe de la Société de Madras, que la religion catholique est celle qui, dans ses dogmes et dans son culte se rapproche le plus de l'ésotérisme commun, je me persuade aisément que cet ésotérisme qui éclaire les dogmes des Brahmes comme ceux des Bouddhistes, des Persans, des Mahométans ou des chrétiens est bien au-dessus du conflit soulevé ici, et je garde toute ma foi dans la possibilité de cette Union théosophique entre l'Orient et l'Occident qui est aussi la conviction et le souhait de nos premiers philosophes modernes, Leibnitz, Spinoza,

Fichte, Hegel, Schopenhauer, Hartmann. Après Ballanche je me répète : « Les traditions orientales sont devenues les prolégomènes indispensables de la Bible, car elles contiennent sous une autre forme, les *vérités primordiales*. Une exégèse à la fois hardie et respectueuse... fera ressortir l'identité des cosmogonies mystagogiques et des cosmogonies scientifiques. » (*V. Monde nouveau*, p. 437.) (1).

* *

Cependant, ce n'est pas encore le Christ Solaire, c'est le Christ planétaire, le Christ-Homme, humble et souffrant, que l'Église a prêché jusque ici, nous dit l'abbé Roca ; c'est lui seul qu'elle devrait prêcher parce que les peuples n'auraient pu comprendre le Christ solaire : il a fallu que ses arcanes restent voilés, comme il l'annonçait lui-même, jusqu'au jour de son second avènement. Mais ce jour approche ; l'humanité y est préparée par la fermentation du germe

(1) S'il m'est permis de hasarder ici une opinion personnelle, je dirai que les doctrines hindoues me semblent plus vraies au point de vue *métaphysique*, abstrait, les doctrines chrétiennes au point de vue *moral*, sentimentel, concret : le Christianisme, le Zohar, la Cabale, dans leur admirable symbolisme laissent plus d'incertitude, de vague dans l'intelligence philosophique (par exemple, quand ils représentent la *chute* comme source du *mal*, sans définir ni l'un ni l'autre, car cette définition dompterait un tout autre tour intellectuel à la question).

Mais ce Panthéisme indien, qu'il soit matérialiste comme dans l'école du Sud, ou idéaliste comme dans celle du Nord, arrive à négliger à reconnaître, à repousser même tout sentiment et spécialement l'amour avec toute son immense portée mystique, occulte.

L'un ne parle qu'à l'intelligence, l'autre ne parle qu'à l'âme. On ne peut donc posséder complètement la doctrine Théosophique qu'on interprétant le symbolisme de l'un par la métaphysique de l'autre. Alors et alors seulement les deux pôles ainsi animés l'un par l'autre font resplendir, par les splendeurs du monde divin, l'incompréhensible richesse du langage symbolique, seul capable de rendre pour l'homme les palpitations de la Vie absolue !

Dans le *Monde nouveau* nous voyons la métaphysique hindoue aux prises avec le symbolisme judéo-chrétien ; à nous de chercher dans cette lutte même les éléments de leur combinaison harmonieuse.

divin semé il y a près de 2,000 ans. Le *Monde nouveau* va en réaliser l'éclosion par la diffusion des dogmes nouveaux capables de satisfaire un jour l'Orient aussi bien que l'Occident, et aussi par la constitution sociale, trinitaire à l'image de l'homme ou microcosme, à l'image du monde ou macrocosme.

A ce *Monde nouveau* il faut un nouvel enseignement religieux, un nouveau sacerdoce correspondant aux nouveaux dogmes; ce sera l'ancien sacerdoce régénéré, épuré, converti : tout s'accorde à l'annoncer; les écritures saintes, les voyants, les philosophes et plusieurs prêtres au sein même de l'Eglise.

Il faut surtout un Souverain Pontificat nouveau, tête aussi sage que savante de la synarchie future. Ce sera aussi le Pape romain converti et délivré du Pouvoir temporel, le pape qui aura tué en lui le César, ce *Roi-Méaun*, selon les prédictions de l'Evangile même. Alors il transmettra ses pouvoirs au Pontife nouveau désigné par le suffrage des peuples éclairés par la lumière de l'ésotérisme en confirmant leurs nouveaux dogmes.

C'est là ce qu'affirment et développent les chapitres XI à XIV.

Il faut voir par quels arguments remarquables empruntés à l'ésotérisme l'auteur rajoutait cette thèse dont l'énonciation toute nue est de nature à soulever bien des révoltes à notre époque. Ces chapitres appellent tout particulièrement l'attention du lecteur impartial; c'est là qu'est la portée sociale du Livre. L'espace manque ici pour les résumer, mais il est deux points au moins qu'il faut signaler.

Le premier est emprunté à la tradition théosophique de la transmission de l'Initiation. Condamnée à prêcher, comme on vient de le dire, les dogmes mystérieux et voilés du *premier* avènement, la Papauté actuelle ne pourra remettre ses pouvoirs, avec sa vie, qu'à celui qui se sera *proposé* Maître et Adepte de la Révélation nouvelle. Mais où est-il celui-là de nos jours, dans le chaos de notre monde en travail de renouvellement? La Papauté, pour appliquer le mot d'un politicien célèbre, ne peut donc actuellement ni se *démêtrer*, ni se *soumettre* l'Immuable au milieu de notre évolution qui s'accélère, il faut bien qu'elle réponde à toutes nos revendications : *Non possumus!* — *Siamo legati*. « Nous sommes enchaînés ».

Mais attendez la fin; son agonie s'achèvera dans une apothéose pleine de grandeur, quand le Pape bénira en son successeur *converti*, l'accomplissement du Dogme nouveau dans le Monde nouveau.

A qui se refusera à croire à de pareilles transformations, le second des arguments cités ici va répondre par cette remarquable proposition (signalée à la page 431) qui, ajoutée à d'autres faits analogues, prouve de quelles sérieuses et profondes préoccupations est agité le haut clergé catholique : « Le père Boulenger Vauquelin, pour ménager la transition de l'ancienne à la nouvelle forme, propose au pape la fondation d'un Apostolat mixte, exercé simultanément par deux Ordres, l'un des prêtres célibataires, chargés de l'administration des sacrements et de la distribution de l'enseignement primaire aux enfants et aux mineurs de l'intelligence, — l'autre de prêtres,

marisés ou non marisés, à leur gré, qui fourniraient l'enseignement secondaire et supérieur aux adultes, aux majeurs de l'esprit, chez lesquels les besoins religieux sont autrement élevés que chez les petits peuples. » — « Il paraît, d'après ce qui m'a été dit en bon lieu, que cette combinaison n'a pas été mal accueillie au Vatican. »

Mais le livre même de l'abbé Roca, ajouté à ceux de plusieurs autres auteurs catholiques bien frappants aussi, quoique infiniment moins hardis ou moins explicites, n'est-il point par lui seul un fait bien frappant? L'auteur, on le sait, chanoine honoraire, ancien élève de l'école des hautes études ecclésiastiques de Paris, instruit à l'école du monde par de nombreux voyages, et, en même temps, savant théologien versé dans tous les textes sacrés, est aussi et se flatte d'être d'une orthodoxie parfaite sur tous les dogmes de la religion catholique sans exception. Si ces déclarations catégoriques en ce point ne semblent pas une preuve suffisante (pages 327, 328 notamment), on en trouverait de plus frappantes dans les approbations plus que tacites que ses œuvres obtiennent non seulement auprès de l'Archevêque de Paris, ou de Prélats dont les noms sont cités, mais au Vatican lui-même et près de ceux qui approchent le plus du Souverain Pontife (pages 148 et 318).

On remarquera, du reste, que tous les dogmes érotiques qu'il expose si ouvertement sont appuyés sans cesse, on pourrait presque dire empruntés à peu près exclusivement à nos textes sacrés, dont les citations sont répandues à profusion dans l'ouvrage;

c'est surtout dans les Évangiles et dans saint Paul que l'auteur a su retrouver une quantité de principes méconnus; la Kabbale, le Sohar ne servent guère qu'à les éclairer.

Ce livre est de nature à produire dans le monde catholique, où il est généralement répandu, une sensation d'autant plus profonde qu'elle sera moins éclatante peut-être. Il ne doit pas attirer moins sérieusement l'attention de tout homme libéral, car il n'en est pas qui le soit plus que l'abbé Roca, au point de vue politique comme au point de vue religieux.

Qui pourrait soupçonner d'ultramontanisme ou de fanatisme clérical un écrivain qui, avec la hardiesse, souvent aussi avec la verve gauloise, comme avec l'esprit profondément religieux de notre malin Rabelais, ne craint pas de déclarer au clergé même « qu'il s'insurge contre les *Céariens*, les *humanitaires*, les « parpaillots », les criquets, les emberlucoqués, qui ravagent la Chrétienté », — ou, encore, que « le sacerdoce actuel abonde en porte-étignons et noirs supôts de Satan » (pages 521 et 522) — ou qui ose écrire : « Que de Saints hors de l'Église, que de diables dans l'Église !... L'Église n'est pas ce que s'imagine la gent dévote, ni ce qu'enseigne la gent politico-cléricale, pour qui la religion est faite de sinagrées, de formules sèches et de bonnes prébendes... L'Église est un *corps*, oui ! mais elle est une *âme* aussi. Tel appartient à son *corps*, qui n'appartient pas à son *âme*, — c'est le cas de tous les membres morts, — et tel appartient à son *âme* qui n'appartient pas au

corps ; c'est le cas de bien des vivants ! Mieux vaut appartenir à l'âme sans appartenir au corps que d'appartenir au corps sans appartenir à l'âme. » (Page 535.)

Sa politique n'est pas moins hardie. Ce n'est pas sans raison que son livre est dédié « Au glorieux Centenaire de 1889 ? » Il faut lire de quelle main vigoureuse il fouaille en maint endroit tous les Césars, tous les Rois-Aléaux, tous les despotes, tous les Vampires sociaux, de grande comme de petite taille, du présent comme du passé, et de quel amour au contraire, de quelle sollicitude sincère il entoure tout ce qui est opprimé, tout ce qui souffre de l'ignorance ou de l'avidité d'en haut, tout ce qui aspire sincèrement à la lumière, à la Fraternité, de si bas que viennent les voix ou les prières.

Avec quelle verve, quelle chaleur, quelle simplicité, quelle modestie, on le sait déjà par les œuvres précédentes de l'abbé Roca ; il est donc inutile de s'attachant sur la forme de son livre. Qu'il veuille bien me permettre, toutefois, de dire qu'à mon avis les premiers chapitres auraient gagné peut-être, sinon à être abrégés, du moins à être rejetés, comme une conséquence, après les dogmes ésotériques au lieu d'être posés auparavant comme un théorème dont l'énoncé trouvera trop de résistances pour être impunément étendu. Nous préférons aujourd'hui la méthode analytique à celle dogmatique dans nos enseignements. Qu'il me soit donc permis de recommander au lecteur de glisser rapidement sur les six premiers chapitres, à la première lecture ; je suis assuré qu'il y

reviendra ensuite avec beaucoup plus de plaisir et de profit.

* *

Ce n'est pas du reste, pour le monde catholique seulement, ni exclusivement pour ceux qui s'intéressent à la sociologie, que ce livre si instructif peut offrir de l'intérêt. Il ne se recommande pas moins à l'étude attentive de tous ceux qui veulent s'instruire en occultisme ; ils y trouveront grandement à réfléchir sur l'exposé, ramené à l'ésotérisme chrétien, de maintes théories principales que la nécessité de nous attacher à l'esprit du livre n'a pas permis de signaler dans cet article : j'y retrouve, notamment, à plusieurs reprises, l'explication de la Trinité ; celles de la Création, de l'Évolution, de la Rédemption y occupent plusieurs chapitres ; puis voici la constitution du Monde et celle de l'homme, la nature du fluide étheré (fluide *tonique*) indiquée jusqu'aux déductions si profondes qu'elle peut suggérer sur l'essence et l'origine du langage ; c'est encore la naissance des sciences ; la théorie des éléments, et celle des éléments, aux avec un aperçu sur les possibilités de la Magie. J'ai parlé longuement déjà des théories, capitales ici, sur le Christ auquel sont consacrées maintes pages outre un chapitre entier, et de celles sur l'Église, ou sur la Papauté, mais je regrette de n'avoir pu rien dire sur la théorie de la prière et sur la communion des âmes (développées dans les dernières pages) ni surtout sur ce chapitre magnifique consacré à la femme régénérée. La grâce et la

beauté de la forme sont ici en harmonie avec l'ampleur du sujet, et ne contribuent pas peu à faire ressortir, comme l'a voulu l'auteur, le rôle superbe de la femme, la gloire de l'homme, son nimbe, sa couronne, comme l'homme lui-même est l'image et la gloire de Dieu. (Saint Paul, 1^{er} Cor., XI, 7.) C'est là que trouvent place, tout naturellement, la grande question de la Vierge-Mère et de la Naisance du Christ.

* *

Il n'est donc pas de lecteur sérieux et impartial qui ne doive trouver un très grand intérêt à la lecture de ce *Monde nouveau* dont la place est marquée dans la bibliothèque de tout disciple de la science divine, débutant ou non.

Quant au théosophe sincère, il bénira ce livre comme un appoint précieux à l'Union fraternelle entre tous les dogmes, toutes les races, ou tous les partis de notre nation ; il est de nature autant que quelque autre que ce soit, à prouver que la bannière théosophique peut rassembler sous ses plis le catholique auprès du libre penseur même franc-maçon, le savant auprès du religieux, le républicain auprès du monarchiste, et l'Oriental auprès de son frère d'Occident.

F. Ch. BARLET.

ESSAI

SUR LA SITUATION PHILOSOPHIQUE

II (Suite.)

Bien des gens, et ils sont aujourd'hui plus nombreux que jamais, ennemis acharnés de toute église et de toute religion ne considèrent le progrès que comme l'arme destinée à anéantir le cléricalisme qu'ils ne séparent pas de l'obscurantisme ; ils s'appellent eux-mêmes les apôtres de la libre pensée, bien que leur intolérance n'ait rien de commun avec elle. La plupart sont vulgarisateurs, conférenciers populaires ou auteurs d'ouvrages également destinés au peuple et à son éducation. Ils comprennent bien vite le profit qu'il y avait à tirer de cette doctrine qui naît la métaphysique, reléguait parmi les chimères la croyance en Dieu, le sentiment du devoir absolu, la loi morale, l'immortalité de l'âme, la sanction par delà la tombe de la vie humaine, la base et la raison d'être de la religion même. Ils répandirent dans les masses cet utilitarisme implacable qui subordonne tout au progrès. Ce mot de progrès, si vague et si difficile à définir nettement, leur fut d'un grand secours, ils s'en servirent pour éblouir les ignorants, pour fermer la bouche aux audacieux qui osaient protester contre l'énormité de leurs revendications et contre l'incohérence de leurs projets de réforme. Ils ne réussirent que trop bien, car ils affichaient en même temps

*

un libéralisme exagéré, s'inspiraient de Voltaire, de Rousseau et des Encyclopédistes et prétendaient démontrer que la philosophie positive s'accorde admirablement avec les *Grands Principes* si durs aux Français d'aujourd'hui.

C'est alors qu'on entendit parler d'une morale nouvelle, de la morale laïque, complètement naturel de l'instruction obligatoire et du suffrage universel. Cette morale ne saurait remplacer ni la morale chrétienne, ni la morale spiritualiste, car ses auteurs l'ont extraite de la psychologie expérimentale, de la sociologie et de la théorie de l'évolution, indépendamment de toute métaphysique (c'est ce qu'a fait récemment Herbert Spencer); or le fondement de la morale n'est-il pas purement et exclusivement métaphysique? Le plaisir est le seul mobile qui leur reste à invoquer : sans vouloir discuter ici la valeur intrinsèque d'une loi sociale basée sur le plaisir, même pris dans son sens le plus élevé et le plus étendu, n'est-il pas évident qu'on retournerait à la barbarie avec un tel enseignement? La conscience naïve et peu compliquée de l'homme du peuple n'est point satisfaite par des règles établies au moyen d'arguments plus ou moins subtils. Il lui faut des maximes absolues qui ne transigent pas, auxquelles il puisse avoir recours dans tous les cas et qui lui indiquent sa conduite sans qu'il puisse s'élever aucun doute dans son esprit, et c'est seulement hors de la nature visible qu'on en trouvera les principes. Remplacer les notions du bien et du mal par celle de l'utilité particulière ou générale, c'est livrer l'homme à ses instincts les plus vils.

On cherche à le convaincre qu'il n'est qu'un animal plus perfectionné que le reste des êtres sans insister sur les caractères qui l'en distinguent. On lui signale son origine inférieure et ne lui laisse pas entrevoir clairement la fin vers laquelle il doit tendre, on le rabaisse à plaisir et on lui retire l'idéal. Qu'on s'étonne ensuite des progrès que font chaque jour parmi nos ouvriers et nos paysans les idées subversives du communisme et de l'anarchie, de la désagrégation politique et de la pourriture morale qui nous gagnent avec une effrayante rapidité et dont nous mourrons si une réaction violente ne vient à temps nous sauver.

Les résultats sont palpables et ils inquiètent les plus optimistes. Quoi qu'on dise, l'athéisme nous envahit, la croyance en un Dieu personnel, sanction suprême de nos lois, sauvegarde de nos institutions, disparaît et rien ne les remplace; les vertus qui font la force et la grandeur des nations et des individus, l'abnégation et le sacrifice sont traités de sottises et le génie lui-même est mis au rang de la folie.

À la veille de fêter le centenaire de ce drame gigantesque dont les acteurs les plus humbles rivalisaient d'héroïsme, nous nous débattons dans la pire des médiocrités, sans foi et sans espérance. On s'ingénie à répéter la mémoire de nos grands hommes, à renverser ce dernier culte encore debout parmi tant de ruines et c'est le représentant le plus autorisé de l'école positiviste actuelle qui écrit les *Origines de la France contemporaine*, imitant ses maîtres anglais et se faisant ainsi le complice de nos ennemis, alors que ceux-ci ont eu leurs philosophes, leurs défenseurs les

plus zélés, les plus jaloux de leur gloire et les plus soucieux de leur grandeur.

Mais, direz-vous, l'Angleterre subit depuis aussi longtemps que nous les mêmes influences, Stuart Mill, Bain et Herbert Spencer valent bien Comte, Littré et Taine, et cependant elle est loin de présenter les mêmes signes de décadence ; ses institutions sont aussi solides que par le passé et la majorité du pays s'attache à conserver scrupuleusement l'ordre et le régime établis ; comment expliquer cette différence ? C'est ici que la question du milieu intervient. On ne peut nier toutefois que, malgré le soin extrême que les Anglais mettent à sauver les apparences, il n'y ait dans leur société comme dans la nôtre des germes de désorganisation et que leur édifice politique, produit du temps et des lentes réformes, ne tremble un peu sur sa base ; les désordres de l'Irlande, la fréquence des grèves et des meetings populaires dirigés contre le Parlement le prouvent assez. Mais les deux races, l'Anglo-Saxonne et la nôtre diffèrent trop pour que des causes identiques produisent sur elles des effets semblables. Ainsi un même virus inoculé à deux individus déterminera chez eux des troubles et des ravages dont les caractères et la gravité varieront avec le tempérament de chacun.

De tout temps les Anglais se sont montrés réfractaires à la métaphysique. Ce n'était donc pas les priver beaucoup que de la leur supprimer complètement. Leur théologie n'a jamais eu ni la profondeur allemande ni la subtilité française ; elle accepte la révélation sans chercher à la comprendre et ne se

préoccupe guère des destinées du monde, elle est avant tout pratique et point spéculative, égoïste et étroite (le salut personnel y joue le rôle principal) ; son nom d'anglicane la caractérise admirablement, elle est anglaise et nullement universelle. Elle a merveilleusement secondé les instincts de la nation qu'elle était appelée à diriger : les missionnaires britanniques sont les meilleurs agents de colonisation qu'on puisse trouver. Ce peuple possédé à un haut degré le sentiment de la solidarité, il n'a pas eu besoin de théoriciens pour lui faire comprendre que la prospérité de la communauté est la condition première du bonheur des individus ; il a inventé le *self-government*. Sa révolution s'est accomplie sans un Rousseau, sans un Voltaire et sans un Montesquieu, et si le sang a été versé pendant cette période de transformation, c'est la passion religieuse bien plus que la passion politique qui l'a fait couler.

L'Anglo-Saxon sait tirer parti des enseignements qu'il reçoit et des découvertes dont on l'instruit au profit de ses intérêts matériels privés qui sont presque toujours aussi les intérêts généraux ; il ne repousse pas les théories qui, par leurs applications, peuvent le servir et sa raison prudente ne s'effarouche pas des plus hasardées et des plus absolues lorsqu'il les juge utiles. Vous ne l'entendrez jamais médire de ses souverains et de ses ministres les plus despotes et les plus capricieux lorsqu'ils ont contribué, quels que soient les moyens employés, à la grandeur de sa patrie ; il est cependant capable de s'exalter pour une idée au point de lui sacrifier sa vie, mais il conserve toujours

assez de sens pour ne pas faire le jeu des ambitieux téméraires. Ce ne fut point par de belles paroles, mais par des actes que Cromwell sut s'attacher les puritains, et ces mêmes puritains, si révolutionnaires qu'ils paraissent, n'ont jamais lancé leur pays dans des aventures périlleuses ni prêté l'oreille à des utopies impossibles; ils étaient aussi sages politiques qu'insensés fanatiques.

On s'explique ainsi que, dans un pareil terrain, l'évolutionisme et la psychologie physiologique n'aient pas fructifié comme chez nous; les églises n'en ont pas beaucoup souffert, du moins jusqu'à présent; même l'auteur des *Premiers Principes* a pris soin de ne pas blesser la conscience de ses concitoyens; loin d'affirmer l'incompatibilité de la science et de la foi, il a affecté de les réconcilier l'une avec l'autre; mais cette tolérance est jouée, il suffit, pour s'en convaincre, de lire le chapitre intitulé *Réconciliation*.

Cependant les Anglais se sont enthousiasmés pour ce système qui admet à priori le perfectionnement individuel et collectif, qui fait ressortir l'importance de la lutte pour la vie, qui promet la victoire aux hommes et aux peuples les mieux armés et qui prédit, avec l'assurance de la certitude, le triomphe des nations les plus industrielles et les mieux policées; ils se sont comparés aux autres, ils en ont conclu qu'ils se trouvaient dans les meilleures conditions de longévité, que leur avenir était aussi brillant que leur passé était glorieux, et leur orgueil a porté aux nues le penseur qui les désignait, sans oser les nommer, comme les porte-drapeau de la civilisation et du progrès. —

L'évolutionisme a tous les caractères d'une philosophie nationale, tandis que le positivisme français n'en a ni les défauts ni les qualités.

Ce que M. Spencer appelle le *préjugé du patriotisme* est en France plus effacé que partout ailleurs; il n'y a point chez nous d'opinions assez prépondérantes pour qu'on ait à en redouter la tyrannie, les esprits hardis et novateurs n'y usent pas de ménagements, car ils n'ont rien à craindre du scandale; d'autre part, le public s'y passionne aisément, il a soif de l'inédit et il a bu avidement à la coupe des nouvelles doctrines; il se ressent maintenant du poison qu'elle contenait.

Nous ne sommes pas toutefois les seuls à en souffrir, la Russie leur doit ses nihilistes et le mal semble sans remède. Si on examine les changements accomplis dans ce vaste empire depuis Pierre le Grand, on est frappé de la rapidité avec laquelle ils se sont opérés, sous l'impulsion première d'un homme de génie, et non par le besoin de la nation qui, il n'y a pas longtemps, était encore plongée dans le servage. L'utilitarisme s'est emparé de ces intelligences neuves, à peine affranchies, encore barbares et enfantines, inclinées au mysticisme, à la rêverie et violentes à l'exès; il en est résulté une atrophie de la conscience et du sens moral, qui est cause des atrocités dont nous avons été témoins, de ces crimes contre lesquels toute répression est impuissante et qu'à justement flétris Pananime indignation du monde civilisé.

Après avoir résumé brièvement, dans le premier chapitre, les doctrines philosophiques du XIX^e siècle, nous avons eu pour but, dans les pages qui précèdent, de les étudier au point de vue de leurs rapports avec les sociétés parmi lesquelles elles ont pris naissance; dans les chapitres suivants un examen plus approfondi du positivisme et de la psychologie anglaise, un aperçu sur le néobouddhisme et sur le mouvement mystique nous conduiront à la conclusion par laquelle, procédant du connu à l'inconnu, nous essaierons de prévoir l'évolution de la philosophie contemporaine.

W***.

HYPNOTISME

L'Hypnotisme et les états analogues au point de vue médico-légal, par le Dr GILLES DE LA TOURNELLE. — In-8°, Paris, E. Plon et C^{ie}, 1887.

Ce massif volume est précédé d'une préface de M. Brouardel, dans laquelle l'illustre professeur nous donne un aperçu un peu fantaisiste de l'histoire du magnétisme. M. Brouardel commence par exécuter en bonne et due forme Mesmer et ses disciples. Après la Révolution, le mesmerisme, que la Science croyait mort parce qu'elle l'avait enterré, — c'est ainsi que les chats s'imaginent qu'on ne sent pas leurs ardeurs lorsqu'ils les ont recouvertes de leur mieux. — le mesmerisme, disons-nous, fit une nouvelle invasion.

« Mais, observe le *préfacateur*, en dehors de quelques personnalités, la forme fut encore plus déplorable. Ses pratiques se trouvèrent reléguées dans des cabinets de magnétisme; elles furent exercées sur des sujets extra-lucides par des exploitateurs dont la réputation personnelle n'était pas faite pour réhabiliter la méthode. Tout ce qui touchait au magnétisme portait les stigmates du charlatanisme... Quelques efforts avaient bien été tentés pour débrouiller ce chaos: rappelons seulement les enquêtes de l'Académie de médecine et les rapports de Husson; mais la doctrine, prise en flagrant délit d'imposture, sombra tout entière. L'exploitation se fit, dès lors, dans les cabinets de consultations magnétiques; les médecins n'osèrent plus se compromettre au contact des adeptes de ces théories. »

On voit que M. Brouardel est peu au courant de la question dont il parle; chacun sait, en effet, que les « quelques personnalités » qui se sont occupées du mesmerisme depuis la Révolution se comptent par milliers, en France et à l'étranger. Je veux bien croire qu'ils ne sont pas de la force de nos fameux docteurs modernes; mais ils ont fait ce qu'ils ont pu, c'est déjà bien beau, étant données les conditions qui leur étaient imposées par les circonstances.

Comment trouver-vous aussi les « quelques efforts tentés par l'Académie de médecine pour débrouiller ce chaos » ?

Le docteur Frappart, une des *quelques personnalités*, prévoyant que le magnétisme ferait son chemin en dépit des Pontifes de la Science, écrivait

en 1839 : « Mais dans ces temps-là, je vous le prédis, ils chercheront à s'emparer du magnétisme comme on s'empare d'une propriété qu'on veut exploiter seul. » (*Lettres sur le magnétisme et le somnambulisme*, p. 27.) La prédiction est aujourd'hui plus que réalisée, puisque les ci-devant contempteurs du magnétisme, non seulement cherchent à s'en emparer, mais le travestissent, le falsifient, avec une impudence qui ne paraît pas exempte des stigmates du charlatanisme.

M. Brouardel est d'ailleurs excusable de ne pas mieux connaître l'histoire du magnétisme. Le savant professeur est un des hommes du jour ; il est un des premiers desservants de la chapelle de Sainte-Opportune.

Je doute qu'il existe quelque commission scientifique, médicale ou hygiénique dont il ne soit pas président, ou tout au moins l'un des principaux membres. On comprend, dès lors, que cet illustre professeur n'ait pas le temps de se tenir au courant de ce qui se fait en magnétisme. Il y a même lieu de s'étonner qu'il puisse suffire à toute la besogne dont il est chargé, et écrire encore des préfaces ou du moins les signer ; et j'incline beaucoup à croire que c'est tout au plus s'il a le temps d'entrer et de sortir dans chacune de ses commissions pour toucher ses jetons de présence. Ne lui en voulons donc pas d'ignorer l'histoire du magnétisme, et passons à l'examen du livre dont il a écrit la préface.

La note dominante du livre du Dr Gilles de la Tourette, comme, au surplus, de tous les livres qui

traitent doctoralement de l'hypnotisme, c'est l'insulte et l'injure contre les magnétiseurs, qui sont tous des ignorants, des imposteurs, des charlatans, des exploiters de la crédulité publique. Le jeune docteur ne fait même pas exception pour Mesmer, son confrère en doctorat, qu'il nous représente comme un exploitateur, « tenant plus à l'argent qu'aux faveurs de ses clientes », etc.

Mesmer n'est pas notre idéal. Nous ne prétendons pas le disculper d'avoir placé ses intérêts pécuniaires au-dessus de la science ; cependant le moins qu'on puisse faire, c'est de lui rendre justice. Or, voici ce qu'en dit Deleuze, bien mieux en situation de le juger que les jeunes gens qui lui jettent aujourd'hui la pierre.

« En regrettant que M. Mesmer ait calculé les intérêts de sa fortune, et non ceux de sa gloire, on ne peut cependant blâmer sa conduite. Comme il avait acheté le droit d'exercer la médecine, il avait incontestablement celui de faire payer ses leçons. Au reste, il instruisit gratuitement plusieurs personnes, et je dois citer ici un trait qui prouve qu'il savait unir la délicatesse à la générosité, et qu'il n'a peut-être pas tiré des souscriptions autant d'argent qu'on a voulu le faire croire. M. Nicolas, médecin de Grenoble, était venu pour se mettre au nombre de ses élèves. En présentant à M. Mesmer la somme convenue, il lui avoua que ce sacrifice le gênait beaucoup. « Je vous remercie de votre zèle et de votre confiance, lui « dit M. Mesmer ; mais, mon cher confrère, que cela « ne vous inquiète point : voilà cent louis ; portez-les à « la caisse, pour qu'on croie que vous avez payé comme

« les autres, et que ceci soit un secret entre nous. »
C'est de M. Nicolas que je tiens cette anecdote. »
(*Hist. crit. du Magnét.*, I, p. 20.)

Quand Mesmer serait l'homme le plus cupide du monde et le plus grand charlatan qui ait jamais paru, cela ne prouverait rien contre la doctrine magnétique et encore moins contre les magnétiseurs en général (à commencer par celui que nous venons de citer), qui ont sacrifié leur repos, leur réputation, leur fortune pour propager une doctrine qu'à tort ou à raison ils croyaient vraie et utile.

En tout cas, si quelqu'un avait le droit d'accuser les magnétiseurs d'avarice et de charlatanisme, ce seraient les médecins moins que tous autres.

Que pensez-vous, par exemple, sans citer personne, de ces grands docteurs en vogue, professeurs dans les hôpitaux, qui font payer 40 francs des consultations particulières dans le genre suivant :

Le docteur. — Qu'avez-vous ?

Le malade. — Telle maladie.

Le docteur. — Prenez tel médicament.

Coût de la consultation : 40 francs !

Huit ou quinze jours après :

Le docteur. — Comment ça va-t-il ?

Le malade. — Votre remède ne m'a rien fait.

Le docteur. — Continuez.

Coût de la consultation : 40 francs !

Toute la différence entre le docteur et le magnétiseur, c'est que celui-là exploite le public avec garantie du gouvernement qui lui confère le monopole avec le diplôme.

Voulez-vous un exemple plus ancien et aussi topique du désintéressement des médecins ? Je le trouve à la page 16 du *Traité de Magnétisme* de Joseph Olivier (Toulouse, 1849). On y lit (extrait de plusieurs journaux de la première quinzaine d'août 1848), que les trois médecins : Récamier, Boileau et Massé, qui soignèrent Frédéric Soulié dans sa dernière maladie, à Bièvre, en *qualité d'amis*, réclamèrent à ses héritiers :

Récamier, 3,000 fr. à raison de 40 fr. par lieue ;

Boileau, 3,800 fr. pour 76 visites à 50 fr. ;

Massé, élève de Récamier, 2,800 fr., en comptant à 40 fr. chacune des journées qu'il avait passées auprès de son ami Frédéric...

On sait que nos chers amis les médecins sont des amis chers ; et que les docteurs en hypnotisme feront bien de discuter d'une autre façon avec les magnétiseurs, car on n'a que l'embarras du choix pour retourner contre eux, et c'est de bonne guerre, les armes dont ils se servent si imprudemment.

Au surplus, les hypnotiseurs n'ont pas le choix des armes. Ils se servent de l'injure parce qu'ils n'en ont pas d'autres à leur disposition.

En effet, si l'on en croit M. Gilles de la Tourette, les magnétiseurs n'ont rien fait qui vaille ; ils ont mal observé les faits, ils les ont mal expliqués, et le magnétisme n'a acquis droit de cité dans la science que depuis les travaux du professeur Charcot, son maître, qui a donné des phénomènes en question la seule explication scientifique.

Malheureusement pour elle, cette explication est si

scientifique, qu'il n'y a pas encore deux hypnotiseurs d'accord même sur les faits. A la Salpêtrière on constate de certains phénomènes et on les explique d'une certaine façon, très scientifique, je le crois, puisqu'on le dit, et que l'infaillibilité est transférée des prêtres aux médecins ; mais, probablement trop scientifique, puisqu'à Nancy on n'observe pas les mêmes phénomènes, on en observe d'autres, que les charcotistes ne voient pas, et on les explique d'une autre façon. A Rochefort, c'est encore autre chose, et ainsi de suite.

On comprend qu'en présence d'un pareil concert, nous serions bien embarrassé de discuter la fameuse explication scientifique du Dr Gilles de la Tourrette et de son maître le professeur Charcot ; nos lecteurs nous trouveraient même par trop naïf si nous prenions cela au sérieux.

Il y aurait peut-être un moyen de mettre la science d'accord avec elle-même et d'amener à s'embrasser les diverses Ecoles d'hypnotisme. — On appelle cela des Ecoles ! le nom est vraiment bien choisi — ce serait de confier aux hypnotiseurs le monopole du magnétisme, comme ils possèdent déjà celui de la médecine. C'est effectivement à cette conclusion qu'aboutit l'élève du professeur Charcot.

L'idée n'est pas nouvelle, comme on sait. Nous ne la discuterons pas ici, car elle nous mènerait trop loin ; mais nous aurons, espérons-le, l'occasion d'y revenir, et les docteurs de l'hypnotisme, les princes des prêtres de la science ne perdront rien pour attendre.

ALEX TOR.

PARTIE LITTÉRAIRE

LA MAISON HANTÉE

Il y a quelques années il me fut ordonné par la Faculté de quitter Paris, et d'aller passer l'hiver dans le Midi. Je choisis naturellement la ville où résidait ma famille, et vers le mois d'octobre je me rendis à Toulouse accompagnée de mon domestique Antoine et d'une femme de chambre, tous les deux depuis longtemps à mon service. Je louai près de chez ma mère et dans un quartier fort tranquille, une grande habitation que je fis meubler, je m'y installai assez rapidement, ayant adjoint aux gens que j'avais amenés, une femme du pays pour me servir de cuisinière.

La maison était un simple rez-de-chaussée bâtie sur un vaste sous-sol où se trouvait la cuisine, les chambres des domestiques et une salle à manger d'été. Tout le haut m'était donc destiné. C'était confortable, en plein midi, très gai, très clair. Un petit jardin, plutôt une cour ornée, précédait le perron par lequel on arrivait chez moi, des murs très hauts me délimitaient des voisins assez éloignés, du reste.

La porte qui donnait sur la rue était une grande grille que dès le soir j'avais donné ordre de fermer à clef. De l'autre côté de la maison, et sans aucune communication par les jardins, une pelouse, une charmille, quelques carrés de rosiers; je tout garanti toujours par le mur d'enceinte. Je pouvais donc vivre là en toute sécurité comme dans une petite forteresse, admirablement gardée des rôdeurs.

La première nuit de mon installation je fus réveillée par un bruit assez étrange dont je cherchai de suite à me rendre compte, c'était comme si sans précautions aucunes on faisait l'appartement; des chaises enlevées, des fauteuils frappés, des meubles changés de place. J'ouvre les yeux, je vis que pas la plus petite leur ne filtrait à travers mes persiennes et je songeai à part moi qu'il était bien matin pour qu'Antoine se livrât à ses travaux. J'allumai ma bougie, je regardai l'heure. Ma montre marquait minuit et demi. Ne comprenant rien à ce qui se passait, je sonnai si fort que mes domestiques effarés accoururent. Je leur racontai ce que j'avais entendu, les femmes prises de frayeur couchèrent dans mon cabinet de toilette et Antoine veilla toute la nuit dans la salle à manger en lisant *Monte-Christo*.

La seconde nuit fut également troublée par des pas étouffés, des glissements le long des murs, des froissements d'étoffe. Des livres que j'avais sur ma table furent jetés à terre, mes rideaux craquaient, on eût dit que des souris couraient sur mon lit, montaient et descendaient autour de moi... Je me levai et fus coucher dans mon cabinet de toilette absolument

persuadée qu'une légion de bêtes s'était introduite dans ma chambre. Le lendemain je la fis visiter, nulle trace d'aucune sorte.

Je racontai cela chez moi et je priai mon frère de venir coucher à la maison. Le lendemain de la nuit qu'il y passa, il vint me trouver au saut du lit.

— Je ne suis pas poltron, me dit-il, mais j'ai entendu ici des choses si bizarres qu'à ta place je quitterais la maison. Sûrement elle est *hantée*. On a frappé à ma porte, au plafond et sur le parquet... Je suis très effrayé... Mes vêtements ont été déplacés... Il y a un Esprit dans ta demeure. Pour rien au monde je n'y coucherais une seconde fois.

Les bruits continuèrent. Mes domestiques d'abord remplis de terreur s'habituerent à la pensée que la maison était véritablement hantée par un Esprit que fort irrespectueusement ils appelèrent *Coco*. *Coco* nous fit tous les tours imaginables : il brûla une armoire et en démonta une autre. Un soir où je descendais dans le sous-sol on tira un coup de pistolet à côté de ma femme de chambre qui s'évanouit de terreur, et une forte odeur de poudre se répandit dans toute la maison. Par trois fois nous vîmes aussi dans l'obscurité de la nuit de grandes stries phosphorescentes se dessiner sur le plafond de ma chambre à coucher; mais le plus singulier fait est celui-ci :

Tous les soirs on frappait un grand coup à la porte qui donnait sur le perron. J'ai dit que cette porte était défendue de la rue par des murs très hauts entourant la cour et par une grille complètement inaccessible. Quoiqu'il fût impossible de pénétrer sans que

celle-ci fut ouverte, Antoine, persuadé qu'on nous jouait de mauvais tours, se mettrait chaque soir en faction à l'intérieur de la maison, une main sur la targette, l'autre tenant un énorme gourdin dont il se proposait de châtier le farceur. Il restait ainsi souvent depuis neuf heures jusqu'à minuit sans qu'aucun coup se fût entendu, mais à peine avait-il tourné sur lui-même pour regagner sa chambre, qu'un coup formidable ébranlait toute la maison; d'un bond il était à la porte, l'ouvrant, fouillait le jardin... et n'y trouvait rien. Il neigea, les coups continuèrent à se faire entendre, la neige resta immaculée et cela dura tout le temps de notre séjour, huit mois environ.

Je me souviens d'un soir où ma mère avait dîné avec moi. J'étais un peu souffrante, je me couchai en sortant de table et elle s'assit près de mon lit. Nous causions fort tranquillement, les domestiques en bas, lorsque nous entendîmes rire près de nous... et au même instant on frappa trois coups à ma porte. Ma mère se leva toute pâle.

— Voilà Coco qui fait des siennes, dit-elle, je m'en vais, mais pour qu'il te laisse tranquille, je l'assure à haute voix que je vais faire des messes à son intention.

Elle le fit, mais la maison n'en continua pas moins à être hantée par Coco, et le bruit continua.

Eh bien ! savez-vous ce qu'il y a de plus étrange dans cette histoire? c'est que moi très *crainitive*, pour ne pas dire plus, dans l'habitude de la vie, je n'ai jamais eu peur, ça m'amusait presque. Coco était devenu un ami, et un jour où j'attendais une lettre

importante, je lui demandai, tandis que ma femme de chambre me coiffait, si cette lettre arriverait le soir même. A l'instant trois grands coups frappés sur ma glace me répondirent oui. Une heure après le facteur m'apportait la missive attendue.

Quand je quittai la maison hantée pour revenir à Paris j'espérai que Coco me suivrait. Il n'en fut rien. Je ne l'ai plus entendu. Il n'est pas même resté dans la demeure où je l'avais connu; je me suis informée de lui près des locataires qui sont venus après moi, ils m'ont regardée stupéfaits d'étonnement; la maison bien bâtie, bien solide, est parfaitement tranquille, et en fait d'Esprit les dames de la maison m'ont sournoisement demandé si, d'aventure, ce n'était pas moi qui avais perdu le mien.

Je n'en sais rien; tout ce que je puis dire c'est que dix à douze personnes peuvent certifier encore à l'heure qu'il est, que ce que je viens de vous raconter est absolument authentique.

MANOEL DE GRANDFORT.

INCANTATION

In sombre nuit étend ses ailes sur la plume;
 Tout dort; on n'entend plus que la rumeur du vent.
 Frère, enveloppe-toi dans le manteau de laine,
 Comme Apollonius, le mage très savant.

Tout dort ; on n'entend plus que la rumeur du vent ;
 A l'horizon obscur filtre une lueur blême.
 Comme Apollonius, le mage très savant,
 Isole-toi : tu peux t'évader de toi-même.

A l'horizon obscur filtre une lueur blême ;
 Le ciel met à la terre un couvercle étouffant.
 Isole-toi : tu peux t'évader de toi-même.
 Va ! mieux qu'un bouchier ton manteau te défend.

Le ciel met à la terre un couvercle étouffant ;
 Pas d'étoiles ; partout l'obscurité profonde.
 Va ! mieux qu'un bouchier ton manteau te défend,
 Mais le torrent astral te roule dans son onde.

Pas d'étoiles ; partout l'obscurité profonde
 Et, dans cette ombre lourde un silence effrayant.
 Mais le torrent astral te roule dans son onde,
 Des fantômes hideux passent en tournoyant.

Et, dans cette ombre lourde un silence effrayant ;
 C'est l'heure où le hibou rôde dans les ténèbres.
 Des fantômes hideux passent en tournoyant ;
 Sois fort devant l'essaim de ces larves funèbres.

C'est l'heure où le hibou rôde dans les ténèbres,
 La nuit triste s'emplit de son hullement.
 Sois fort devant l'essaim de ces larves funèbres ;
 Nul, dans ce tourbillon, ne plonge impunément.

La nuit triste s'emplit de son hullement ;
 Trembler, oiseaux blottis sous la feuille nouvelle !
 Nul, dans ce tourbillon, ne plonge impunément
 Si son essor ne doit l'emporter d'un coup d'aile.

Trembler, oiseaux blottis sous la feuille nouvelle !
 Le nocturne rôdeur cherche à vous dévorer.
 Si son essor ne doit l'emporter d'un coup d'aile,
 Malheur à l'imprudent qui s'ose aventurer.

Le nocturne rôdeur cherche à vous dévorer,
 Mais bientôt reviendra l'aurore coutumière,
 Malheur à l'imprudent qui s'ose aventurer
 S'il ne peut affronter les courants de lumière.

Mais bientôt reviendra l'aurore coutumière,
 L'aube resplendira, rose, dans le ciel clair.
 S'il ne peut affronter les courants de lumière,
 Qu'il retourne, au plus tôt, dans sa prison de chair ;

L'aube resplendira, rose, dans le ciel clair,
 Épellant tous les nids avec sa fraîche haleine.
 Qu'il retourne, au plus tôt, dans sa prison de chair.
 La sombre nuit étend ses ailes sur la plaine.

CHARLES DUBOURG.

BIBLIOGRAPHIE

LES ORIGINES ET LES FINS, cosmogonie sous la dictée de trois dualités
 différentes de l'espace. Prix : 2 fr. — Librairie des Sciences psycho-
 logiques, 1, rue Chabanais. Librairie G. Carré, 58, rue Saint-André-
 des-Arts, Paris, 1889.

Le livre *Des Origines et des Fins*, auquel la Préface
 de M. Nus sert d'introduction dans le monde des
 occultistes, est une synthèse, non pas des doctrines
 les plus récentes, mais de leurs conclusions encore

inédites. De cette synthèse, la Préface tend à faire le lien qui doit réunir le spiritisme et la théosophie, — si souvent en conflit, comme on sait.

Résultat bien désiré, car la situation est dure, de qui a assisté à des phénomènes tant spiritiques que théosophiques. Il ne suffit pas qu'il soit taxé d'imbécillité ou de manie par les sceptiques, bonnes gens attardés à digérer au coin du feu, laborieusement, les découvertes d'avant-hier et décidés à classer dans le surnaturel, et, partant, dans le mensonger, tout ce qui est hors... de la nature telle qu'ils la voient. Il ne suffit pas de passer d'après leur décret parmi le monde des aveugles pour un halluciné, — il faut encore se voir alternativement méprisé par les prétendus disciples d'Allan-Kardek et par ceux du Bouddha. Il arrive à ceux qui, à l'instar de M. Nus, ont regardé et de leur oeil gauche et de leur oeil droit, de se voir mis en demeure par cet esprit d'exclusivisme de se faire pour le moins borgne. « Eh bien, non ! Je veux voir, et je veux penser, sans entraves », s'est dit l'éditeur du présent livre.

Grâce à quoi, nous avons un traité auquel une de nos plus brillantes théosophes ne trouve rien de comparable, depuis les publications de H. P. Blavatsky et de Sinnett. Les spiritistes éclairés, sous une autre forme, exprimeront évidemment un égal enthousiasme. — Ceci, qui nous est offert en ces pages, pourrait donc bien être du vrai.

Le procédé par lequel ces communications ont été obtenues... est *spirite* ; les Dualités qui les émanent... rappelleront, dans un autre plan, à nos lecteurs, ces

complémentarismes tout *scientifiques* dont il leur fut naguère parlé ; la genèse exposée... *théosophie* pure ; les applications... tout ce qu'il y a de plus moderne en fait de *socialisme* ; mais, en plus de tout cela et mélangé à cela, tout un flux de pensée nouveau qui monte à la surface, dans la dernière partie, s'y épanche et brille d'un éclat étrange et que rien ne peut rendre.

La profondeur en est troublante au plus accoutumé des rêves indous ou germaniques. Et pourtant la lecture est plus facile que celle d'un roman. Au bout de quelques pages, vous voilà pris, soulevé comme sur une musique extra-terrestre, imperceptible aux oreilles et qui résonne directement dans l'âme, vous sentez les intuitions de je ne sais quoi encore d'indéterminé vous pénétrer... Les 150 pages ont passé, légères et parfumées, comme une vision de buveur de thé... Le souvenir s'éveille alors, vous vous apercevrez que vous possédez tout, que rien n'est oublié. La digestion spirituelle commence : examen, raison, comparaison analysent ce chyle délicat, et peu à peu vous vous l'étes assimilé, sans effort, comme un aliment exquis.

— Mais, dites-vous, craignant l'éternelle réclame, — à vous en croire, ce serait un livre... idéal — *idéal*, en effet, d'origine. Du moins, soupçonnez-vous la parole de M. Nus ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous entendez parler de lui, et il ne passe pas, n'est-ce pas ? pour un charlatan. Eh bien, puisqu'il nie formellement la paternité de cette cosmogonie, puisque cette cosmogonie, vous dit-on, a été dictée par

les « Dualités » à trois mères de famille très peu versées dans l'occulte, en faisant l'éloge qui précède, nous ne faisons donc ni pour elles, ni pour l'auteur de la préface, seulement, le moindre bout de réclame. Inventez maintenant, si bon vous semble, d'autres objections; mais, — si plutôt vous m'en voulez croire, — employez d'autre manière votre temps : lisez le livre.

G. POLTI.

NOUVELLES DIVERSES

THÉOSOPHIE

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE HENRIS

La réunion générale du mois de février tenue le 25 a été des plus intéressantes. Une conférence sur le *cachet de la Société Théosophique* et une lecture sur le *Boudhisme esotérique* de Sinner ont été faites devant un auditoire aussi nombreux que choisi.

* * *

PRIÈRE THÉOSOPHIQUE

ENVOI

Divinité, Grand-Tout, Principe, Pure essence; Ame de la lumière et de l'immensité; toi, par qui tout se meut, tout respire, tout pense, et dont l'âge est soumis à ton éternité :

Fais, lorsque vers Lazur s'exhale ma prière, dans un élan fervent d'espérance et de foi, que subtile, en son vol transperçant la matière, elle s'élançe pure et monte jusqu'à toi !

PRIÈRE

Que ta volonté nous soit favorable, donne-nous la sagesse et de longs jours pour apprendre à te connaître et à t'aimer.

Verse la paix sur nos maisons et dans le cœur de nos enfants.

Donne-nous de la fortune assez pour en faire profiter les malheureux.

Pardonne-nous les fautes commises et fais-nous vivre sans péché.

Epargne-nous les maux d'ici-bas et dirige nos âmes vers ton éternelle clarté.

Une théosophe.

Expériences suivies d'hypnotisme

Bien que je fasse des expériences nombreuses et très souvent répétées sur le déplacement à distance et sans contact d'objets inanimés, je ne néglige pas pour cela les phénomènes qui se rattachent à l'hypnotisme. Il n'est pas nécessaire pour endormir un sujet de tenir un objet brillant au-dessus de la racine du nez et à la hauteur du front. Cet effort que fait le sujet pour fixer l'objet est pour lui un véritable supplice. Il est d'autres moyens plus faciles avec lesquels on peut arriver au même résultat sans fatigue. Le soleil vient-il par hasard à tomber sur l'anse vernie d'un pot de terre placé sur une table ? Je fais fixer cette anse par un de mes sujets, et il s'endort. De même un bouchon de carafe posé sur un gûrdon, le bouton de cuivre d'une porte éclairé par le soleil, le cuivre d'une casserole bien fourbie, le cadre doré d'un tableau. J'ai usé également avec un succès complet d'un autre expédient indiqué par M. de Rochas dans son ouvrage intitulé : *Les Forces non définites*. Je remplis d'eau un vase de porcelaine que j'expose en pleine lumière, et je fais fixer le brillant de l'eau par

trois de mes sensitifs. Cinq minutes sont à peine écoulées qu'ils sont endormis tous les trois. On a beau les pincer, on a beau leur faire respirer de l'ammoniaque, ils restent plongés dans le sommeil, il faut absolument leur souffler sur les yeux pour les réveiller. Tout objet brillant ou non, fixé, suffit pour endormir un sujet suffisamment sensitif, le contact prolongé pendant un certain espace de temps suffit pour provoquer le sommeil hypnotique ou magnétique. En appliquant les lois de la polarité humaine, on peut endormir ou réveiller une personne hypnotisable avec presque toute espèce d'objet. Un pied de biche, un pied de mouton, un morceau de brique, un bâton de soufre, un bâton de gomme-laque, un morceau de cire à cacheter, une baguette de coudrier, un œuf, etc., peuvent endormir ou réveiller. L'imposition des mains produit le même effet. Toute substance quelle qu'elle soit est douée d'une vertu magnétique plus ou moins appréciable. Les substances qui ont le plus d'action sont celles dont la vertu est la plus estimée. Qui leur donne cette vertu ? est-ce un fluide ? Je penche très fort pour l'hypothèse d'un fluide, mais je ne saurais me prononcer avec certitude. En admettant pour un instant ce fluide, il aurait une grande analogie avec ce que dans l'ancienne théorie on appelait le fluide électrique. En frottant un morceau de gomme laque avec de la laine, on a une peau de chat, on développe de l'électricité à la surface de la gomme-laque et on attire une balle de sureau suspendue à un fil de soie. La balle est attirée de même par la main d'une personne sensitive. Hier, un de mes sensitifs rien qu'en approchant sa main d'un moulinet de paille fixé sur une rondelle de liège, a réussi à le mettre en mouvement. Je lui ai mis ensuite entre les mains un bout de bougie bien frotté avec de la laine, il l'a approché du moulinet qui s'est aussitôt mis à tourner exactement comme lorsqu'il en avait approché sa main ouverte. Comme l'électricité, le fluide magnétique humain est capricieux, son action n'est pas constante, mais intermittente, et les dispositions atmosphériques, suivant qu'elles sont ou non favorables, influent sur lui. Par un temps doux, sec et beau, les objets inanimés se déplacent à distance et sans contact bien plus facilement que par

un temps froid et humide ou quand il tombe de la neige. Les objets inanimés obéissent aussi plus facilement à la parole. Il semble que le fluide magnétique soit plus abondant chez les sujets et qu'il soit plus aisé de se manifester, qu'il soit plus actif, plus vivant. S'il est difficile de se prononcer avec certitude pour l'existence d'un fluide magnétique, il serait également téméraire d'affirmer, dans l'état actuel de la science, sa non existence. On ne peut rien décider présentement.

Ahuc sub iudice Iis est.

Ce qui est le plus certain, ce dont on ne peut douter, c'est que les langues humaines sont pauvres, elles sont insuffisantes à expliquer, à exprimer d'une façon claire et précise ce qui dépasse le niveau intellectuel de l'homme. Veuillez agréer, Monsieur Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

HORACE PELLETIER,

à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

(Revue spiritiste.)

L'ABBÉ ROCA

et les Principes de la Science et de la Civilisation Modernes

DEVANT LES CONGRÉGATIONS ROMAINES

Entre le Christianisme *ésotérique* et l'idéalité, des temps nouveaux, la critique la plus sage découvre, de nos jours, une très intime parenté : la Civilisation présente se trouve être la Fille légitime du très Saint Evangile de Jésus-Christ. L'abbé Roca le démontre. Pour ce fait, Rome vient de le condamner. Il porte ce débat au tribunal de la conscience universelle pour que, bien informée, celle-ci se prononce en connaissance de cause. Ni la Chaire de Pierre, ni la véritable Eglise de Jésus-

Christ, *me, Sainte, Catholique et Apostolique*, ne sont pour rien dans cette triste affaire.

Voici dans quels termes l'abbé Roca vient de planter la question dans sa dernière lettre à Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Perpignan :

Monseigneur,

Le dernier numéro de la *Semaine Religieuse* du Diocèse de Perpignan (26 janvier 1889) porte l'exécution de votre menace : vous m'avez frappé de *suspense* publiquement, sans même attendre le résultat de mon recours au Pape, dont vous étiez pourtant bien informé.

Vous avez cru sans doute remplir un devoir. Je voudrais pouvoir vous en féliciter ; je ne puis que prier Dieu de vous tenir compte de votre intention, car, pour ce qui est du fait en lui-même, je le tiens pour déplorable et désastreux. Il va causer un scandale énorme aux yeux des rédacteurs et des lecteurs des *Nouvelles Revues*, où j'écris moi-même, et dans tous les milieux scientifiques où je ne suis pas un inconnu, où l'on traite comme moi à rétablir l'accord entre la *Religion* et la *Science*, en découvrant ce qui se cachait providentiellement de vérités divines, *physiologiques* et *sociales*, sous la lettre canonique de nos Saints Livres, de nos Dogmes, de nos Symboles, de nos Sacraments et de nos Rituels.

Que faire maintenant ? Ah ! l'épreuve est terrible, et notre tâche vient d'être rendue très délicate et fort difficile ! Réussirai-je à faire entendre raison à mes amis, à les persuader que cette malencontreuse condamnation n'atteint pas notre enseignement, qu'elle ne garde en rien le Christianisme *transcendental*, dont le fonds éternel se dévoile à notre époque et que de pareils arrêts ne portent pas plus contre nos écrits, que ne portent, contre les découvertes de la Science positive, les décrets de ces mêmes Congrégations romaines, quand elles contraignaient Copernic, Galilée, Bacon, Malebranche, Newton, Leibnitz, Descartes, tous les Pères de la Civilisation moderne, à s'incliner sous leur férule et à signer des rétractations de la force, par exemple,

de celle-ci : « Moi, Galilée, dans la 6^o année de mon âge, ayant devant les yeux le Saint Evangile que je touche de ma main, j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la Terre ». L'hérésie du mouvement de la Terre !

Cette Terre cessera-t-elle de tourner pour leur donner raison ? — Non, non, Monseigneur, pas plus que ne s'arrêtera la radiense évolution dont nous signalons aujourd'hui la loi positive et les phénomènes religieux et sociaux.

Les Prophéties s'accompliront toutes, ne vous en déplaîse, Monseigneur ; les Normes de la vie universelle dont nos Dogmes sont l'expression parabolique, suivront leur cours, la Civilisation nouvelle aboutira pleinement, le Saint Evangile triomphera dans toute sa beauté, le Christ régnera spirituellement sur tous les peuples régénérés, et la Famille humaine se groupera tout entière dans le *Bercail unique* promis à la Terre par le Rédempteur-Libérateur de notre race.

Les Congrégations romaines se trompaient évidemment quand elles poursuivaient de leurs anathèmes les initiateurs du nouvel Ordre de choses. On le reconnaît aujourd'hui ; on en convient dans Rome même, puisqu'on y laisse le Père Secchi parler, sans qu'on l'inqüète, comme parlait Galilée en 1633, en encourageant les rigueurs de l'Inquisition.

Comment se peut-il qu'après tant d'expériences, toutes si lamentables, on recommence le même jeu, dans ces mêmes Congrégations, contre les *Nouvelles Sciences*, alors pourtant que celles-ci, non moins expérimentales sur le plan moral que ne l'étaient les premières sur le plan physique, sont appelées visiblement à glorifier notre Dogme et à le transfigurer, en le faisant passer de la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie, et de la forme mystique à la forme rationnelle ?

Mon Dieu, mon Dieu ! ce qui me désole, ce n'est pas le préjudice qu'on a voulu me causer : c'est le mal immense, incalculable, qui peut en résulter pour la vénérable Eglise de Jésus-Christ, *Une, Sainte, Catholique et Apostolique*. Il est vrai que cette Eglise est garantie par des promesses indéfectibles. Il n'y a donc pas à trembler

pour elle ! Mais faudra-t-il, désormais, Seigneur Dieu ! que pour servir fidèlement la Sainte Institution des Apôtres, nous nous retournions, tous, contre l'Institution romaine, qui s'est *jurta posée*, pour ne pas dire *superposée*, à l'œuvre sainte du Rédempteur ?... On nous pousse à cette douloureuse extrémité, et j'en suis navré !

« L'Eglise catholique romaine, comme l'indique sa double qualification, englobe deux institutions différentes : le catholicisme et le romanisme, l'idée évangélique et l'idée cléricale, le christianisme et l'ultramontanisme, le Pontificat Spirituel et la Papauté temporelle. Le romanisme enveloppe le catholicisme, le ronge, l'épouse, le déhonore, et le stérilise, comme le lierre parasite recouvre un arbre, l'enlace et l'étouffe en lui dérochant sa sève nourricière. » (*Le Christ et le Pape à la Démocratie*, p. 10.)

C'est pour n'avoir pas fait cette distinction que Phocius, Luther, Calvin, Lamennais et tant d'autres se séparèrent de Rome. Et c'est pour la même raison que s'est produite, de nos jours, la grande apostasie qui va jetant de plus en plus hors de nos temples les peuples latins eux-mêmes, sans excepter la France, cette fille aînée de l'Eglise que nos premiers évêques saluaient du nom de *soldat du Christ et de Foudre de Dieu : Miles Christi, Fulmen Dei !*

Nous ne donnerons pas dans cette erreur, nous, Monseigneur. Nous ne nous séparerons pas de vous, ni des autres successeurs des Apôtres. Je l'affirmais naguère à Léon XIII, en ce qui me concerne : « Quoi qu'on fasse, Très Saint-Père, et quelle que soit contre moi l'issue de cette déplorable affaire, je donne l'assurance à Votre Sainteté que rien au monde ne me détachera de la Chaire de Pierre, ni du sein de l'Eglise qui fut marquée des quatre notes indélébiles de Nicée. Avec la grâce de Dieu, je resterai pour le temps et pour l'éternité, ce que firent, du plus indigne des rachetés, les deux sacrements de Baptême et d'Ordre, je veux dire, un membre vivant du Corps social du Christ et un ministre ou serviteur dévoué de ce même Corps, qui est l'Humanité régénérée. »

Je disais au Pontife dans la même lettre : « Je crois de toute mon âme, Très Saint-Père, à l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ, mais seulement quand il parle *ex cathedra*, dans les conditions nettement fixées, et sur les matières explicitement déterminées par le *Memorandum* des Evêques Suisses et par le savant ouvrage de Mgr Fessler, secrétaire général du dernier Concile, traitant de la *vérité et de la fausse infaillibilité des papes*. »

Et j'ajoutais ceci : « Je demeure persuadé, Très Saint-Père, que dans mon cas particulier le Pontife spirituel n'est pas moins étranger aux persécutions dont je suis l'objet, que ne l'a toujours été la Chaire infaillible de Pierre, dans toutes les condamnations dont furent frappés, le long des âges, tant de savants et tant de saints. »

Et à vous-même, Monseigneur, j'avais l'honneur de déclarer par écrit, il y a peu de jours, « que je ne cesserais jamais de faire profession ouverte de la fidélité la plus absolue aux *Principes* sacrés de la *Foi traditionnelle*, tels qu'ils sont contenus dans nos trois Symboles catholiques, et tels qu'ils sont définis *canoniquement* dans nos dix-huit Conciles œcuméniques. »

Je prie tous les théologiens de France et de Navarre, joints à ceux des congrégations romaines, de m'expliquer comment on a pu condamner un prêtre qui marche à la lumière inmarcescible de ces *principes*. Pourtant, il serait très facile d'en donner la raison. Elle est si simple que toute âme droite la trouvera, sans que j'aie besoin d'en dire davantage. Si les docteurs et les scribes de l'ultramontanisme ne la divulguent pas, cette raison, c'est qu'elle est inavouable. N'importe ! tout le monde la comprendra.

Monseigneur, j'avais l'honneur de prévenir Votre Grandeur que si vous frappez, vous me mettriez dans l'obligation de défendre, non pas certes ma misérable personne dont je fais très peu de cas, mais les Principes éternels du pur Christianisme, et que, pour cela, j'aurais à faire des révélations foudroyantes. Est-ce que Votre Grandeur en aurait douté ? Auriez-vous pris mes paroles pour un ridicule essai d'intimidation ? Peut-être aurais-je dû être plus explicite, vous dire, par exemple, à quelles sources d'information j'ai puisé dans bien des biblio-

thèques publiques et privées, particulièrement dans celles d'Espagne, cette terre classique du fanatisme, et surtout dans la plus précieuse de toutes, la fameuse *Colombina* de la Cathédrale de Seville, dont j'ai si longtemps secoué les vieilles poussières.

Peut-être aussi aurais-je dû vous informer que je n'ignore pas les actes du *Concilium quorundam Episcoporum, Bononiae congregatum, quad de ratione stabilendæ romanæ ecclesiæ Julio III Pont. Max, datum est*.

Longtemps on s'était flatté de l'espoir d'avoir fait disparaître de partout toute trace de ces étranges délibérations. Il n'en est rien. Ces pièces, exhumées par le bibliographe Antoine-Alexandre Barbier, furent publiées par Joh. Wolphius, plus tard par Liorente, dans ses *Monimenta*, et, dans son n° de janvier 1829 la *Revue des Archives du Christianisme* en reproduisit quelques extraits. Enfin, en 1870, une copie complète en fut remise à mon vénérable ami le P. Gratry, je sais par qui et dans quel but. Terrifié par cette révélation, le célèbre Oratorien manqua de courage dans cette circonstance; mais ce courage, Monseigneur, d'autres l'auront, s'il le faut, pour la plus grande gloire de N.-S. et Maître Jésus-Christ, et pour le triomphe de son *Corps social*, la très sainte-Eglise catholique universelle, intégrale, autant vaut dire l'Humanité nouvelle.

Il est temps que le Jugement se fasse, et vous savez, Monseigneur, que d'après les prévisions mêmes de saint Pierre, ce Jugement commencera par la Maison de Dieu. — *Tempus est ut incipiat Judicium a domo Dei.* (1 Petr. IV, 17).

Je prie Votre Grandeur, Monseigneur, d'agréer les hommages qui sont dus, quand même, à votre auguste personne, comme évêque, tel quel, de la Sainte Eglise de Jésus-Christ.

L'ab. Roca,

Château de Pollestres, près Perpignan,
le 5 février 1889.

LIVRES REÇUS A L'INITIATION

La Complainte humaine, par JEAN THOREL. — Paris, Léon Vanier (in-18, prix 3 fr.).

Cette œuvre vraiment remarquable mérite un long compte rendu que nous donnerons dans notre prochain numéro.

La Mort du Vieillard, par P. REDONNEL (poésie). — Brasseur, éditeur, 9, Galerie de l'Odéon (0 fr. 75.).

* *

UN NOUVEAU JEU PHILOSOPHIQUE

Signalons avec plaisir l'apparition d'un nouveau jeu basé sur des principes philosophiques, le *Jeu des Renards*, par HENRI ISSAKONOV, 9, rue Guy-de-la-Brosse, Paris. — Un traité d'une remarquable érudition accompagne ce jeu. (Prix franco du tout : 1 fr. 50.)

PÉRIODIQUES REÇUS A L'INITIATION

PHILOSOPHIE

La Religion Laïque. 3, rue Mercœur, Nantes. — Abonnement : 3 francs par an.

Philosophie générale des étudiants Suédois, librés. Trimestrielle. M. LECOMTE, à Noisy-le-Sec. — Abonnement : 4 francs.

Le Devoir. Revue des questions sociales, à Guise (Aisne). — Abonnement: 10 francs.

Les Sciences mystérieuses, 17, rue des Fabriques, Bruxelles.

Le Lotus, 22, r. de la Tour-d'Auvergne. Mensuel. — Abon.: 12 fr.

Le Magicien. Directrice: M^{me} Louis Mondy, 14, rue Terme, Lyon.

Revue théurgique, dirigée par le zouave JACOB.

THÉOSOPHIE

L'Aurore. Sous la direction de Lady CATHERINE, duchesse de Pomar, présidente de la Société Théosophique d'Orient et d'Occident. Mensuel, 58, rue Saint-André-des-Arts. — Abonnement: 15 fr.

Le Lucifer. Dirigé par M^{me} BLAVATSKY et M^{me} COLURNS. Texte anglais. Mensuel. Londres, 15, Duke Street Adelphi.

The Theosophist. La plus ancienne et la plus importante des Revues théosophiques. Texte anglais. Adyar (Madras). Indes Anglaises. — Abonnement: 25 francs.

Le Sphinx, à Leipsig (Allemagne). Texte allemand. Directeur: HÜBBE SCHLEIDEN.

FRANC-MAÇONNERIE

La Chaîne d'Union de Paris. Journal de la Maçonnerie universelle. 24^e année, novembre 1888. (Recommandée.)

Bulletin Maçonnique de la grande Loge symbolique Ecossaise. Paris, rue Monge, 29. — France: un an: 6 fr.

La Truelle. Paris, 17, passage Saulnier. — Un an: 12 fr.

Le Monde Maçonnique, 32, rue Perronnet (Neuilly). — Abonnement: 12 francs par an.

MAGNÉTISME

Journal du Magnétisme. Directeur: H. DURVILLE, 23, rue St-Merri, Paris.

Le Magnétisme, revue générale par DONARO.

La Chaîne Magnétique. Directeur: L. AUFFINGER, 15, rue du Four-St-Germain, Paris.

SPIRITISME

La Revue Spirite, journal d'études psychologiques (bi-mensuel), 1, rue Chabanais. — Abonnement: 10 fr.

Le Spiritisme (bi-mensuel), 39, passage Choiseul. — Abonnement: 5 francs.

La Lumière. Directrice: M^{me} Lucie GRANGE, 35, boulevard Montmorency, Paris-Auteuil. — Abonnement: 7 francs.

La Vie posthume, 27, rue Thiers (Marseille). — Abonnement: 6 francs.

Moniteur Spirite et Magnétique (mensuel), 71, rue Bosquet-Saint-Gilles, Bruxelles. — 2 fr. 50 par an.

Lux, 142, casilla Postale, Roma. — 15 fr. par an.

La Ilustracion Espirita. Directeurs: RERVURO I GONZALEZ, 4, Calle-de-Leandro-Valle, Madrid. Mensuel. — 0 fr. 50 le numéro.

LITTÉRATURE

La Revue de Famille, publication bi-mensuelle. Directeur : JULES SIMON. — Administrateur : TONY BOREL. — Abonnement : 40 fr. par an. Édité par E. TESTARD et C^e, 10, rue de Condé, Paris. — Superbe publication grand in-8 (Recommandée).

La Tribune Populaire, 57, rue Lepic, Paris. — Abonnements : un an, 8 fr.

La Revue Française, organe mensuel des concours poétiques du Midi. Agen, 6, rue Puits-du-Saumon. — Abonnement : 10 fr.

Le Mirliton. Directeur : ARISTIDE BRUNAT, 84, boulevard Rochechouart, Paris. — Hebdomadaire, 10 francs par an.

Bulletin des Sommaires. Indispensable à tout écrivain et à tout lecteur sérieux. 44, rue Beaunier, Paris. — Envoi gratuit sur demande par carte postale.

Le Panthéon du Mérite, 9, rue Guy-de-la-Brosse, Paris. Bi-Mensuel. Directeur : H. ISSANCHOU.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARNAULT ET C^{IE}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

PARTIE LITTÉRAIRE

	PAGES		PAGES
PROSE			
<i>A Barlet</i> , par Jules LERMINA	71-160	<i>La gloire du Péché</i> , par EDMOND BAILLY	79
<i>La Maison hantée</i> , par MANOËL DE GRANDFORT	267	<i>Le Fakir</i> , par ROBERT DE VILLEHERVE	158
POÉSIE			
<i>Pour un Baptême</i> , par G. CAMINADE	78	<i>La Victoire</i> , par EDMOND FAZY	178
		<i>La Cause</i> , par M ^r ROGER DE NESLES	178
		<i>Incantation</i> , par CH. DUBOURG	271

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

	PAGES		PAGES
BARLET	219	HENRY (Ch.)	181
BAILLY	79	LERMINA	71-160
CAILLÉ (RENÉ)	49	NOS (E.)	273
CAMINADE	78	PAPUS	34-193
DECROIX	142	PELLETIER	185-277
DUBOURG (Ch.)	271	POLTI	17
ELI STAR	130	ROCA (Abbé)	279
FAZY	178	RÔGER DE NESLES (M.)	178
GUATA (STANISLAS DE)	200	ROUXEL	85-103-260
GARY	17	VILLEHERVE (de la)	158
GIRAUD	59	WEBER (Louis)	1-146-253
GRANDFORT (MANOËL DE)	267		

Supplément à L'INITIATION

Numéro du 15 Janvier 1889

LIBRES CONCERNANT LA SCIENCE OCCULTE

En vente à l'Administration

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58

1. *Démonomanie des Sorciers.* Bodin, Angevin. Paris, Jacques du Puy, 1582. 1 vol. in-4. grav. sur bois sur le titre, vellin. 25 fr.
 2. *Albertus magnus.* — De secretis mulierum, item de virtutibus herbarum, lapidum et animalium. Amstelodami. 1669, in-12, veau. *Première édition, très rare.*
 3. *Geomantra* (opus completum in libris tres divinum, quorum : I. Universalia Geomantricam theoriam ; II. Praxim ; III. Varias a diversis authorib. decerptas questiones continet. Curiosis recens dedicatum ab de Pisis, doct. med. Lugd., Lugduni. J. A. Hugue- lon. 1638. pet. in-4o vellin. 9 fr.
 4. *Le Grom.* Plusieurs expériences utiles et curieuses concernant la médecine, la métaphysique, l'économique et autres curiosités, avec un traité du sel des philosophes, où sont enseignez la préparation, les vertus et l'usage de ce sel merveilleux. Un vade-mecum philosophique en faveur des enfants de la science. hermélique. Paris. 1748. in-12, veau. 14 fr.
 5. *Agrippa* (N. C.) De incertitudine et vanitate scientiarum de clamatio inveciva, ex postrema authoris recognitione. Coloniae, 1575, in-18, vellin. 8 fr.
 6. *Raymundi Lullii* (Secreta secretorum) et hermetis philosophorum in libris tres divisa, etc., etc. Coloniae, 1592, in-42, dem. rel. 13 fr.
 7. *Boyleus* (Robt.) Noctiluca aëria, sive nova quaedam phenomenona in substantiæ facilitæ sive artificialis, *Sportæ Lucidæ*, production, observata. Una cum adnexo ejusdem substantiæ processu. Londini, 1682, in-12 vellin. 12 fr.
 8. La poule noire, ou la Poule aux œufs d'or, avec la science des talismans et anneaux magiques, l'art de la nécromancie et de la cabale, pour conjurer les esprits aériens et infernaux, les sylphes, les ondins, les gnomes, acquérir la connaissance des sciences secrètes, etc., déjouer tous les maléfices et sortilèges, par A. L. S. O. En Egypte, 740, petit in-12, avec fig., demi-rel. 12 fr.
 9. *Gougenot des Mousseaux.* Mœurs et pratiques des démons ou des esprits visitieurs, d'après divers auteurs et les poètes contemporains. Paris, 1854, in-12, broché. 7 fr.
 10. *Gougenot des Mousseaux.* La magie au XIX^e siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges. Paris, 1860, in-8o, br. 10 fr.
 11. *Le Démon* (Des rapports de l'homme avec). Essai historique et philosophique, par J. Bizouard. Paris, 1862-64, 6 forts vol. in-8o, brochés, bon état. 40 fr.
- Paris à 48 francs, et épuisé.*
12. *Magia Astrologica*, hoc est P. Const. Alpbini Villanovensis clavivis sympathiæ septem metallorum et septem selectiorum lapidum ad Planetas, etc., etc., Parisiis, 1611, pet. in-8o, vellin. 18 fr.
- Volume rare.*

GEORGES CARRÉ, Éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts, Paris

13. *Astrologues judiciaires* (l'incertitude et tromperie des), par Barthélémy Heurleveyr, Paris, 1619, pet. in-8o, veau. 18 fr.

Volume très-rare.

14. *Astrologie.* Summa invenienti tam signa quam partalia, seu particularia ejusdemque nati per divisione quarundam litterarum numeralium ex proprio nomine, nusquam tamen vicialo mutatore hujus cujus latum inquiritur, etc., etc. Pét. in-8o, reliure de l'époque. 22 fr.

Manuscrit du milieu du XVII^e siècle, fort bien écrit, renfermant plusieurs figures.

15. *Diablies de Landun* (histoire des), ou de la possession des reli-gieuses Ursulines, et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, cure de la même ville. *Amsterdam, 1746, in-12, avec frontispice gravé.* 18 fr.

Rare, reliure fatiguée.

16. *Morel* (A.) Histoire générale du Diable, d'après les documents officiels. — Avertissements. — Introduction. — Histoire du Diable pendant la mission de Jésus-Christ en Palestine, d'après les documents officiels. Paris, 1861, 2 petits volumes petit in-12. 5 fr.

17. *Astrologie.* Petri Piatii Veronensis; Almanach novum, ad annos undecim, incipientes ab anno Christi 1552 usque ad annum 1562. *Tubingæ, 1553, petit in-4o, avec tableaux et figures, cart., 16 fr.*

Très-rare. Ex libris du marquis d'Asonga. Quelques petites pages de vers et nouvelles.

18. *Des marques des hommes par Jacques Fontaine, Lyon, 1611.* Petit in-8o, papier de Hollande, broché. 6 fr.

Réimpression à 100 exemplaires d'une pièce rarissime faite à Arras vers 1860.

19. *Sciences occultes* (dictionnaire des) savoir : Aéromancie, alchimie, anthropomancie, bibliomancie, démonomancie, pyromancie, sexomancie, sidéromancie, thalmutancie, vampsinisme, etc., etc., ou répertoire universel de toutes les croyances merveilleuses, mystérieuses ou surnaturelles, etc., etc., publié par l'abbé Migne. Paris, 1848, 2 forts vol. in-4o, à 2 colonnes, de 1400 col. environ à chaque vol., brochés. 20 fr.

20. *Quvaroff.* Essai sur les mystères d'Éleusis. Paris. *Impr. royale, 1816, in-8o, broché.* 5 fr.

21. *Morteno Romano.* De transfiguratione metallorum et occulta summaque antiquorum philosophorum medicina. — De arte chymica, dialogus, etc., etc., 1593. pet. in-8o. de 80 pages. Couverture en parchemin. 17 fr.

Volume de toute rareté.

22. *Triomphe* (le) hermétique, ou la pierre philosophale victorieuse; traité plus complet et plus intelligible qu'il y en ait eu jusques ici, touchant le *Magistère hermétique*. 2^e édition, rev. et augm. Amsterdam, 1740, pet. in-8o. bas. avec le nom *Le Petit* frappé en or sur le plat. 8 fr.

23. *Ragon.* La messe et ses mystères comparés aux mystères anciens, 1 fort vol. in-16, ouvrage épuisé. 6 fr.